

Atelier d'écriture 2020



Membres 2020

Marie-Thérèse Leroy
100 chemin du Bout-Guyou
01 34 75 32 01
mthleroy@yahoo.fr

Paulette et Guy Teindas
95 chemin du Hazay
teindaspaulette@wanadoo.fr

Christiane Rosset
38 Chemin du Hazay
01 34 75 40 64
chbeaudessonrosset@gmail.com

Alain Huré
50 rue du Moustier
01 34 75 39 81
alain-ewa.hure@wanadoo.fr

Anne-Marie Marchay
21 chemin des Noquets
01.34.75.41.64
anne-marie.marchay@wanadoo.fr

Régine Valot

Annie Maugard
louisannie@wanadoo.fr

Françoise Poirier
fvs@noos.fr

Channakry Vignolas
channakry.vignolas29@orange.fr

Dominique Marzin
doeillet53@gmail.com

Bénédicte Foin
benedicte.foin@orange.fr

Eric Rondeau

Eliane Quillet

Nanda de Melo
nanda.de-melo@orange.fr

8 janvier 2020

.....
Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Dominique Marzin, Anne-Marie Marchay, Françoise Poirier, Eliane Quillet, Christiane Rosset, Paulette Teindas, Guy Teindas, Annie Maugard, Régine Loubière,
.....

Sujet : les 10 droits du lecteur (Daniel Pennac).
Personnage de lecteur...
.....

Alain Huré

-Il faut que je relise Proust !

Qu'est-ce qu'il me dit, l'autre ! Relire Proust, faudrait-il encore que je l'ai lu, ce Proust ! Je dis rien, je marmonne deux trois mots sans que l'autre sache si j'approuve ou non... Proust, ça fait partie de ces montagnes gigantesques qui parsèment le paysage culturel... T'as pas lu Proust ? Moi, j'ai mis six mois, j'ai eu du mal à rentrer dedans mais après, quel bonheur !!! Rentrer dedans, à les entendre, t'as l'impression qu'ils sont comme ces baigneurs du jour de l'an dans la Russie profonde qui se jettent dans l'eau glacée... Proust, c'est comme Balzac, Racine, Rabelais... trop grands pour moi, je ne suis pas l'alpiniste du verbe, moi, c'est déjà beaucoup que je sois un grand promeneur dans tous ces paysages où, à chaque détour de livre, on rencontre plein de gens, on y reçoit un max d'émotion et de dépaysement... moi, quand j'étais gamin, personne ne lisait autour de moi, et, je ne sais toujours pas pourquoi, à dix ans, je suis entré dans la Bibliothèque de Villers-Cotterets ! C'était juste que c'était à côté de chez nous. Le type au comptoir de bois a eu beau m'expliquer que je n'avais pas l'âge d'y venir,

J'ai insisté, il a fini par céder... et j'ai plongé, c'est vraiment trop beau, une bibliothèque... j'ai plongé d'abord, va savoir pourquoi, dans l'œuvre complète de Labiche et Martin, un souvenir impérissable... je serais tombé sur Kierkegaard, ça aurait changé ma vie, là, j'aurais sûrement lu Proust comme on déguste une friandise, à quoi ça tient, un destin, j'en frémis... mais l'humour de Labiche, le voyage de monsieur Perrichon, le chapeau de paille d'Italie, c'est là dedans que j'ai fait mes classes... et j'ai dévoré... je dévore encore, j'en ai parcouru des centaines, voire des milliers de kilomètres de lignes imprimées, quel voyage, il y a même eu une période

où j'étais inscrit à trois bibliothèques en même temps... boulimique que j'étais... mais les Géants, les Proust, les Claudel, c'est trop haut, c'est des altitudes où je ne peux pas respirer... alors qu'en bas, qu'est-ce qu'on se marre ! Lire, quel délire !
.....

Paulette Teindas

Après la lecture de mon premier livre, Poupoune au pays des navets, je me suis arrêtée de lire pendant quelques mois.

Je restais avec ce pauvre Poupoune qui hantait mes nuits d'enfant de sept ans.

Puis je suis partie chez la comtesse de Ségur, bien sûr, et là je profitais de cette lecture et j'ai vraiment commencé à prendre plaisir à avoir un livre entre les mains quand nous allions nous coucher ma sœur et moi.

Je me fatiguais plus vite qu'elle qui dévorait les Delly (romans à l'eau de rose par excellence) en se cachant sous les draps avec une lampe de poche.

Puis vers l'adolescence, rien de rien, à part quelques lectures obligatoires de Racine ou Corneille....

Puis, jeune mariée, je suis partie dans les romans policiers, un tue temps.

Nous étions en Algérie (service militaire de mon mari) donc rien à faire pendant plusieurs mois. Alors canapé sucreries et cigarettes !

Rentrée en France, la lecture n'était pas ma priorité loin de là ; solution de facilité, la TV ; aucune lecture, la maison, les enfants... Ce n'est pas une excuse, beaucoup de femmes arrivent même à lire le soir, moi non !

J'ai un problème : quand je lis un livre qui m'intéresse vraiment, je le dévore. Je suis capable de laisser les choses du quotidien pour terminer le livre. Je suis dans l'empathie avec les personnages, et quand arrivent les dernières pages, je ralentis le rythme comme si je voulais déguster les derniers carrés de chocolat d'une tablette entamée la veille. Mais, dans ce cas c'est pour l'histoire par elle-même, le suspense, le déroulement.

Mais dernièrement, il serait temps à mon âge, j'ai vraiment dégusté l'écriture magnifique d'Antonio Gonzales Arcos dans l'agneau carnivore ; livre magnifique mais très dur.

Mais, après cette lecture, il faut que je digère, que j'y repense, c'est comme ça. Il va me falloir du temps pour que se réveille mon envie de lire....

Mêmes symptômes qu'avec Poupoune au pays des navets; alors je m'évade dans les récits historiques ou les biographies que j'aime particulièrement .
Comme vous voyez, je ne suis pas une grande lectrice.....mais quand un livre me plaît, je passe vraiment un bon moment .

.....
Dominique Marzin

Lire, elle aime, elle adore
Telle une ogresse elle dévore
Elle veut rattraper le temps perdu
A partir de 11 ans elle a dû travailler
Pas de livres dans la ferme, trop cher,
De toute façon pas le temps, il y a trop à faire
Et le soir, elle est épuisée
Puis, mariée jeune, mère au foyer
Comment un livre acheter
Quand vide est le porte-monnaie
Il y a le jardin heureusement
Car la viande il faut faire sans.
Ensuite, il y eut le travail, les enfants à s'occuper
Le soir, pour tous, faire à manger
Le temps passe si vite quand il faut compter
Lire elle n'y pense même plus, oublié,
L'envie se réveille pourtant quand elle voit sa fille dévorer
tout ce qui est à sa portée.
Enfin à la quarantaine, elle s'autorise à prendre le temps de lire
Tranquillement, progressivement, avec un brin de culpabilité
Pas facile d'effacer tant d'année où elle a dû refréner son désir
Il était tellement enfoui, qu'il ne devait plus exister
Pourtant il a ressurgi, avec délice et gourmandise elle y a succombé
Car il était enfin venu le temps où elle pouvait sans remords s'y adonner.
Sa soif semblait insatiable, sa fille lui ramenait par an une centaine de romans
Qu'elle achetait dans des bibliothèques, sur des brocantes d'occasion
L'ogresse préférait les romans du terroir, de belles histoires d'avant
Elle retrouvait dans ces récits son enfance sans illusion
Lire, elle aime elle adore
Le temps presse
Pour l'ogresse
Ce n'est plus le temps perdu mais le peu qu'il lui

reste encore
Car j'ai vu sur ses joues les larmes coulées
« Bientôt je ne pourrais plus lire » m'a-t-elle murmuré
« Mon 2ème œil est atteint,
Pour moi c'est la fin »

.....;
23 janvier 2020

.....
Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Dominique Marzin, Paulette Teindas, Guy Teindas, Anne-Marie Marchay, Eliane Quillet, Annie Maugard, Channa Vignolas

.....
Sujet : France 2 a commandé un téléfilm, un personnage doit être machiavélique

.....
Dominique Marzin

Marianne est une jolie jeune femme, un soir en rentrant chez elle, elle est agressée et violée par un homme. Jamais elle n'avait pensé que cela pouvait lui arriver, elle fait partie de ces personnes qui se jugent intouchables. Elle est inspectrice de police, on la dit brillante et promise à une belle carrière. A peine remise du choc, elle ne porte pas plainte, pour elle ce serait un aveu de faiblesse, ses collègues ne doivent rien savoir. Elle décide de mener l'enquête elle-même pour se venger et utilise discrètement toutes les ressources à sa disposition pour traquer son violeur. Grâce à une analyse ADN, elle découvre le nom du coupable. Coupable, il l'est sans aucun doute, il mérite la peine de mort, elle justifie son jugement au prétexte qu'elle ne devait pas être la première ni la dernière. Elle évite ainsi de futures victimes. Elle prend son temps pour effectuer le crime parfait, le suit, note ses habitudes, s'introduit dans sa vie tel un fantôme. Le jour fatidique vient enfin, avec un pistolet non répertorié muni d'un silencieux, elle le tue une nuit dans une rue déserte. Le portefeuille et le téléphone de sa victime ayant disparu, le crime est qualifié de crapuleux et reste irrésolu.

Elle reprend sa vie sans aucun remord, œil pour œil dent pour dent, c'est sa devise.

Un jour, alors qu'elle faisait son jogging dans un parc, elle voit une femme faisant un malaise, elle l'aide à se relever. Elle l'a déjà croisée toujours vêtue de vêtements à manches longues, lunettes de soleil. Elle connaît ces signes : femme battue

s'était-elle déjà dit mais si elle ne porte pas plainte, la police ne peut agir. Cette fois-ci elle lui parle, lui conseille de venir au commissariat. « Je ne peux pas, personne ne me croira, mon mari est une personnalité importante et mes enfants, je dois les protéger », c'est tout ce que lui répond Catherine, la pauvre victime. Effectivement son mari est un pharmacien renommé, il est aussi au Conseil Municipal. Marianne, qui pourtant fuit toute relation, se lie d'amitié avec Catherine, elle ne supporte plus de la voir traiter ainsi. Elle commence à suivre le mari, relever son emploi du temps car une idée devenue obsessionnelle a envahi son esprit : elle libèrera Catherine de son bourreau. Cela a marché la première fois pourquoi ne pas recommencer, d'autant qu'elle s'ennuie un peu et cela met du piment dans sa vie. Elle ne dit rien à Catherine, il vaut mieux que personne ne sache cela évite tout risque. Elle a choisi un dimanche soir où le pharmacien est de garde, elle l'a poignardé et mis à sac la pharmacie : crime crapuleux, certainement des toxicomanes, c'est ce qui est écrit dans le rapport.

Elle a été nommée commissaire. Elle trouve que la vie manque d'adrénaline. Elle ne va plus beaucoup sur le terrain, elle supervise les enquêtes mais cela ne lui suffit pas. Elle pense de plus en plus à ces 2 nuisibles qu'elle a éliminés, elle se dit qu'il doit y en avoir d'autres. Elle épluche les rapports des inspecteurs, elle sélectionne des dossiers irrésolus par manque de preuves. Elle se voit justicière, surtout pour rester impunie il faut impérativement bien préparer ses interventions. Elle ne doit avoir aucun lien avec ses futures victimes. Elle établit des règles pour ne pas faire d'erreurs, il ne faut pas tuer un innocent n'est-ce pas ? Elle ne veut surtout pas ressembler à Dexter dans la célèbre série américaine. Elle estime faire juste son travail.

De temps en temps, elle liquide proprement un des hommes sélectionnés, très peu juste pour s'occuper : il y a eu 2 pédophiles, 3 dealers, 3 violeurs. Elle a étendu son terrain de chasse hors de la zone de son commissariat pour éviter tout recoupement.

Elle est contente d'elle.

Sa seule frustration est qu'elle ne progresse plus dans son travail, il semblerait que le Préfet de Police la bloque, elle ne sait pas pourquoi et ne comprend pas car elle est plus performante que bien d'autres qui, eux, prennent du galon mais ce sont des hommes. Un sentiment d'injustice commence à

grandir en elle, elle décide alors de le suivre....

.....
Alain Huré

-Allez, vas-y, donne-moi tes idées pour la série que je dois produire.

-Alors, c'est l'histoire d'un type normal, père de famille, mari attentionné...

-Je t'arrête tout de suite, on doit se positionner sur le créneau vingt-trois heures, deux heures du matin, je veux du terrifiant, du gore, alors ton type idéal, range-le, trouve-moi autre chose !

-Bon, d'accord, alors, un professeur de lycée, le mec, sournoisement, il frappe ses élèves, il terrorise ses collègues, il empoisonne la machine à café, il leur envoie des lettres anonymes, les menace pour avancer dans la hiérarchie...

-Pas question, on ne touche pas aux profs, pour l'instant, ce sont plutôt eux qui se font terroriser par leurs lycéens... tu peux faire mieux !

-OK, OK, qu'est-ce que tu penses d'un banquier, sournois, prêt à tout pour se faire du pognon sur le dos de ses clients, il les pousse les uns après les autres au suicide après leur avoir sucé leurs comptes en banque, il rachète leurs maisons une misère, je suis sûr que ça va faire peur dans les chaumières nocturnes, ils vont tous trembler pour leurs économies, non ?

-Hum, moyen, ça commence à venir, mais essaie autre chose, j'ai pas envie de me foutre à dos les investisseurs, tu sais que ça coûte un max, un téléfilm, si tu veux continuer à être hyper bien payé, change moi le personnage...

-D'accord, comme tu veux, alors, c'est l'histoire d'un producteur...

-Oublie tout de suite!

-Je m'en doutais... bon, le personnage, c'est un homme politique, retors, rusé, sans scrupule, prêt à tuer sa mère pour une élection, trafiquant, payant des hommes de main pour éliminer ceux qui lui font de l'ombre... il magouille pour devenir ministre puis président...

-Mouais, trop banal, ton scénario, je ne te demande pas un reportage pour le JT, je te demande de faire preuve d'imagination, bordel...

-Alors, je te propose un pervers narcissique, sadique, déjà tout petit, il égorgeait tous les animaux de la ferme, poules, canards, porcelets, veaux, vaches... à l'école, il torturait ses copains pour qu'ils lui fassent ses devoirs, je vois de très belles scènes avec un compas... ensuite, il a poursuivi ses études en faisant médecine, il prenait un plaisir énorme à disséquer ...

-Des cadavres ?

-Non, des gens bien portants... c'est plus drôle... après, le type, il crée des virus, genre Sras, qu'il essaie d'abord sur une ville chinoise, pour voir, avant de faire chanter les dirigeants du monde entier... mais, même quand ils ont payé, il lâche ses fioles sur les plus grandes villes, juste pour rire... ça te va ?

-Bof, rien de bien neuf, ton type, lâche-toi, vas-y dans le monstrueux !

-Hmmmmmmm.... Alors, le personnage, c'est une femme...

-Eh bien voilà, tu l'as !... une femme, tout est dit !

.....
Paulette Teindas

-Alexandre !!! Où as-tu rangé cette lettre ???

C'était une des nombreuses questions que Jacqueline posait à son mari depuis quelques mois.

-Ton frère a téléphoné pour demander si tu avais trouvé la photo de ta mère qu'il t'avait laissée pour faire un agrandissement ; quelle photo, répondait Jacqueline ?

Au début, ce genre de questions sans réponses dérangeait Jacqueline qui se demandait si elle ne perdait pas la boule, et finissait par être terriblement inquiète.

Quand elle en parlait à Alexandre, il lui répondait très gentiment « mais ce n'est rien, ça arrive à tout le monde ma chérie »...

Les choses ont empiré avec le temps : les clefs de

la voiture qui disparaissaient et qu' Alexandre retrouvait dans le frigo...

Des matins où elle n'arrivait pas à se lever, comme si elle avait pris un calmant...

Ce genre de troubles était de plus en plus fréquent. Un mois plus tard, une petite musique, lancinante, toujours la même. D'où venait cette musique ??

Elle prit peur et s'en alla consulter un neuro-psychiatre qui ne lui apprit rien de nouveau sur son état si ce n'est une grosse fatigue. Il est vrai qu'elle dormait très mal, ressassant toutes les suppositions concernant ses troubles et événements inexplicables.

Elle était au bord de la dépression ; la musique revenait de plus en plus souvent.

Un soir au dîner, elle apporta la soupière sur la table et, quand elle souleva le couvercle, un rat nageait dans le bouillon ;

Elle hurla et alla se cacher dans sa chambre. Elle finit par se confier à son amie qui vint passer quelques jours chez elle et qui découvrit le pot aux roses.

-Que fait donc ton mari dans l'immeuble d'à côté ? je l'ai vu rentrer au 35. Les appartements sont mitoyens, je crois ...

Un jour, elle le suivit et vit qu'il allait au troisième étage ...

Le lendemain, elle réussit à prendre le trousseau de clefs dans la poche d'Alexandre avec l'idée de se rendre dans cet appartement.

Elle ouvrit la porte et resta stupéfaite devant un véritable studio d'enregistrement avec caméras, platines, matériel d'enregistrement, micros....

La petite musique sortait bien de là... et il y avait des cassettes dans un panier ; elle en prit une dont le titre était : gaz dans cuisine ;

Elle comprit avec effroi le plan machiavélique d'Alexandre dont le dessein était de la tuer à petits feux en la rendant folle et la pousser au suicide.

On apprit par la suite qu' Alexandre avait une maîtresse et qu'il lui avait promis de vivre avec elle et donc de se rendre libre.....

.....
.....
6 février 2020

Alain Huré, Dominique Marzin, Paulette Teindas, Guy Teindas, Anne-Marie Marchay, Annie

Maugard, Nanda, Eric Rondeau, Christiane Rosset,
Régine Loubière

.....

Sujet : Jeux

.....

Alain Huré

-Il aurait suffi de presque rien pour que je devienne
beau, attirant, désiré, intelligent, génial... mais pour
tout ça, il aurait fallu changer tellement de détails
en moi que je me demande s'il serait resté encore
quelque chose de mon moi original... mon moi si
beau, attirant, désiré, intelligent, en un mot génial !

Sans i

Nous prenons toujours un bout de texte on le tourne
en tous sens, les mots se posent un à un sur le carnet
de notes, nous les torturons jusqu'à en prendre la
nausée, faut avouer qu'on se prend une murge à
chaque séance de torture, et après, devant les autres,
presque en gueulant, nous le jouons, ce texte, de
façon drôle, amusant, façon drame ou théâtral, pour
que les autres se marrent, pleurent, émus ou éplorés.
Allez, je pose ma plume !

Sur l'écran, l'ancre en nacre encra et cerna le crane.
Signé Carné

Le barde brade

La malice de la limace

Il étripa la partie de la patrie... va paître !

Je plains les lapins alpins

Citer un écrit, un récit

Un marteau amateur

Un bail à Bali ou à Albi

Les amis du maïs du Siam... mais

Le charbon broncha

Acheter un hectare

Une trachée châtrée

Chanter comme une casserole

Le chant date de la plus haute antiquité, comme
disait Vialatte... les bons chanteurs étaient légion
dans les civilisations passées, faut dire qu'il n'y
avait rien d'autre à faire le soir, autour du feu de
bois, une fois grignoté le cuissot de renne ou l'aile
de l'autruche... chacun y avait sa partie, son rôle,
alors, s'il y en avait un qui, par hasard, inadvertance
ou volontairement, il y a toujours des
présomptueux, qui chantait faux, il foutait en l'air
son rôle... bref il cassait le rôle... celui qui cassait le

rôle était ostracisé et foutu au coin, avec le récipient
qui avait contenu la bouffe sur la tête, en pierre
d'abord puis en céramique, avec l'évolution des
jarres et autres puis, finalement, en métal, c'était
moins lourd, quand même ! On appela donc cet
instrument une casserole !

.....

Dominique Marzin

-Il aurait suffi de presque rien pour que je sois un
garçon

Un petit appendice en plus être un rejeton

Et jouer à celui qui pissera le plus loin

Un clito et des seins en moins

C'est vrai c'est presque rien

Mais tout compte fait je me sens bien

Sans pénis

Avec un clitoris

-PALINDROME : LAVAL SEME ERRE

- LIPOGRAMME sans I

Que de monde ce jour, autour de la table, pour fêter
les vacances, nous nous restaurons en jouant. Notre
cerveau est quelque peu perturbé par l'alcool
coulant à flot. Le but étant de s'amuser ensemble,
buvons, mangeons, jouons et créons en un mot
soyons.

-Aimer: marie voler : lover

tousser : roustes ramer : armer

Biere : ibere

-Nénette viens ici, Nénette tu me passes la
télécommande, Nénette où sont mes clés. Pas de
réponse, Nénette s'est cassée.

-Quel honte ce procès, pauvre Jeanne condamnée
au bucher par l'évêque, c'est quoi déjà son nom :
Cauchon. Quel fichu caractère !

-« Fagoté comme l'as de pique » pas parce qu'il
était nu comme un ver piqué mais pas des
hannetons, un ours mal léché l'avait ainsi qualifié
pensant que l'habit ne fait pas le moine, Etienne
ignore les remarques, pas la peine de se monter le
bourrichon pour s'y peu, il s'en alla fier comme
Artaban, les chiens aboient la caravane passe. A la
tienne Etienne....

.....

Françoise Poirier

-Il aurait suffi de presque rien pour que je ne me marie pas avec mes deux successifs maris.

-Mon cousin germain me prêtait une tente pour partir en vacances mais je devais aller la chercher chez lui.

-Je me suis pointée à Belleville où il habitait et mon futur pauvre premier mari était là. C'était un de ses potes.

-Une heure plus tard, il pouvait n'être plus là.

-Nous n'aurions pu jamais nous croiser

-Donc pas de mariage, pas d'enfants, pas de divorce...

-Quant au second, je ne vous en dirai rien. J'en ai marre de parler de moi.

Palindromes

Tot Sos Selles Ici Aa Alla Ana Bob Rêver
Serres Ses

Notre prof préférée est souffreteuse. On déplore tous qu'elle soit non-présente ce soir... C'est triste...

Anagramme

corps porcs Fer ref Danger grande Rime mire
Plis slip Soir trois Rame mare Crépin cintre
Soif fois

Les doigts dans le nez

-Qu'est-ce que c'est facile de se mettre les doigts dans le nez

-Arrêté à un feu rouge, seul dans sa voiture, i, faut se taper sur les doigts pour ne pas le faire

-J'envie alors les riches qui ont des voitures aux vitres fumées

-Ils peuvent faire plein de trucs illicites sans qu'on les voit

-Et bien pire que de se mettre les doigts dans le nez

-La chance !

Eric Rondeau

Lipogramme en o: L'eau du ruisseau est au niveau des taureaux, il faut en causer aux autres d'en haut.

Lipogramme en z: Les autres animaux se faisaient sans arrêt des bisous les uns et les autres sans oser s'amuser.

27 février 2020

Alain Huré, Marie-Thérèse Leroy, Paulette Teindas, Guy Teindas, Annie Maugard, Régine Loubière, Nanda de Melo, Channa Vignolas, Eliane Quillet

Sujet : la rencontre

Alain Huré

Ça commence devant l'ordinateur, comme tous les jours, jusque là, pas de surprise, je l'ouvre et là, le choc, une fenêtre me bouche la vue, c'est le comble pour une fenêtre, un message de chez Windows, un pléonasme bilingue, une fenêtre de chez Windows, qui m'annonce que je suis infecté par une saloperie de virus, un cheval de Troie, ça fait plus cultivé quand même... et qu'il faut que je les appelle sans fermer l'ordi sinon je te raconte pas les dégâts... moi, poli, j'appelle et, au bout du fil, une femme, la voix jeune, un peu cassée, un léger accent indéfinissable... Sandra, c'est comme ça qu'elle se présente, et voilà qu'elle me raconte le problème qu'est tombé sur mon portable... et que c'est la cata si je ne fais rien et que, heureusement, elle va pouvoir mettre ses pieds dans le système, faire un grand nettoyage et m'installer un antivirus qui tienne la route, lui.... bien sûr, elle ne parle pas comme ça, elle me le dit de façon charmante, au milieu d'un léger brouhaha de ses collègues qui réparent d'autres pauvres débiles aussi paumés que moi devant un cheval de Troie...

bref, je la laisse prendre la main sur l'ordi, elle inspecte tous les coins.... ça va durer quatre heures, ce nettoyage, alors, on a le temps de parler pendant qu'elle installe, désinstalle et autres joyeusetés numériques... un truc me fait rire, elle m'appelle « mon bon », il rame drôlement votre ordinateur, mon bon... les deux ou trois premières fois, elle s'excuse mais comme ça me fait rire, elle finit par ne m'appeler que « mon bon »... moi, de mon côté, je profite d'un répit pour lui demander d'où vient son accent... d'Afrique, dit-elle... la réponse est imprécise mais je connais les plate-formes, c'est pas dans les Yvelines qu'on les recrute... et, de fil en aiguille, voilà qu'elle me trouve intelligent, oui, elle me demande de taper des trucs et j'ai l'air de savoir ce que je fais... puis, comme elle veut savoir mon

statut social, je lui dis que je suis à la retraite, surprise de la fille qui croyait que j'étais jeune, ça fait bien quarante ans qu'on ne me le disait plus, j'en avais l'œil humide... le temps passait, mon ordi reprenait de la vigueur, Sandra devenait de plus en plus sympa, trouvait que, comme client, j'étais souriant et patient... quand elle sut que je dessinais, je dus ouvrir mon site et lui faire voir... elle devint dithyrambique, criant au génie ou presque, mon bon... ça aussi, j'aime bien, je dois dire... et, là, elle me dit : « Mon bon, j'vais faire un truc que j'ai pas le droit de faire, je vais vous demander de devenir ami avec vous sur Facebook »... Bien sûr j'accepte... et voilà, le lendemain, mon ordi réparé, Yosra Dhibi se présente sur Facebook, une superbe jeune femme belle comme un cœur, Tunisienne, rigolote.... on devient amis... jusqu'à aujourd'hui... elle a disparu de la toile, complètement disparue de la liste de mes amis, je tape son nom, rien, plus de compte Facebook, si je regarde les peintures qu'elle avait aimés, son nom est remplacé par « 1 autre ».... Mystère et brève rencontre numérique!

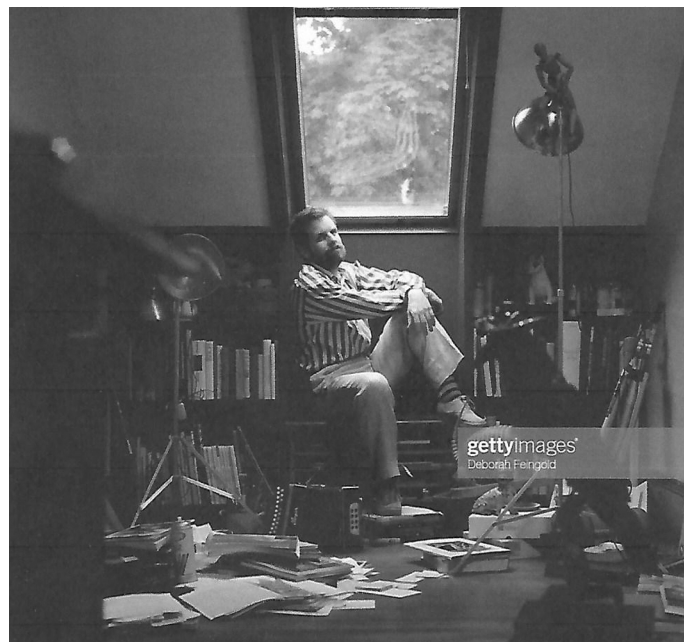
.....
Dominique Marzin

Une rencontre

Ce jour-là, je fis une rencontre fatale mais laissez-moi vous conter l'histoire. Ils se disputaient sans cesse, s'aimaient tout aussi intensément. La journée avait pourtant bien commencé, ils avaient décidé de passer la journée au bord de la mer, faisant fi de l'hiver, un bon froid sec n'arrête personne. Le soleil brillait ils ont eu envie de se promener sur la plage et manger dans un petit restau. Durant le trajet, évidemment tout fut prétexte à des querelles : musique, façon de conduire, comme d'habitude La promenade et le repas s'étaient bien passés, ils étaient détendus, amoureux, ils se tenaient par la main, j'aimais bien ces instants. Au retour, les conflits reprirent, elle conduisait car il avait bu un peu plus qu'elle et râlait sans cesse sur sa conduite : elle roulait trop lentement, hésitait pour doubler, collait le véhicule devant.... Bref, il était odieux, elle essayait de lui faire comprendre que la route pouvait être glissante, rien n'y faisait. La tension était perceptible. Il lui fallut doubler un tracteur, elle déboîta mais son énervement nuisait à son attention. Soudain, voyant un autre véhicule en face, il cria en lui prenant le volant. Tout s'enchaîna. Je dérapai sur le macadam et la

rencontre eut lieu. Un platane qui, comme moi, n'avait rien demandé. Je sentis ma carrosserie s'écraser contre lui. En quelques instants, je ne ressemblais plus à la jolie voiture qu'ils avaient achetée quelques semaines plus tôt. Quand bêtise, voiture et platane se rencontrent César n'est plus le seul à créer des compressions.

.....
12 mars 2020
.....



Paulette Teindas

Oui c'est bien moi, Pierre Larousse ... Tel que vous me voyez, je suis à Paris dans ma chambre de bonne. Mes parents, pas très fortunés, papa forgeron et maman cabaretière, ont obtenu une bourse dès mes 16 ans pour que je fasse mes études pour être instituteur, diplôme que j'ai obtenu à 20 ans. Je continue mes études à la Sorbonne et il paraît que j'en aurai pour 8 ans.... Mon grand rêve, mon modèle, Diderot... Mes projets, j'en ai tant !!!!

Je suis ce qu'on appelle un boulimique intellectuel... je m'éparpille entre la grammaire, la lexicologie, le grec, le latin, le chinois, la mécanique, l'astrologie, et j'en passe... Tout m'intéresse !!! d'où la montagne de livres et de papiers sur mon bureau.

Parallèlement , un autre rêve me taraude, être vigneron . C'est certainement dû à ma région de naissance, l'Auxerrois. Tel que vous me voyez, je me pose la question. Je vais en parler à mon bon ami Boyer..... peut-être me rejoindra-il pour mettre sur pieds une maison d'édition en commun où nous

pourrions créer des manuels pour les écoles primaires où entrerait un peu plus de pédagogie qu'à l'heure actuelle et qui sait, rêvons un peu, un jour, une édition d'un dictionnaire universel ???...

L'avenir nous le dira.

Alain Huré

Je suis débordé... débordé à un point que vous ne pouvez à peine imaginer... ma vie, c'est l'entassement, j'entasse, j'entasse... ma vie, c'est comme mes chaussettes, à rayures, les unes au-dessus des autres, ma vie se lit par les strates de mes passions anciennes, des couches de vie... je ne jette rien, je ne peux pas, je voudrais que je ne pourrais pas, c'est quasiment de la syllogomanie... maintenant, j'en suis aux combles, c'est tout ce qui me reste de place, les deux autres étages de la maison me sont déjà inaccessibles, il ne me reste plus que ce coin de grenier pour vivre et entasser... je suis ici comme le rescapé d'une inondation, heureusement qu'il y a ce vasistas au-dessus de moi pour avoir un peu de ciel bleu et pour sortir, il faut bien se nourrir !... dans ce grenier, j'y cumule mes livres, des dossiers, des papiers et des papiers, un accordéon détraqué, un corbeau empaillé, un chat en porcelaine, plein d'autres choses, objets, bidules, trucs et machins qui ne sont peut-être que des détails pour vous mais, qui, pour moi, veulent dire beaucoup...ils y trouvent un refuge, loin de la décharge municipale ou de l'incinérateur monstrueux...

Oui ? Si j'ai femme et enfants ? Je ne sais plus, c'est enfoui au fin-fond de ma mémoire sous des tonnes de... Ah, attendez... maintenant que vous me le dites, il me souvient d'une femme, c'était à l'époque du premier étage... je crains qu'elle n'y soit encore, sûrement dans la salle de bains au fond du couloir, elle n'a pas eu la chance d'avoir une fenêtre, elle... bon, ça fait tellement longtemps, tout ça, on parle des souvenirs mais c'est fou ce qu'on oublie... je suis maintenant au sommet de l'île déserte de ma mémoire comme le petit bonhomme en bois que j'ai perché symboliquement au-dessus de la lampe sur pied !... et cette photo est la bouteille à la mer d'un prisonnier de lui-même, je me suis d'ailleurs photographié les mains croisées comme si menottées par un destin inexorable... ces mains qui se reflètent sur le Velux en forme d'ailes d'oiseau sur le fond de feuilles d'arbre et de ciel pur où elles aimeraient s'envoler !

Dominique Marzin

Je me suis isolé dans le grenier où j'ai aménagé un bureau, pour être tranquille. Je n'en peux plus de cette quatorzaine, c'est insupportable, 6 dans la maison, ma femme et nos 4 enfants (de 8 à 14 ans, 2 filles 2 garçons, le choix du roi, tu parles.....). A 45 ans tu as envie de profiter de l'existence pas de rester enfermé. Cela me permet au moins de faire le point sur ma vie. Alain Bourdoncle tel est mon nom, 45 ans, Directeur des Ventes dans une multinationale. J'ai gravi les échelons grâce à ma ténacité et surtout mon bagout, je n'ai jamais peur de prendre la parole, j'aime cela et ai un grand talent pour convaincre, j'ai la chance d'avoir un physique agréable, cela aide. Je suis sûr de moi, certains me jugent prétentieux, ce sont des jaloux.

J'ai rencontré ma femme au lycée, elle est institutrice, passionnée par son métier. Je dois avouer que c'est elle qui a insisté pour avoir 4 enfants, ne pas en avoir m'aurait tout à fait convenu. J'aime voyager, sortir et maintenant c'est plutôt raté. Heureusement que mon métier me permet de m'évader souvent de la maison. J'ai l'impression d'avoir 5 boulets accrochés à la cheville, si je devais rentrer tous les soirs, je crois que je serais parti depuis longtemps. Quand je ne suis pas en déplacement professionnel, je cours, je fais du golf, tout pour ne pas rester à la maison. Ma devise a toujours été « Dans la vie chaque moment passe sans retour, profite ! ». Je suis égoïste et alors.... Quand j'entends les enfants hurler en bas, cela me conforte dans mes choix. Et ma femme qui veut que l'on joue tous ensemble, des jeux de sociétés j'ai vraiment autre chose à faire, elle ferait mieux de laisser les enfants devant leurs écrans au moins on est tranquille. C'est le 3ème jour, je suis déjà à bout, je ne tiendrai pas. Je m'aperçois que la vie de famille ce n'est pas pour moi, je suis jeune encore, je plais à la gent féminine. D'ailleurs ma petite amie du moment m'envoie des SMS plutôt chauds, elle veut que je fasse de même, mais je ne suis pas fou, je ne veux pas me retrouver sur les réseaux comme cet abruti de Grivaud, lui il n'a pas réfléchi beaucoup.... Je suis intelligent je ne prends pas de risques, rien d'écrit, j'ai toujours eu des maîtresses et ai su protéger ma réputation, c'est surtout pour le travail, ma femme je m'en fiche un peu, d'ailleurs cela pourrait m'arranger qu'elle sache, elle demanderait le divorce, le rêve. Oui en

plus je suis lâche, je sème des petits cailloux pour lui donner des soupçons, mais pas de réaction. Soit elle ne voit rien, soit elle ne veut pas voir, soit elle s'en moque. Je suis perplexe. Je me suis aperçu qu'elle aussi reçoit beaucoup de SMS depuis notre confinement, elle me dit que ce sont ses collègues, ses amies. Je ne l'imagine pas avoir un amant, avec un travail et quatre enfants je ne vois pas où elle pourrait trouver le temps. En plus, quatre enfants, la quarantaine bien avancée, la pré-ménopause, cela ne rend pas très désirable même si elle reste une belle femme pour son âge. Il faut être honnête, si je divorçais je ne me mettrais pas en couple avec une plus jeune, elle serait capable de vouloir des enfants, l'horreur, quatre me suffisent. Maîtresse, c'est agréable, le quotidien non. Autant rester avec ma femme, elle me laisse tranquille, je mène ma vie. Je vais voir ce qu'elle fait, tiens encore au téléphone. Elle ressemble à la jeune fille qu'elle était quand nous étions amoureux. Je m'aperçois que je ne sais pas grand-chose de ses occupations, un signal d'alarme s'est allumé dans mon cerveau, je ne supporterais pas qu'elle ait un autre homme dans sa vie. Je me rassure aussitôt ce n'est pas possible, c'est une mère avant tout, elle ne mettrait pas la famille en péril. Qu'est-ce qu'on mange ?

.....

Guy Teindas

Qui est-ce ? Un jeune retraité

Son nom : Steinein

Que faisait-il dans la vie ? Professeur en médecine

Son caractère ? fougueux, explosif mais peu imbu de sa personne

Comme tous les médecins, sa vie étudiante commence par de longues années de médecine où il excelle, au point de passer sa thèse avec brio obtenant les félicitations du jury. Ensuite son cursus est très semblable à nombre de ses collègues, à savoir interne des hôpitaux, puis médecin de médecine générale à l'hôpital Morin, chef de service dans sa spécialité obtenue à force d'un travail acharné, l'épidémiologie. Rapidement distingué parmi les autres médecins, il devient professeur d'université où il est très apprécié de ses étudiants. Ses colères fréquentes devant l'ignorance de certains restent inscrites dans les annales de l'établissement. Sa capacité à recouvrer son calme est aussi reconnue de tous les élèves qui l'apprécient à sa juste valeur. Il est très respecté.

Toute sa vie s'est donc déroulée dans le monde des

microbes et des virus, tous plus ou moins virulents et plus ou moins difficiles à éradiquer. Mais, en collaboration avec les autres professeurs et surtout avec grand nombre de chercheurs répartis dans le monde, il a toujours réussi à surmonter les épidémies les plus fortes, et son avis était très précieux et toujours écouté dans le monde médical.

Par malchance, sa vie professionnelle est brusquement interrompue en décembre 2019, à l'âge de cinquante-deux ans, à la suite d'une maladie cardiaque qui a failli lui coûter la vie. Depuis il est cloué à son domicile sans aucune possibilité de reprendre une activité.

Un de ses enfants l'a photographié dans son bureau aménagé sous les toits de sa résidence. Il continue d'étudier sans cesse malgré sa rage de ne plus exercer sa profession dans la présente période d'épidémie qui a évolué en pandémie. Il aurait souhaité apporter tout son savoir pour tenter d'apporter une solution à la crise inouïe qui frappe l'humanité.

Peut-être parviendra-t-il à trouver une solution depuis son grenier. On peut toujours rêver.

.....

Marie-Thérèse Leroy

Arthur réfléchit. Il reconnaît que cela ne lui arrive pas souvent, tellement il a la pression au boulot, à la maison, en fait, partout. Ce samedi matin, il se retrouve au chômage partiel et il n'a aucune idée de la durée de cette situation totalement imprévue il y a une semaine. C'est incroyable, de la folie !

C'est vrai que le patron devenait taciturne de jour en jour et qu'il n'arrêtait pas d'écouter les infos. Le secteur de l'événementiel ne pouvait tenir d'avantage après l'allocution télévisée du Président. Logique !

Aujourd'hui, Arthur a le temps, mais pour faire quoi ? Il s'est levé à 5 heures du matin comme d'habitude. Mais il prend le temps de savourer son petit-déjeuner en écoutant la radio. Il entend pour la première fois « L'accordéoniste » d'Édith Piaf. Jolie chanson, pourquoi ne la connaissait-il pas, lui qui a joué de l'accordéon pendant tant d'années ?

Justement le voici cet accordéon ! Arthur le prend délicatement et se laisse aller. Tout lui revient exactement. Mais au bout de deux heures, il le repose sur son bureau. À quoi bon jouer sans public ?

De toute façon, les coups de fil commencent à affluer, la famille, les collègues, les amis... On lui

propose de venir garder les enfants qui n'iront pas lundi à l'école mais il n'en a pas du tout envie ! Des enfants ? Il n'en a pas, de compagne non plus ! Il n'a pas eu le temps. Le temps a passé à toute vitesse, il ne s'en est pas rendu compte. Bien sûr, il a eu quelques aventures mais rien de stable, il ne sait pas pourquoi, c'est comme ça ! Et ce n'est pas dans une période de confinement qu'il va rencontrer l'âme sœur !

Il faudrait aussi qu'il range sa maison, mais par quoi commencer ? Elle n'est pas très grande sa maison, mais elle lui suffit. Et c'est vrai que son bureau aurait besoin d'un bon nettoyage. Il verra demain ou après-demain.

Pas besoin de faire des courses. Le patron a remis à chacun tout ce qui était prévu pour le dimanche en cocktails et réceptions et Arthur a tout congelé avant de se coucher. De toute façon, le congélateur et le frigo sont pleins !

Il fait beau dehors, le mieux est d'aller faire un tour à vélo. Le temps de passer chez Décathlon acheter un vélo avant que Décathlon ferme aussi.

Du vélo, ça va lui rappeler quand il en faisait avec son père qui n'arrivait pas à le rattraper. Souvenirs, souvenirs ! Sur son appli il trouve toutes les balades possibles à moins de 20 km. La dernière fois, il y était avec Julie...

Arthur sent qu'il n'en a pas fini avec toutes ces pensées qui l'envahissent. Allez, on se ressaisit ! On fonce chez Décathlon !

.....

Eliane Quillet

Ernest, accablé, s'interroge : à quel moment la situation lui a-t-elle échappée, à côté de quoi est-il passé ?

Tout semblait, pourtant, aller pour le mieux.

Depuis 15 ans sa situation professionnelle lui donnait entière satisfaction.

En tant que critique musical reconnu, il avait pu allier ses deux passions, la musique et l'écriture.

Laura, sa compagne depuis 25 ans, avait traversé avec lui toutes ses galères. Bien qu'ils se soient rencontrés très jeunes, ils avaient fait fi des aléas du quotidien. Même lors du décès de ses parents, à trois ans d'intervalle, elle l'avait soutenu grâce à une présence discrète mais efficace.

Le décès brutal de son père, puis la longue maladie

de sa mère, l'avait plongé dans une grande solitude. Il ne lui restait plus que Laura et les enfants, et malgré leur présence empathique, il s'était renfermé et investi davantage dans son travail ; la musique transcendait sa douleur, comme autrefois ses chagrins d'enfant.

Mais voilà, il y a plus d'un an, Laura avait manifesté le désir de le quitter.

Mettant cela sur le compte de l'usure du couple, il avait accepté qu'elle s'évade chez leurs enfants, de temps en temps, quinze jours chez l'un, une semaine chez l'autre etc....

Cependant, depuis quelques mois, les premiers reproches avaient surgi : Laura vivait mal l'égoïsme d'Ernest, ses propos dévalorisants, son manque d'empathie.

Dans son for intérieur, il commence à sentir les rancœurs de Laura, mais il ne veut pas faire face à la réalité.

Elle avait bien tenté de lui faire part des problèmes rencontrés dans son enfance.

Il avait été question d'abus sexuels, mais il ne lui avait pas accordé l'opportunité de développer ses aveux : il avait fait la sourde oreille. Et il n'en avait plus jamais été question.

Plus tard, une nouvelle occasion de se confronter à la réalité s'était présentée.

La tentative de suicide de la sœur de Laura, suivie du procès de leur père avait fait scandale.

Dès lors, Ernest n'avait pas pardonné à Laura son silence ! Il s'était à nouveau réfugié dans le déni, mais sa rancune sourdait dans leurs relations quotidiennes.

Laura avait beau lui demander de lui rendre sa liberté, elle n'obtenait que des fins de non-recevoir.

Elle n'avait pas d'autre homme dans sa vie, elle voulait simplement vivre seule, dans un petit appartement, afin de retrouver un peu de sérénité.

Mais Ernest s'était toujours senti démuni devant les aveux de Laura ; comment réagir ? Quels mots employer pour parler de l'innommable ?

Sa virilité bafouée, c'était ainsi qu'il avait vécu les choses, comme si la victime c'était lui.

Maintenant, c'est la honte de voir Laura partir qui

l'empêche de se confier à ses amis, pourtant prêts à l'aider. Il reste avec l'image du couple parfait qu'ils ont formé pendant tant d'années.

Son amitié indéfectible lui a valu des relations solides, de longues dates.

Et nul n'ignore, depuis le procès, la nature des relations du père de Laura avec ses filles.

Mais il est coincé dans son déni, il laisse totalement Laura à la manœuvre, il subit.

Il ne se rend même pas compte que son inertie inquiète son entourage.

Jusqu'où peut-il supporter cette situation ?

De quoi est-il capable ?

La parole libératrice, il n'y a pas encore accès. Ses amis ont beau lui tendre des perches, sera-il capable, un jour, de s'en saisir ?

Françoise Poirier

Il est confiné dans son studio.

Il a écouté les derniers dires du 1er Ministre. Il s'apprêtait à rejoindre sa dernière conquête. Il avait lustré sa barbe, repassé soigneusement sa chemise préférée, celle à grosses rayures marron et blanches, enfilé son pantalon beige qui sortait du pressing et peaufiné sa tenue avec des chaussettes rayées et des souliers en cuir crème.

Patatras ! Tout est remis en question. Il ne sortira pas de chez lui. Trop dangereux. Surtout pour honorer un rencart avec une inconnue. Pour couronner le tout, ils se sont donné rendez-vous dans un café à Montparnasse.

Trop risqué.

Pourtant il espérait bien revenir accompagné de cette belle fille. Il voulait la convaincre de lui servir de modèle pour des photos. Il avait déjà tout préparé l'éclairage, sorti les projecteurs...

Il ne lui reste plus qu'à ranger la pièce !
Dommage !

Anne-Marie Marchay

Et maintenant que vais je faire, vers quel destin glissera ma vie ? Pourquoi cette chanson m'obsède-t-elle comme cela ? Est-ce le reflet de ma vie en ce

moment ou bien suis je entrain de perdre la tête ? Je me suis réfugié dans mon grenier qui était il y a encore quelque temps mon bureau et par la fenêtre j'avais l'impression de communiquer avec le ciel. Mais aujourd'hui je ne vois que ce grand vide qui semble s'étendre à l'infini. Mon esprit tourne en rond, ressassant tout ce qui m'est arrivé ces derniers temps : le départ de ma femme lasse de mes sautes d'humeur qu'elle m'accusait d'accentuer afin de trouver matière à écrire. C'est vrai, je suis à court d'inspiration ! Moi qui m'asseoir et écrire sans réfléchir, me voilà atteint du syndrome de la page blanche ! J'ai beau fouillé dans mes anciens papiers, relire mes notes qui m'avaient tant aidé à écrire, rien ne vient à l'esprit. Même les livres que j'ai collectionnés et qui ont servi de fondement à ma création ne m'aident pas.

Quand tout cela cessera-t-il Devrais-je oublié mon passé et aller de l'avant pour sortir de ce marasme psychologique ? Je vais me reprendre, je vais me reprendre mais cela fait cent fois que je me le répète et je ne semble pas être en mesure d'y arriver. Des idées noires me traversent la tête ; arrêter ces souffrances, en finir une bonne fois pour toute ! Mais c'est être lâche et je ne veux pas que l'on garde cette image de moi : l'écrivain dépressif à court d'inspiration, lâché par sa femme et qui décide que tout doit s'arrêter !

Soudain un oiseau se pose sur ma fenêtre et je réalise qu'il m'apporte un message et en quelque sorte me reconnecte avec la réalité. Non, ce n'est pas le grand vide que je croyais voir ! Je vais me lever, je vais , raconter tout cette période et ce sera comme une thérapie. Je suis sauvé par cet oiseau qui est à cet instant un message d'espoir. Ma vie a failli glisser vers le néant et il m'a sauvé avant de s'envoler.

Annie Maugard

Homme Mélancolique, tel un ROBINSON réfugié sur son île...

Ensemble plutôt terne, gris, blanc et noir, photo peu engageante d'un personnage morose, où seul le paysage aperçu dans le hublot-velux est coloré.

Réfugié dans ton grenier très ordinaire entouré de tes vieux souvenirs ; Où est ta jeunesse passée ? Serais-tu en panne d'idées ? Feuilles considérés comme trop ringards, éparpillés, récit non terminé,

gisant au sol, Ex Ecrivain insatisfait ?
Instruments de musique abandonnés, accordéon
pourtant sans histoire, qui traîne tristement au sol,
attendant des jours meilleurs ; Ex Musicien en
manque de groupe ? D'inspiration ?

Lampe sur pied, projecteur, trépied, appareil de
photographie négligemment déposé près de la
fenêtre, Ex photographe non apprécié par ton
public ?

Un chien, sage comme une image au fond de la
sous-pente. Ex animal de compagnie ?

QUI es-tu, Homme énigmatique ?

Homme bien habillé malgré tout, barbe foisonnante
mais bien taillée, Homme en bonne santé à
première vue, serais-tu tout simplement réfugié au
grenier pour fuir l'ambiance survoltée du reste de ta
famille « confinée depuis deux jours » pour faire la
Guerre ... au foutu CORONA VIRUS ?

.....

Régine Vallot

Trente années de sa vie sont réunies dans cette
pièce. Trois ans qu'elles sont parties. On dirait qu'il
n'a toujours pas compris. Comme le dit si bien la
chanson : « Dites moi qu'elle est partie pour un
autre que moi mais pas à cause de moi ». C'eut été
tellement plus facile, n'est ce pas ? Que font-elles ?
Comment vivent-elles ? Toutes ces questions qui le
taraudent. Son caractère impulsif, violent a vite
repris le dessus. Dans son excès de colère, la
frustration de ne plus pouvoir diriger sa chose, son
défouloir, ses défouloirs, les enfants n'ont pas été
épargnés. Il est là. Seul. Au milieu de ce fatras.
Que lui reste-t-il à part sa rancœur, sa haine qui ne
l'ont pas quittées ? Son boulot ? Ses nouveaux
amis ? Des anciens il n'en reste aucun. Ses
parents ? Même eux, il n'a pas su les préserver.
Jamais il ne se remettra en question, c'est lui la
victime, pas elle. Depuis trois ans, tout s'est
enchaîné, les procédures qu'il a déclenchées et qui
sont restées sans suite. Cela décuple sa rage. Sa
garde à vue de 48 heures qui ne l'a pas calmé. Il
l'avait prévenue le soir où elle lui a annoncé son
intention de divorcer. Il l'a regardé droit dans les
yeux. « Pars, mais je vais te pourrir la vie ». Cette
promesse, il l'a bien tenue, la seule d'ailleurs de
toute sa vie. Ses enfants qui ne veulent plus le voir,
cela non plus n'est pas de son fait. C'est elle qui
leur retourne le cerveau. Mais est-t-il seulement
conscient que ce sont ses enfants qui priaient leur
mère de partir, ses enfants qui avaient peur, son

ainée qui est partie prématurément du domicile
familial, l'ambiance devenait de plus en plus
oppressante. Ces repas en famille qu'elle ne
finissait jamais, quittant la table sous ses menaces.
Les maux de ventre et nausées de sa sœur.
L'inquiétude dès que leur mère disait « A table ! ».

Il est là, devant sa fenêtre, un coup d'œil vers
l'extérieur, un autre sur le foutoir. Tout ça, c'est de
sa faute à cette connasse. Elle ne manquait de rien.
C'est moi qui les faisais manger, c'est grâce à moi
si elles partaient en vacances, la maison, le confort,
tout ça c'est grâce à moi. Elle. Qu'a-t-elle fait ? A
part profiter de mon fric ? Les derniers jours de leur
vie commune, il lui avait dit : »Mais vas-y pars ! Tu
vas aller où avec ta paie de misère ? T'es bonne à
rien comment tu vas t'en sortir ? Je te préviens. Pas
la peine de revenir, si tu passes la porte.

Ce soir il est là, seul au milieu de ce fatras. Trois
ans qu'elle est partie. Elle n'est jamais revenue. Ses
enfants non plus.

.....

.....

26 mars 2020

.....

La chute

.....

Régine Vallot

Comme tous les mercredis, je passais la journée
chez pépé. Arrivée au bas de sa cage d'escalier,
j'appuyais sur le bouton de l'interphone et fut
surprise de l'apercevoir via un petit écran, attaché
sur une chaise et bâillonné. Au même instant, le
visage d'un homme que je ne connais pas, apparu le
regard sombre et cruel. La peur m'envahissant, j'ai
pris mes jambes à mon cou et couru en direction de
la maison. A mesure que je m'approchais de mon
domicile, le paysage se transformait, laissant aux
zones pavillonnaires, un espace désert et froid.
L'homme me poursuivait toujours et j'imaginais
pépé toujours attaché et bâillonné. L'homme ne
tarda pas à me rattraper. Au moment où sa main
attrapait mon épaule, je sentis une chaleur
m'envahir et la voix douce de maman me dire :
« Que t'arrive-t-il ? Pourquoi es-tu couchée au pied
de notre lit ? »

.....

Anne-Marie Marchay

J'en ai assez d'être ainsi confiné, à la première

occasion je sors ! Et bientôt la possibilité s'offre à moi, C'est fait, mais je suis toujours dans le noir, pourtant je sens des choses vibrer autour de moi et j'entends des cris qu'il me semble avoir déjà perçus autrefois. J'attends et je me remets de cette évasion . Rapidement je me rends compte qu'il va falloir que je trouve à manger, sinon, je vais mourir ! Dans le noir ce n'est pas évident mais j'appartiens à cette grande famille qui n'a jamais eu peur de rien ! Alors je n'hésite plus et je me propulse vers cet endroit d'où monte les cris. Finalement j'arrive à m'accrocher à une de ces choses qui ne cessent de crier et il me semble que c'est doux. Et puis soudain tout bouge, cela ressemble à ces mouvements que je ressentais quand j'étais confiné et maintenant je peux apercevoir un autre monde qui s'offre à moi et dont je n'avais pas la moindre notion. Mon porteur vient de se poser sur une autre chose qui à son tour se met à crier. J'en profite pour sauter sur cette autre chose qui m'a l'air beaucoup plus vivante et je me faufile et me retrouve à nouveau dans le noir, mais j'ai de quoi me nourrir et je me sens beaucoup mieux maintenant, même si la chose qui m'abrite ne cesse de bouger, mais cela ne ressemble pas à ce que j'avais connu auparavant ! J'attends, bien rassasié et je commence à échauffer des plans pour sortir de cet abri. La chose a fini de bouger, j'en profite et je me faufile à nouveau jusqu'à ce que j'aperçoive à nouveau ces choses et je peux me déplacer directement vers un nouvel objectif. Tiens en voilà un qui passe à ma portée, je saute dessus sans hésiter et je me retrouve à nouveau dans le noir. Et ainsi ma vie va de chose en chose. J'ai même appris qu'avec l'aide d'un certain bruit inconnu jusque là, je pouvais m'expulser vers de nouveaux territoires !

Soudain, je me sens faiblir, aurais-je faim, encore une petite dose et cela devient de pire en pire. Je réalise que je vais quitter tout pour de bon, mais je n'ai pas failli à ma famille, car je laisse derrière moi des enfants et des traces, voilà c'est la fin !

.....
Alain Huré

1er texte : Mars 2024

Noé fit, avec la précision et la concentration requises, les gestes qu'il avait répétés tant de fois mais qui, aujourd'hui, engageaient sa vie. La planète se rapprochait... sa planète... la terre, si

belle, grossissant petit à petit sur l'écran de contrôle du module d'approche.

Voilà, il avait respecté les procédures, il put se reculer dans son fauteuil en soufflant doucement... Il prit son journal de bord et relit des passages.

«Quelle histoire ! Cinq ans qu'on est partis, qu'on a quitté cette terre, Sabrina et moi... les premiers à voyager vers Mars ! Waooh ! On nous a choisi parce qu'on était le couple idéal, stable, ensemble depuis six ans, sans enfants, tous les deux pilotes, passionnés par l'espace, volontaires depuis toujours pour devenir astronautes, cosmonautes ou spationautes, qu'importe le pays pourvu qu'on ait la possibilité de s'envoyer en l'air... Bon, entraînement, au milieu du désert Mojave, au confinement dans une reproduction de la S.E.M., la station expérimentale martienne, test réussi... Plusieurs mois de formation intense plus tard, le grand départ ! Je serrai fort la main de Sabrina, on représentait l'humanité en marche vers la conquête de l'espace...

258 jours de voyage, confinés dans un minimum de place, on emportait tant de matériel... c'est un paradoxe que, dans l'espace, on en manque tellement, justement, d'espace ! Mais, avec Sabrina, on s'aimait tant qu'on était prêts à aller collés-serrés jusqu'au bout du monde... et l'amour, en apesanteur, ça a été une telle découverte, on a commencé à écrire un Kama-soutra de la Gravité Zéro !... plus l'adaptation aux gestes les plus simples en territoire exiguë, ça nous a bien occupé les trois premiers mois... heureusement que l'ordinateur comptait les heures et les jours parce que, là-haut, le temps s'écoule au milieu du noir du cosmos, pas de lever ni de coucher de soleil, on le voit qui diminue par le hublot, ça donne froid...

Mars ! Enfin ! Il nous fallait bien l'excitation de l'arrivée pour réveiller notre ménage, Sabrina, je m'aperçois que je ne la connaissait pas tant que ça, elle a des postures qui m'énervent par moments et je sens, qu'elle aussi, elle me regarde en secouant la tête et en soupirant... L'atterrissage se passe en douceur, les moteurs s'arrêtent, le silence des espaces infinis entoure notre nouvelle planète ! Un petit pas pour notre couple, un grand pas pour l'Humanité, c'est tout ce que j'ai trouvé à dire, Sabrina a ricané, elle n'avait qu'à préparer autre chose de mieux !

On a pris possession de la base qui avait été assemblée par modules successifs avant notre

arrivée... Home, sweet home ! C'est petit, ergonomique, un maximum de place réservé à la production de nourriture, d'air et d'eau, nous deux, on a l'équivalent d'un deux-pièces... heureusement qu'on a du travail parce que, quatre ans, ça risque d'être long... mais, on le savait avant de partir, ce qu'on ne savait pas, c'est que la communication avec la terre serait impossible, on a fait une manip de travers, je pense que c'est Sabrina, elle est sûre que c'est moi, n'empêche qu'on ne reçoit plus rien... eux doivent nous recevoir mais impossible de le savoir... nous sommes sur une île déserte !

Un an terrestre s'est passé, ça fait en gros deux ans martiens... une chance, le jour martien est équivalent de celui de la terre... on la voit là-bas, petit point à peine lumineux... on a pris nos marques sur le plan quotidien, culture, nourriture, gymnastique, expériences scientifiques... on se sent léger, gravité d'un tiers, au début, c'est rigolo mais, au bout d'un an, ça va...

Avec Sabrina, ça va plutôt moyen, sexuellement, ça tourne même plutôt à la déconfiture ! On fait lit à part, chambre, c'est pas possible, je m'aperçois qu'on a fait le tour l'un de l'autre et, ici, le tour est vite fait, on fait bien quelques sorties hors de l'habacle (je ne peux pas appeler ça la maison !) mais c'est limité à une heure tous les trois-quatre jours, chacun son tour, ça nous fait une respiration... si on peut dire vu qu'il faut presque deux heures pour nous harnacher et presque autant au retour pour retrouver figure humaine ! Et on ne peut pas rentrer sur terre avant la date prévue, il faut attendre la bonne configuration de nos deux planètes...

Trois ans déjà ! Je grave des bâtons sur la paroi métallique chaque jour, prisonnier de ce monde de merde avec... Pfff, elle m'engueule à chaque fois qu'on se croise, moi, pas mieux, je dois dire, ça doit faire six mois qu'on ne mange plus ensemble, on se tourne le dos continuellement ! Parfois, quand je sors au dehors, j'ai envie de partir loin... ça dure pas longtemps, réserve d'oxygène oblige... et, là je me demande à chaque fois si elle va m'ouvrir le sas... en tout cas, moi, j'ai dû me faire violence une ou deux fois pour la faire rentrer dans la station ! Et, bien sûr, toujours pas de communication avec la base terrestre, pas moyen d'avoir un soutien psychologique ou des nouvelles du pays !

Cinquième année, plus que quelques jours avant le retour ! La seule chose positive, ici, c'est qu'on ne se soit pas encore tués, avec Sabrina mais c'est pas passé loin quelquefois... Insupportable ! Si on avait

su...

Départ... là, ça a été l'engueulade de trop, je suis parti en claquant la porte ! C'est une image, bien sûr... disons que je suis parti rejoindre le module de départ en la laissant dans la station ! On ne pouvait même pas imaginer en rêve (plutôt en cauchemar) devoir passer 262 jours (en plus, c'est plus long pour rentrer, ça doit monter!) coincés nez à nez dans la capsule de retour, on a tiré au sort, je rentre, elle reste ! Pour une fois que je gagne à un jeu... je leur raconterai qu'elle a eu un accident, la pauvre, elle en sera quitte pour devenir une héroïne de l'espace...»

Noé referma le journal de bord en souriant... dans deux heures, il atterrirait, le module se poserait sur la base comme une fleur... une fleur, il en rêvait, courir dans la campagne, l'herbe caressant ses jambes, les oiseaux, l'air pur... La capsule se retourna pour pénétrer dans l'atmosphère... c'est à ce moment que, par miracle, la communication se rétablit avec la terre !

-Module martien à base, je m'apprête à me poser... me recevez-vous ?

-Fort et clair, module, atterrissage prévu dans trente deux minutes...

-Parfait, j'attends avec impatience de fouler le sol...

-Heu, faut que je vous dise... depuis que vous êtes partis, on a eu une catastrophe sanitaire mondiale, un coronavirus foudroyant, des millions de morts ! Ça a complètement bouleversé la vie du monde, on vit maintenant tous confinés dans des modules ridicules, sans pouvoir sortir ni se rencontrer... on vous a préparé un de ces modules qui s'accolera à la capsule... on vous expliquera comment survivre !

2ème texte : Sauvage est la rue

L'homme est seul, incommensurablement seul, méditait Paul, en traînant les pieds sur le trottoir de la rue des Pyrénées, je viens de tuer trois hommes et je marche tranquillement au milieu de ces passants qui ne font même pas attention à moi, je boite de la jambe gauche, ce salaud de Ritchie, il a eu le temps de tirer avant que je l'abatte, le sang commence à tacher mon pantalon, j'enlève mon blouson pour l'attacher autour de ma taille par les manches, c'est bon, ça cache, ils ont eu tort d'essayer de me doubler sur le coup de la Société Générale, ça va leur apprendre qui il est, le Paulo... merde, sur mon trottoir, un flic qui vient vers moi,

pas de panique, je rentre fissa dans la boulangerie, j'achète une baguette, quand je ressors, il est loin... aïe, ma jambe, vite, il faut que j'arrive à la planque, je transpire, j'ai l'impression que la rue monte comme jamais, elle m'attend dans la piaule, là-haut, faut pas que l'angoisse trop, j'y suis presque, je me retourne, personne ne m'a suivi, ils ne vont pas les découvrir avant ce soir, je pousse la lourde porte, ça va, la concierge est dans sa loge à préparer sa soupe de poireaux, quatre étages à grimper avec ma jambe qui me lance de plus en plus, je serre les dents et la rampe, je vais y arriver, enfin le palier, je sors ma clé et j'ouvre, elle est là, je sens son parfum...

-T'es rentré, Paulo, t'as acheté le pain ? Va te laver les mains, on va passer à table.

-Oui, maman, je me suis abîmé le genou à la récré, ça saigne un peu !

.....
.....

8 avril 2020

.....
.....

-L'oreiller me prend la tête

-J'écris à...

-La surprise

.....
.....

Eric Rondeau

J'écris à...

Belle initiative, Franck, mais ça tient du prodige de placer trente noms de compositeurs de musique dans ce texte promis l'autre jour. A Megève, la neige a cédé la place à l'herbe. A cause du virus, cette immonde bête au venin mortel qui n'est pas du genre à fuir devant un simple grigri, la télévision a remplacé le cinéma, ce n'est plus possible de se faire la bise et nous ne sommes plus libres de nous promener, à chaque effraction, la police tapie derrière les fourrés, la police insensible à notre besoin d'espace, nous chope, infligeant à chaque contrevenant une amende. Elle sonne chaque jour à notre porte pour vérifier que nous sommes bien confinés. Ce n'est pas la peur, c'est la haine de l'autorité qui provoque en nous une vague nervosité animale. Heureusement, il nous reste les plaisirs du goût, notamment lors des repas. Et ce midi, Joëlle a fait une salade à base d'ail, de noix, de crème aux artichauts et de betterave. Et le dessert, c'était du chocolat Poulain cuit dans des choux, manière "choux berlinois". Sinon, quel silence! On pourra

bientôt entendre le brame, cet impressionnant brame audible au mois de mai. Si en final il faut rectifier un nom afin qu'il soit plus facilement découvert, dis-le moi.

(Si vous n'avez pas trouvé les 30 compositeurs, les réponses sont à la fin du recueil)

.....

LA SURPRISE BONNE OU MAUVAISE

.....

Françoise Poirier

Quand, après Seraincourt, j'arrive sur le plateau et que je découvre la pointe de l'église au milieu de tous les toits, je m'apaise, je me calme, je me sens momentanément heureuse, légère.

Trois mois sans y aller.

Aujourd'hui, j'y retourne.

Je rêve ? Le cauchemar est-il terminé. ? Cette sensation de dernière fois, de « plus jamais », s'est-elle évanouie, dissipée ?

Vais-je revoir mes amis « écrivailleurs » ?

Vais-je revoir la petite mairie ? Fanchon va-t'elle courir se réfugier sur les genoux de Paulette et l'incommoder ?

A l'approche du village, je ralentis. Le trac. Les premières maisons, fleuries, coquettes. La mairie. Mais pas un chat. Je me gare. Je m'en approche lentement. Un couple de septuagénaires en sort, bras dessus, bras dessous.

Le premier mariage après la pandémie. Ce sont les deux seuls survivants de l'Ehpad de la ville voisine.

.....

Régine Valot

Quelques années se sont écoulées depuis mon départ. Depuis ce jour où j'ai quitté le Vexin pour un autre département. Je n'ai pas quitté l'Île de France, pourtant une centaine de kilomètres nous séparent. Impossible pour moi de continuer ces merveilleux partages d'écriture du jeudi soir. Mais aujourd'hui est un soir exceptionnel. Marie-Thérèse a organisé le vingtième anniversaire de l'atelier écriture. Je ne pouvais pas manquer cet événement. Trop de souvenirs me lient à cette belle équipe. Pour ne rien gâcher, le ciel s'est paré de son plus bel habit. Un soleil rayonnant, pas un nuage pour couvrir son beau costume bleu azur.

Mon véhicule pénètre dans le cœur du village. Plus je m'approche et plus je devine les silhouettes

connues, d'autres moins. Des nouveaux écrivains sûrement. La mairie se profile sur ma gauche, je me gare comme à mon habitude près du parvis de l'église. Je prends comme autrefois, mon cahier, mon stylo.

Mon panier dans lequel j'ai mis une bouteille de rhum arrangé fait maison, quelques biscuits salés pour fêter les retrouvailles. Et là ! En face de la mairie, à l'endroit où Fanchon faisait son petit jogging avant l'atelier écriture. Il y a une jolie pancarte. Je reconnais aussitôt le coup de pinceau d'Alain. Y sont caricaturés tous ceux qui ont fait les beaux jours de l'atelier écriture. Une grande table est dressée sur la pelouse. Tout le monde est là. On attendait que moi.

Les festivités peuvent commencer.

Dominique Marzin

Mamy, tu es sûre que c'était là ?

Oui, il y avait la mairie, des maisons, un espace vert en face. Continuons de marcher, ici il y avait une église, là le château des scouts.

Tu as raison on voit encore quelques ruines, des restes de murs au milieu de la végétation

Et tout autour, il y avait des champs cultivés par des agriculteurs, plus bas dans la vallée d'autres villages... Des routes goudronnées reliaient tous les villages. Des enfants allaient à l'école. Les gens travaillaient en ville.

Il y avait des villes par ici ?

Oui, c'était il y a longtemps, c'était avant...

Paulette Teindas

La la la la la !!!!

La la la la la

N'prends pas ma main, ni toi la mienne la cloche a sonné, ça signifie, qu'à la mairie d'jambville, mairie d'jambville, l'virus est parti et oui et oui l'virus est fini .

EH ! oui nous voici le 19 septembre 2024 devant un édifice inconnu ,d'un pur style écologique, carton, bois chaume etc...très joli résultat !

Marie-Thérèse nous a envoyé un petit message, l'atelier d'écriture va reprendre le 19 septembre à 18 h 30.

Je me précipite pensant être la première pour revoir nos amis écrivains.

Notre chère coach est déjà là, fidèle au poste, égale à elle-même, intemporelle, pour elle les années ne

passent pas...

Alain lui aussi est à sa place, déjà en train d'écrire sur son ordi.

Évidemment pas d'embrassades et respect des distances malgré notre envie, après 4 ans de frustrations.

Pour se saluer, un signe convenu par le maire de chaque commune. Pour nous Monsieur Ripart a décidé que ce serait taper trois fois du pied droit par terre ; je vous laisse à penser le chahut quand nous serons au complet...

Une seule contestataire, Françoise qui elle veut taper du pied gauche !!! pas grave on fera avec.

Tout le monde est là, sauf Éliane qui est partie en Bretagne dommage !!!

Arrive Christiane avec un sac entier de papier Q, N'ayant plus d'encre pour son imprimante et plus de papier elle a fait ses devoirs sur ce support, donc 36 rouleaux de chez Lidl Je pense que le Courrier de Mantes aura servi de substitut.

Ah ! voilà Régine dans un manteau de laine multicolore fait de bouts de laine trouvés au grenier. Quelle patience, mais ça lui va très bien il faut le reconnaître...

Dominique a des tresses presque blanches , elle a l'air d'une gamine...

Anne-Marie ne tousse plus ; elle a profité du confinement pour arrêter et se refaire une santé, elle est en pleine forme...

Annie a apporté tous ses devoirs sur papier mais étant en rupture de gommes il y a beaucoup de raturages, mais ce n'est pas grave. Notre amie portugaise n'est pas revenue de son pays mais nous l'attendons de pied ferme pour célébrer notre retour à l'atelier avec une bonne bouteille pour renouer avec les bonnes habitudes ;

Channa continue à méditer sur l'isolement positif ou négatif ?

On attend son retour pour ses conclusions philosophiques

Mon Guitou toujours égal à lui-même,

Et moi ? personne ne me dit rien ? Peut-être ne m'a-t-on pas reconnue ???

Il est vrai que j'ai pris 10 kg et j'ai les cheveux longs....et alors ????

Channa Vinolas

Depuis 3 jours, il m'est impossible d'aller virtuellement vers la découverte d'une surprise.

Mais c'est elle qui est venue vers moi au début de cette soirée du mercredi 15 avril 2020 lors d'un entretien de François CHENG avec François BUSNEL dans l'émission La Grande Librairie.

En effet, j'ai terminé mon texte de « j'écris à... par la notion de l'âme ! ». Cela m'a coupé tout autre élan. Il me manquait la suite, la recherche du sens, de tous les sens qui me guident et me poussent à en devenir : un sens de la vie que nous cherchons constamment sans vraiment le savoir.

J'ai saisi le sens de ce mot « âme » en pratiquant le yoga et la méditation, parce que ces pratiques me permettent de découvrir le travail énergétique circulant à l'intérieur de mon corps via le souffle. Alors que la pratique des arts martiaux m'obligent à propulser mon énergie vers l'extérieur de moi. Il y a donc deux sens contraires que je peux exercer.

Selon François CHENG, le sens désigne tellement de choses. Il évoque particulièrement 3 étages de la vie humaine :

La direction

Le cheminement

La réalisation

Une réalisation vers une rencontre de la beauté en présence de la pratique d'une activité et aussi de la rencontre avec vous tous, membres de l'atelier d'écriture de Jambville.

.....
Marie-Thérèse Leroy

F1 jambvillois

On me l'avait dit, je ne le croyais pas. Pourtant il suffisait de parcourir un kilomètre à pied pour m'en assurer. Mais j'avais décidé de ne pas y aller.

Fin 2021 le vaccin Covid19 étant opérationnel, je ne peux reculer, il va bien falloir se rendre à l'évidence : un hôtel F1 se dresse devant la mairie de Jambville, pour « les besoins sanitaires de la commune ». En effet, il fallait isoler tous les malades asymptomatiques, positifs au Covid. Il n'était plus question de leur dire « vous avez de la fièvre, vous êtes peut-être malades, restez chez vous », mais le message devenait tout autre « vous avez de la fièvre, vous êtes peut-être malades, venez au F1, nous allons nous occuper de vous ». Aujourd'hui, fin 2021, le F1 accueille tous les SDF de la commune, sinistrés économiques de la crise sanitaire. Les 60 chambres sont occupées, et une

liste d'attente oblige l'installation de couchages dans la salle de la mairie.

Dans la journée, ils se retrouvent tous aux champs, le maire ayant décidé que c'est devenu vital pour la culture.

.....
Anne-Marie Marchay

Je n'étais pas retournée à Jambville depuis quelques années et ma première décision a été de revoir le cœur du village : le château, l'église, la mairie. Après être passée devant le château et l'église relativement intact, quelle ne fut pas ma surprise : rien ne ressemblait plus à mes souvenirs. La mairie était à moitié effondrée et les maisons autour si coquettes autrefois étaient dans un état déplorable ! Même le jardin face à la mairie ou tant de jeunes couples aimaient se faire photographier après avoir dit oui était devenu une jungle. Perplexe, j'arpentais la rue jusqu'à ce que j'aperçoive une personne dans un jardin.

Après l'avoir saluée, je lui demandais ce qui était arrivé. Je ne sais pas, il n'y a pas longtemps que je suis ici, j'ai pris la seule maison qui n'était pas en trop mauvais état. Mais j'ai entendu dire qu'il y avait eu une grosse épidémie virale qui avait décimé une partie des habitants et il a été décidé de transférer ailleurs, ceux qui avaient réchappé. Et suite à ces départs tout serait allé à vau-l'eau car il n'y avait plus personne pour s'en occuper, ni habitants ni maçons et tout le monde n'en avait plus envie !

Je n'eus alors qu'une idée, fuir, fuir afin de garder intact les souvenirs que j'avais de ce village !

.....
Alain Huré

L'homme s'arrêta devant l'entrée du parc, face à la mairie, il sortit son mouchoir pour s'éponger le front, il avait monté la côte Denise à pied, par cette chaleur... il vit les bancs à l'ombre des grands sapins, il s'y assit lourdement, posa sa valise à ses pieds et ferma les yeux.

Dans la maison, en face, les deux vieux soulevèrent légèrement un coin du rideau et scrutèrent le parc... sans bouger... longuement. La vieille parla en premier.

-C'est qui, ce quidam ? Jamais vu... m'étonnerait qu'il soit là pour la mairie !

-Qu'est-ce que tu racontes ? Elle n'ouvre pas aujourd'hui, la mairie... ça m'a tout l'air d'un

représentant, avec sa mallette !

-N'importe quoi, pépère... t'as déjà vu des représentants à Jambville, toi ?... Et des représentants en quoi, d'abord ? En godemichets ?... C'est sûrement un qui vient pour le château !

-Ma pauvre vieille ! Il a autant de chance d'être scout que moi d'être évêque... il ne se serait pas arrêté si près du but... l'aurait plutôt l'air de préparer un mauvais coup, ce gaillard... et, dans la mallette, doit y avoir pince-monseigneur et rossignols en tous genres.

-C'est ça, grand couillon !... Et il se prélassait en face de chez nous, en plein jour !... Et il va peut-être klaxonner, en plus, ce con ?!

-Ferme-la donc, souillon ! Et je te parie une paire de charentaises que c'est le fils Parmentier qui revient d'argentine, il a les mêmes cheveux, non ?

-Crétin !... Pourrait être leur père, ce type, aux Parmentier !... Pousse-toi, je vois mal !

-Et pousse-toi d'abord, mémère, t'as pris combien, ce mois-ci ? Boudin, va !

-Quoi ?!... Qu'est-ce qu'il me dit, l'impuissant !! Parce que tu te crois beau, sac à bière !! Et lâche ce marteau, d'abord...

-Attends un peu, toi !... et laisse ce couteau, tu.... Ouahhhhh, aïe !!!

-Aaaaargh !

De l'autre côté, dans le parc tranquille, l'homme ouvrit sa mallette, sortit un grand cahier et raya les deux premiers noms.

-Bien, ça, c'est fait... aux suivants !

Et il reprit son chemin.

Alain Huré

Au début de la nuit, sur moi, pose sa tête
Je devine illico quels sont ses états d'âme
Quand je sens ses cheveux, au retour d'une fête
Je cherche à deviner un doux parfum de femme

Je me creuse aussitôt pour garder sa chaleur
Et je vais diffuser, tout au long du sommeil
Ces susciteurs de rêve, ces essences de fleur
Qui me laissent écrasé et fourbu au réveil

Et ces nuits agitées qu'il partage avec elle
Une elle qui peut durer ou bien une elle d'un jour
M'écrasant dans leurs jeux, me peignant de Rimmel

Rouge à lèvres carmin et me couvrant d'amour

Parfois, il s'endormit contre moi dans ses larmes
Quand une de ces elles s'en était envolé
Souvent il s'écroula, harassé de vacarme
Mais que de bons moments avec moi il volait

Par dessus son épaule, en lumière tamisée
J'ai lu tout Maupassant, Renard et Simenon
Les heures de lecture ont le don d'apaiser
Sur mon confort moelleux, oreiller est mon nom

Christiane Rosset

Quel Plaisir !

Imaginez : j'entre dans ma chambre, et que vois-je ? :

Mon oreiller tendrement recouvert de cœurs roses
sur un ciel bleu lumineux, qui se dresse devant moi !

« Ah ! Te voilà enfin, quel bonheur » me dit-il...

- Sache que le Bonheur est pour moi !

Rien que de te voir qui m'attend, cher Oreiller, prêt
à ronronner de douceur sur un fond de Musique, on
dirait Mozart, ce soir, si je ne me trompe ?

Je rêve déjà avant de poser délicatement mes deux
oreilles sur tes cœurs étoilés !

Ceci dit, il n'est pas seul : une couette légère
accompagne mon cher oreiller pour me permettre
de me détendre et me protéger d'une ambiance un
peu fraîche... un vrai cocon d'amour accompagné
de son couffin unique, magique et royal !

Tout est doux, suave et vivant.

La fenêtre est grande ouverte, le souffle d'air sain
du Vexin envahit ma chambre... Quelques oiseaux
chantent encore pour accompagner Mozart... Un
rêve de Bonheur s'installe en moi...

Écoutez... : Cette Petite Musique de Nuit, c'est une
petite insomnie, OK, mais c'est aussi une nuit
vivante et vibrante qui se poursuit, un certain
temps, avec Mozart, bien ancré et programmé, dont
le rythme fluide va s'adoucir peu à peu...

Bientôt, je serai seule à ronronner paisiblement !
Bonne nuit !

Régine Valot

Une nouvelle nuit s'annonce. Elle ne va pas

tarder. Comment vais-je encore me retrouver au petit matin ? Sûrement collé à mon compagnon de ces voyages nocturnes. Je ne risque pas d'en perdre mes plumes, je suis cent pour cent synthétique. Je suis un noctambule. Je vis la nuit pendant qu'elle s'évade dans ses rêves les plus bizarres. Durant ces moments qui se voudraient calment et paisibles, elle passe par toutes les phases.

J'arrive à déterminer le degré de sensations, d'émotions que dégagent ses frasques nocturnes. Je suis plié, froissé, étranglé, jeté, mouillé, échevelé. Je suis un hyperactif malgré moi. Un creux se forme en mon milieu dès qu'elle y pose sa tête. C'est le moment que je préfère, je dois l'avouer. Je sais à ce moment précis qu'elle est paisible. Mais c'est quelquefois de courte durée. Et là ! C'est parti pour un rodéo.

Sa tête de profil, un coup à gauche, un coup à droite, le bras dessous, puis dessus, il me presse, me compresse. Tiens ! Un autre bras se glisse entre nous deux qui n'est pas le sien. Mais ! Elle ne dort plus, ne rêve plus. Un nouveau souffle, plus soutenu celui-là. Je sens un poids supplémentaire dans mon creux. Oh non ! Je sens mon binôme à ma gauche. Lui aussi a compris. On n'a pas d'yeux, tant mieux. Pas d'oreille, quelle merveille ! Mais on ressent tout. La chaleur, l'humidité, l'intensité. C'est pire qu'une rêve partie. Enfin ! C'est fini. Elle s'est endormie.

Demain matin, elle se réveillera, se lèvera, tirera la couette au pied de son lit, me donnera quelques tapes amicales afin de me rendre forme, aérera la pièce qui me rafraîchira. Me replacera sous la couette pour un repos diurne bien mérité.

.....
Dominique Marzin

Oreiller, mon oreiller, j'apprécie ton confort, à la fois ferme et doux, mémoire de forme, c'est tout dire. Tu es aussi mon arme précieuse pour sauvegarder mon territoire face à l'Autre. Sournoisement, je te place légèrement au-delà d'une ligne imaginaire qui divise notre lit car la bataille sera rude. Je mets mes mains autour de toi pour maintenir la position face à l'Envahisseur. Et voilà, à peine couchés, l'espace entre nos 2 oreillers a disparu, l'extrémité du mien se retrouve sous l'autre. Mon oreiller et moi résistons bravement et ne cédon pas un centimètre. Nous défendons notre territoire. Je sais qu'en tant qu'insomniaque, je pourrai grignoter de l'espace dans la nuit. En

attendant mon oreiller, fidèle allié, je compte sur toi pour ne rien lâcher.

.....
Anne-Marie Marchay

Mon oreiller, mon doux oreiller, enfin pas exactement doux car je t'ai choisi pour te fermeté, mais tu es quand même mon tendre ami, toujours prêt à m'accueillir tous les soirs pour me permettre de lire, avant que je pose ma tête sur toi pour m'endormir ! Tu es aussi mon meilleur confident, je peux te confier tout ce qui me passe par la tête et tu ne me critiques jamais et ne discutes pas mes idées ! Tu as aussi reçu mes larmes que tu as conservées pendant des heures alors que j'étais déjà consolée. J'ai essayé à plusieurs reprises de t'adjoindre un confrère, mais au matin je vous trouve séparé ! tu ne veux que moi et moi que toi, alors à tout à l'heure mon ami.

.....
Marie-Thérèse Leroy

Comme il est ergonomique, en raison de cervicales rebelles et pas très stables, il apaise dès que je le rejoins. Apaisement physique sans aucun doute et aussi psychologique car une fois allongée et la tête bien calée, je dors profondément mes sept heures d'affilée, un cambrioleur pourrait vider la maison, je ne l'entendrai pas. Cette facilité d'endormissement pose des problèmes de couple, car quand notre chien border demande à sortir au milieu de la nuit ou très tôt le matin, évidemment je ne l'entends pas, d'autant plus qu'il n'aboie qu'une seule et unique fois ! C'est dire la puissance persuasive de mon oreiller ! D'ailleurs les rares fois où avant le confinement je partais en voyage, je l'emportais toujours dans mes valises tellement il m'est indispensable.

Ces dernières semaines, l'actualité n'a pas modifié les capacités extraordinaires de mon oreiller. Le seul souci concerne l'heure de plus en plus tardive à laquelle je le rejoins. En effet, évitant soigneusement dans la journée d'écouter les informations, le soir avant d'aller me coucher, j'espère toujours un scoop !

.....
Channa Vinolas

Quel bel après-midi ensoleillé,
Pour fêter ce lundi de Pâques.
C'est le moment de faire d'une pierre deux coups :

Terminer mon livre entamé
et rendre ma peau pâle à la teinte hâlée.

Compagnon idéal, mon oreiller
m'a rendu cette activité
très plaisante durant plus de trois heures.
Doté une mémoire de forme,
Il soutient ma tête délicatement.

Assurément taillé au bon format,
Mon oreiller peut ainsi
Envelopper et renforcer mon cou.
Afin que ma petite tête puisse
S'accrocher pour ne pas être emportée,

Ou s'emballer par les blagues sans fin :
Le « pcu » dans un coffre-fort,
La mamie dansant un rock dans la rue,
Les messages de la fin du monde,

Mon oreiller à la fois ferme et doux
M'enlève dans les étoiles
Et les cieux du monde du Petit Prince,
Des vœux de Saint Exupéry
Et de sa rose qui parle d'Amour...

.....
Guy Teindas

Je vous dirai tout sur l'oreiller, hormis toutes
explications lubriques qui sont hors sujet.

OREILLER ? Il y en a des grands mais surtout
des petits pour les petits et des grands pour les
grands mais aussi des tout-petits pour les enfants,
des tout tout-petits pour les bébés et enfin des
minuscules dans les poussettes, pour les baigneurs.

Il peut être doux voire douillet, mais il ne faut pas
qu'il soit trop mou aux dires des médecins qui lui
attribuent des méfaits au point de lui attribuer la
responsabilité de certaines pathologies graves telles
que les scolioses, les cyphoses et autres
hyperlordoses.

Il est l'outil indispensable à la bagarre d'oreiller
universellement connue et pratiquée par les jeunes
adolescents, mais pas seulement eux ; Il lui arrive
d'être l'arme amicale d'adultes en vaine de
bouffonneries au risque de se terminer en pugilat
effectif et musclé sans blessures apparentes pour
eux mais avec risque d'éviscération pour ce pauvre
oreiller qui n'a rien demandé à personne et qui se
trouve au plein centre de ces ébats.

En parlant d'ébats, il serait injuste de ne pas
mentionner son rôle de conciliateur pour le
règlement de litiges parentaux ou de couple, et qui
se terminent, dans la plupart des cas, par un câlin
d'intensité variable selon des critères qu'il
n'appartient pas d'exposer ici.

Il entend des quantités surprenantes de
confidences et de conseils, et aussi des résolutions
pas toujours tenues.

Pendant une période, il fut presque totalement
évincé par le traversin ; Mais petit à petit celui-ci
fut écrasé par l'oreiller car sa nature-même
n'apportait pas le confort attendu par le dormeur.
Encore aujourd'hui Il reste assez souvent dans
l'ombre de l'oreiller. Il lui apporte, en effet, grâce à
sa fermeté située au point de courbure maximale,
un complément apprécié par les utilisateurs et les
médecins pour prévenir les déformations de la
colonne.

Son effet hypnotiseur est douteux, car ceux qui
disent dormir « sur leurs deux oreilles » sont des
menteurs. Essayez donc. C'est physiquement
impossible chez les humains normalement
constitués à moins de prendre ses bords à deux
mains et de serrer.

.....
Françoise Poirier

L'oreiller me prend la tête
Après quatre semaines de con-finement

Là où je « couve » depuis plusieurs semaines, trop
de semaines, je n'ai pas un oreiller mais quatre. Le
lit est confortable, douillet et je m'enfonce dans ces
oreillers, sous la grosse couette ; comme quand, je
me l'imagine, je logeais dans l'utérus de ma mère.
Je me balade entre ses gros oreillers souples et
moelleux. Je flotte dans le liquide amniotique.

Mon tout premier réveil est doux. Je vis dans une
maison confortable à la campagne avec qui j'aime
le plus.

Il devient vite amer quand mon cerveau
commence à carburer. La colère n'est pas loin. La
colère froide. Qu'avons-nous fait de la démocratie ?
Nous avons élu des homme politiques
irresponsables et incompetents. Des bonimenteurs.

Planifier, prévoir, c'est leur job. Diriger, conduire
un peuple, ne laisser personne sur le chemin, sur le
bas-côté... Tout ça, « ils s'en tamponnent le
coquillard ».

Seule compte l'économie. La croissance

économique. Faire des économies aussi. Garder le pouvoir, coûte que coûte. S'enrichir en passant. Ils ne gouvernent pas, ils godillent.

Moïse conduisant les Hébreux hors d'Égypte, c'est pas leur modèle !

Ceux qui ne suivent pas, tant pis ! Élimination naturelle, sélection naturelle. La loi de la jungle. Seuls les plus forts, les plus roués survivront.

Les premiers tests pour savoir si on était infecté par le coronavirus, ils se les sont appropriés. Le ministre de la Culture était positif, le premier député etc... , fanfaronnaient-ils dans la presse. Pas un instant, ils n'ont pensé les distribuer en urgence aux vieux des Ehpad, les plus vulnérables. Leurs pommes d'abord.

Le suffrage universel, un leurre ? Une fumisterie. On élit des hommes qui savent communiquer et non des leaders, des gouvernants.

Du marketing : comment convaincre le peuple à voter pour machin, de la même façon comment le convaincre d'acheter des savonnettes ou des smartphones.

Espérons que nous réfléchirons plus aux prochaines élections !

.....
J' ECRIS A ...

Eliane Quillet

Hé, Toi, là-haut, que t'ai-je fait pour que tu t'acharnes depuis toutes ces années ?

J'ai tout supporté sans jamais vraiment abandonner. Tantôt j'ai été tentée de baisser les bras, tantôt je me suis battue de toutes mes forces.

Mais là, trop c'est trop.

N'aurai-je jamais droit à aucun répit ?

Pourquoi m'avoir imposé, si jeune, ce combat que même la maturité ne me permet pas de gagner ?

Pourquoi m'avoir laissé espérer qu'un jour ces déchirures auraient en fin ?

Ma vie est déjà bien avancée, et la seule lueur que j'entrevois, c'est celle de ma propre fin.

J'aurais dû me résigner depuis le temps.

Coupable ? Victime ? Fatalité ?

Pourquoi n' aurais-je pas le droit d'être lâche et d'abandonner cette mère qui t'a choisi Toi, plutôt que sa famille ?

Pourquoi dois-je encore sacrifier mon futur ?

Pourquoi la folie n'est-elle pas une évidence ?

Pourquoi cette folie a-t-elle eu tant de complices ?

Je hais mes souffrances.

Demain, je Te remercierai de m'avoir accordé une vie sans connaître la pauvreté, d'avoir eu de beaux enfants, une bonne santé pour tous, des vies pleines de promesses.

Mais aujourd'hui, NON, je suis en colère.

.....

Régine Valot

J'écris aux confinés, ces héros discrets qui par leur civisme, leur intelligence, leur respect et leur amour sauvent sans bouger. Je vous écris pour vous dire merci. Je t'écris à toi qui chaque jour fait reculer la maladie. Toi qui grâce à ton geste quotidien fait s'éteindre ce malin. Toi qui malgré le danger combat cet étranger. Toi qui se doit de traquer et de verbaliser les inconscients, les cons nés, les connards, les ignares, les simplistes, les égoïstes, je t'écris toute ma sympathie. Je t'écris à toi aussi qui n'a encore rien compris et qui, lorsque tout sera fini continuera sa petite vie, sans se soucier du cataclysme qu'aura déclenché cet ennemi commun, la peur, la douleur, le malheur qu'il aura semé sur son chemin. Toi qui par ton manque de civisme aura ralenti la fin de la pandémie. Toi qui par ton arrogance, ton ignorance aura offert à cet intrus un tour du monde en all exclusive. Alors ! A toi, je t'écris tout mon mépris.

.....

Françoise Poirier

Je t'écris, Marie-Thérèse... pour te remercier de continuer à animer « virtuellement » cet atelier d'écriture.

Bien sûr, nous ne nous touchons plus, nous ne mangeons plus, on boit plus, on rigole plus, on se moque plus...

Mais, on se souvient...

Rien d'artificiel dans ce rendez-vous.

Pas comme tous ces tutoriels qui foisonnent sur internet. Golfez chez vous, dans votre 20 m² – Cultivez-vous – « Retronews » en accès libre – sorties culturelles virtuelles gratuites à Orsay – au théâtre des Champs-Élysées, à la Comédie française...

Ça me gave. Je suis capable de supporter le

silence, le vide, la solitude...
Je suis capable de choisir ma vie, mon emploi du
temps, mes loisirs...
Avec toi MariT, la vie continue.
Un fil d'Ariane qui nous relie tous.
Je t'embrasse
Fvs p

.....
Dominique Marzin

Puisque tu n'écoutes pas, j'ai décidé de t'écrire.
Quand seras-tu raisonnable ? Quand respecteras-tu
la décision que tu as prise ? Quand résisteras-tu à la
tentation ? Je n'en peux plus de tes décisions
suivies de renoncements, de tes tergiversations. Tu
dis il faut que je maigrisse. Mais le mot « régime »
déclenche en toi une réaction contraire : tu as faim
et tu te mets à manger plus que d'habitude.

Ou tu te dépêches de finir tout ce qui sera interdit
sous prétexte qu'il ne faut pas gâcher. Les bons
jours, tu commences ton régime et miracle tu t'y
tiens. Tu perds quelques kilos et aussitôt tu te dis
« oh mais c'est facile » et tu fais quelques écarts...

Tu déprimas devant les vêtements que tu ne peux
plus porter mais tu es incapable de te raisonner
devant un plat de pâtes. Il faut que cela cesse,
oublie tout cela, accepte les ravages du temps, les
rondeurs ce n'est pas si mal. Aujourd'hui, c'est dit,
c'est écrit, moi ton corps je me révolte. Stop !

.....
Anne-Marie Marchay

Si je t'écris cette lettre, c'est que bientôt nous
allons être séparés. Ce n'est pas ma volonté, car tu
as toujours été là pour moi, prêt à m'abriter quand
j'en avais besoin et puis j'aimais ta beauté et ta
robustesse. Mais, maintenant c'est fini car
quelqu'un a décidé de nous séparer et tu vas être
abattu et je n'ai rien pu faire contre cela car, paraît-
il, tu présentes un danger !

Alors au revoir, mon arbre chéri, et peut-être nous
retrouverons-nous un jour, toi dans la cheminée et
moi devant à te regarder m'offrir une fois de plus ta
protection contre le froid. Et si tu deviens papier,
fais-moi un signe quand j'écirai sur toi.

Adieu mon bel ami.

.....
Channa Vinolas

Je suis heureuse d'apprendre que tes proches et toi
vous allez bien. Mais comment te dire tout ce que je

ne peux pas te dire parce que nos schémas
d'éducation étaient tellement ancrés en nous et qui
nous empêchent de cheminer ensemble avec
douceur. Même si tous les ingrédients des
merveilles de la Vie se présentent devant nous,
aucun de nous n'est capable de les saisir juste à la
bonne dose pour en faire une Merveille de notre
vie.

Cesse donc d'envier la vie des autres, vis ta vie
tout simplement...

Économise ton énergie que tu déploies pour barrer
ma route afin de te sentir que ta vie est mieux bâtie
que de la mienne. Regarde devant toi ta route, avant
de proférer une parole haineuse envers moi... S'il
te plaît tourne « sept fois ta langue » afin de savoir
si cela est réellement juste et vrai, ou si cela vient
tout simplement de la bête qui est en toi, parce que
tu es tellement poussé par la rude concurrence que
tu ne sais plus apprécier ta vie à sa juste valeur.

Si tu as accepté de participer au pari de Pascal,
sache aussi savoir assumer les conséquences de ce
pari.

Même si notre société nous pousse constamment à
savoir ce que l'on veut, car « vouloir c'est
pouvoir », mais cela ne suffit pas.

Il faut également savoir Aimer, mais Aimer cela
fait peur parce que ce mot « Aimer » englobe aussi
aimer la façon : Éros, Philae et Agape... Démêler
ces trois types n'est pas une chose facile, puisque
note âme n'est que des atomes crochus. Pourtant
savoir aimer, c'est savoir faire perdurer sa vie – qui
est en constant mouvement - dans l'éternité.

Selon Joseph Roux : « Aimer savoir est humain,
savoir aimer c'est divin ».

.....
Marie-Thérèse Leroy

Lettre à Toi

Jambville, le 16 avril 2020

Cher Toi,

Je pense à Toi chaque jour qui passe dans ce
foutu confinement qui dure et qui dure ! Toi,
l'enfant blessé, proie captive de ton parent
harceleur qui brandit l'excuse du Covid pour te
garder sous son emprise ! Pas d'aération possible à
l'école. Pas d'écoute attentive de la prof, tu ne lui
as jamais dit combien tu aimais son sourire, son
attention. L'école à la maison, pour Toi c'est du
stress en plus, des brimades, des coups.

Je pense aussi à Toi, l'ado révolté qui a été mis
dehors par ta famille et qui te retrouve placé dans ce

Foyer. Là, tu peux souffler, remettre tes idées en place, parler avec l'éducatrice qui continue de travailler, elle reste en première ligne comme tous ses collègues, même si elle n'est pas décomptée dans le personnel prioritaire.

Je pense à Toi, Justicia, courageuse te rendant chaque jour au Tribunal pour une audience incertaine de protection de l'enfance ou de violences conjugales. Tu jongles avec des urgences, des décisions provisoires, avec le Code civil et le Code pénal te narguant sur ton bureau.

Je pense à tous ces personnages de « Brisures », me félicitant de l'avoir écrit et de le faire connaître AVANT.

.....
Alain Huré

Je t'écris, ma chérie, pour te dire... non, ne me coupe pas, laisse-moi te l'écrire... s'il te plaît, tais-toi, je voulais seulement... je t'en prie, arrête de m'interrompre, je ne peux même pas écrire une ligne sans que tu... mais, non, je ne t'insulte pas, je... mon amour, je te... oh, et puis merde, tu es la seule à me couper même quand je t'écris !

.....
26 avril 2020

.....
Dominique Marzin

1er texte

Confinement et soleil incitent au jardinage, je suis dans le champ de ma voisine pour couper et me débarrasser des ronces. Les branches sont bien emmêlées, je tire, je tire et soudainement tout lâche, je me retrouve à terre. Quelle chute !

2ème texte

Où suis-je ? J'ai reçu un coup sur la tête et le vide.
Chut, tais-toi !
Pourquoi ? qui êtes-vous ? que faites-vous là ?
Chut !
Mais répondez-moi, 7 garçons ? qui êtes-vous ?
Chut !
C'est quoi ce bruit ? ces grandes bottes ? mais c'est un og....
Délicieux, ce petit en-cas, je me suis régalé, eh vous autres ! ce sera pour demain, bonne nuit !

3ème texte

Géraldine, tes valises sont prêtes ? nous partons. Il

faut se dépêcher le confinement commence demain. Nous serons bien dans mon château à la frontière suisse, complètement isolés, à des dizaines de kilomètres de tout, bien à l'abri de ce maudit virus.

Jour 2

Chéri, ta fille me déteste, elle m'ignore.
C'est un peu normal, elle n'a pas supporté ma séparation avec sa mère, sois patiente.

Jour 4

Chéri, ta fille refuse de me parler, elle ne me répond même pas quand je lui dis bonjour. Pourtant nous pourrions avoir des sujets de conversation communs, nous avons presque le même âge
A mon avis, c'est une raison de plus pour te rejeter

Jour 8

Chéri qu'est-ce que je peux faire, j'sais pas quoi faire

Regarde la télé, lis, promènes-toi, le parc est grand
Tu veux venir avec moi

Non tu vois bien que je travaille, j'ai des entreprises à diriger, moi !

Jour 11

Chéri, tu sais que ta fille passe beaucoup de temps avec le fils du gardien, ils se promènent tous les deux dans le parc tous les jours, ils ne se quittent pas, bizarre non ?

Arrête de la surveiller et laisse-moi travailler

Jour 14

Chéri, le fils du jardinier est à la même fac que ta fille, lui aussi fait des études de médecine.

Ah bon, comment sais-tu cela ?

J'ai demandé à la femme de chambre, cela ne te gêne pas qu'elle fréquente le fils d'un de tes employés ?

J'ai confiance en ma fille, elle vit ici toute l'année depuis ma séparation, c'est normal qu'elle le côtoie. Ils doivent s'entraider. Arrête d'écouter les ragots des domestiques.

Jour 16

Chéri, si on se mariait, ta fille ne pourrait plus m'ignorer, pourquoi on ne se marie pas ?

Tout simplement parce que je ne suis pas divorcé.

Et pourquoi ?

Financièrement, ce n'est pas possible, laisse-moi travailler.

Jour 18

Papa, je me suis portée volontaire pour travailler à l'hôpital, ils ont besoin d'aide pour lutter contre le COVID 19. Raphaël et moi partons de suite.

Qui ?

Raphaël, le fils du gardien.

C'est lui qui t'a mis cette idée en tête.

Non

Très bien, si tu pars, je te préviens, tu ne reviens pas ici tant que ce virus sera présent. Je ne veux pas prendre de risque, nous nous reverrons quand tout sera terminé et j'espère qu'il n'y a rien de sérieux avec le fils du gardien, il n'est pas de notre monde.

Je fais ce que je veux avec Raphaël, cela ne te regarde pas. Je m'en vais ; au revoir Papa

Jour 26

Chéri, je n'en peux plus, je peux faire venir une amie ?

Non elle risque de nous contaminer, tu passes ton temps au téléphone, ce n'est pas suffisant ?

Qu'est-ce que je peux faire, j'sais pas quoi faire. Tu travailles tout le temps, tu ne bouges pas de ton bureau, à part pour manger. Cela fait des jours que nous n'avons pas fait l'amour, tu ne veux pas venir ?

Arrête de te prendre pour Anna Karina, tu ne lui arrives pas à la cheville. Mais tu as raison, il faut prendre du bon temps.

Anna Karina, c'est qui ? allez viens.

Chéri, Chéri, qu'est-ce que tu as ? Réponds-moi ? Au secours ? vite de l'aide ! Appelez-le SAMU, Monsieur a un malaise !

André, reste avec moi ! Quelqu'un sait faire un massage cardiaque ? Personne ? Que dit le SAMU ? Ils arrivent quand ? Quoi, pas avant 45 minutes ? Vous lui avez dit qui il était ? passez-moi le téléphone ? Allo le SAMU, oui je sais que nous sommes loin de tout, c'était pour nous protéger du COVID 19.

Qu'est-ce que tu dis André, ta fille ? Mais elle est partie à l'hôpital.

André ?

Madame, je crois que c'est fini.

Mais qu'est-ce que je vais devenir moi ? Quel abruti, mourir d'une crise cardiaque en pleine pandémie, j'ai vraiment pas de chance !

.....;

Eliane Quillet

Je prends le train pour me rendre au bord de la mer.

Mon intention n'est pas de me baigner, mais de faire la peinture du plafond de la salle à manger de la maison de vacances.

En été, avec les allées et venues des enfants et des amis, c'est impossible.

Octobre sera parfait pour ces travaux.

La première journée est consacrée aux mélanges des couleurs ; c'est une vieille manie, je ne supporte pas les couleurs vendues dans le commerce, il faut que je personnalise.

Le lendemain, tout est prêt : peintures, pinceaux, escabeau, échafaudage, vieux chiffons, bâches de protection, bandes collantes.

Deux semaines seront-elles suffisantes pour peindre, à 3 mètres de hauteur, 32 mètres carrés de plafond, dont 17 poutres, avec poses et déposes de bandes collantes pour réaliser 2 coloris ton sur ton ?

12 jours plus tard, malgré le vertige et des montées et descentes de marches incalculables, des déplacements d'escabeau et d'échafaudage épuisants, la tâche se trouve accomplie, et le résultat conforme à mes espérances.

Je peux donc, toute guillerette, rentrer à Jambville et profiter d'un repos bien mérité.

Mais voilà, le lendemain de mon retour, l'incroyable se produit : une chute de 34 centimètres de hauteur, 2 marches d'escalier, rien en somme.

Bilan : un pied cassé avec un os déplacé, le gros orteil cassé et déplacé, un hématome du genou jusqu'au pied, le coup de pied tout noir ; 2 mois d'immobilisation suivis de 2 mois de repos avec semelles orthopédiques puis, cerise sur le gâteau, 30 jours de confinements à cause du COVID 19.

Reverrais-je un jour mon beau plafond ?

.....

Françoise Poirier

1 Vincent va aux sports d'hiver pendant les vacances de Pâques, c'est moins cher, t'as moins de monde, c'est la fin de saison. Il y emmène ses deux petites-filles qui veulent passer et réussir leurs deuxièmes étoiles.

Pierre est à New York, il y rejoint sa dulcinée jusqu'à fin mars.

Les membres de l'association de golf partent fin avril en Écosse, les places d'avion sont réservées.

Les mêmes organisent une rencontre golfique sur le joli parcours de Villarceau le 26 mars.

Bref, tout le monde a son planning. Et il est chargé.

David et Danielle vont dans leur villégiature à Menton à Pâques. La fille de David, Marseillaise, doit les y rejoindre avec son bébé et son mari .

Même que David, souffrant d'une maladie chronique, a prévu de se faire soigner là-bas à des tarifs exorbitants.

Chacun d'entre nous a géré sa vie à court terme.

Noël, Pâques, les grandes vacances....

Patatras !

Mardi 17 mars, tous les Français sont assignés à la maison.

Une colle nationale. Tout le monde est consigné. Plus de sorties.

La faute à qui ? Un être étrange, invisible, qui a décidé d'anéantir la planète.

Son nom ? Virus

Son prénom ? Corona

2 C'est la chute finale.

Groupons- nous et demain.

L'internationale tuera le genre humain.

3 C'est comme une répétition générale.

La dernière répétition avant la première de la pièce de théâtre.

La première ou la dernière ? La première et la dernière ?

Dernière quoi ?

La dernière séance.

Désormais, nous n'aurons plus droit à l'erreur.

Non je cauchemarde.

.....

Régine Valot

Comme tous les mercredis, je passais la journée chez pépé. Arrivée au bas de sa cage d'escalier, j'appuyais sur le bouton de l'interphone et fut surprise de l'apercevoir via un petit écran, attaché sur une chaise et bâillonné. Au même instant, le visage d'un homme que je ne connais pas apparut, le regard sombre et cruel. La peur m'envahissant j'ai pris mes jambes à mon cou et courut en direction de la maison. A mesure que je m'approchais de mon domicile, le paysage se transformait, laissant aux zones pavillonnaires un espace désert et froid. L'homme me poursuivait toujours et j'imaginais pépé toujours attaché et bâillonné. L'homme ne tarda pas à me rattraper. Au moment où sa main attrapait mon épaule, je sentis une chaleur m'envahir et la voix douce de maman me dire : « Que t'arrive-t-il ? Pourquoi es-tu couchée au pied de notre lit ? »

.....

Channa Vignolas

Après 9 jours d'un pèlerinage en Terre Sainte, je suis revenue en gardant un lien fort avec le groupe de pèlerins. C'est un groupe accueillant qui accepte sans jugement les différences de chacun d'entre nous, même si quelques fois des frottements s'y obligent, rien de grave.

Je ne fais pas de comparaison avec notre groupe d'atelier d'écriture de Jambville, car je n'ai pas de vocabulaire suffisamment fin pour qualifier le côté plus que le bienveillant du nôtre.

A la fin du pèlerinage, lorsque nous nous apprêtions à faire notre dernière prière sur un belvédère d'où nous pouvions admirer la vue panoramique de la ville de Jérusalem, deux arcs-en-ciel se dressent derrière nous comme pour nous protéger du vent déchaînant et de la pluie battante. « Quel est ce signe prémonitoire ? » se demandent certainement les uns et les autres au fond d'eux-mêmes ? Mais aucun mot ne sort, juste des sourires radieux qui se dessinent sur les visages. Alors, c'est cette image mystérieuse qui restera gravée à jamais dans notre mémoire.

De retour chez moi, je reprends mon travail le lendemain avec la tête un peu dans le ciel et les étoiles du désert de Judée. Les images telles que les dunes de sable, les sources jaillissantes du rocher, les fleurs violettes qui poussent dans la terre aride, la vie de groupe réunissant trois générations, les vestiges laissés par nos ancêtres... « Les vôtres ou les miens ? » une question qui n'échappe pas à mon « petit moi intérieur », puisque je suis née dans un autre coin du continent, en Asie du Sud Est, au Royaume des Khmers exactement. Peu importe, je n'avais pas choisi de quitter ce royaume, ce sont les barbares qui ont chassé ma famille et moi de notre propre demeure.

Ici, je vis ma vie à la manière occidentale – sciences dures et sciences souples, toutes les sciences quoi - avec deux petites touches de la morale et de la « foi » à la façon d'une petite fille cambodgienne échappant des pires atrocités des années 1975 (ça reste), même si cela nécessite un effort immense pour surpasser mes questionnements intérieurs provenant des regards extérieurs – Émetteur/Récepteur, Action/Réaction – c'est un autre sujet.

Mais seulement voilà, depuis mon retour de cette Terre Sainte, je continue à vivre dans un rêve, un rêve qui surgit d'un film fantastique : le contraste est grand entre le doux rêve spirituel du désert et le cauchemar d'une crise sanitaire mondiale.

Certains disent : « quelle époque nous vivons ! Puisqu'il y a des gens qui ont tellement peur d'être contaminés qu'ils menacent le personnel soignant vivant dans leur palier, ou encore ne savent plus les priorités dans leur vie, etc ... » Alors nous nous rendons hommage au personnel soignant tous les jours à 20h00.

Pas de la jalousie, j'espère ! Certainement non ! nous savons bien que la jalousie n'est pas une intelligence émotionnelle, ni un bon moteur pour faire avancer toute organisation humaine mais, quand même, quand on panique, notre cerveau s'emballe et nous pousse à faire n'importe quoi.

Bizarre, quelle coïncidence, un médecin a expliqué dans le Journal Télévisé hier soir que ce virus est inconnu de notre organisme, du coup il agit comme les nouveau-nés en secrétant beaucoup d'anticorps, tellement pour se défendre qu'il n'arrive plus à s'arrêter et il s'emballe jusqu'à ce que nos propres anticorps noient notre propre machine biomécanique. C'est la guerre contre les ennemis invisibles qui s'infiltrant dans notre système fascinant du corps et de l'esprit, du coup, notre ennemi, c'est nous même.

Wouaah, j'ai encore un sujet philosophique à réfléchir...

Cela nous oblige à méditer, comme le texte d'un inconnu ci-dessous :

“Nous nous sommes endormis dans un monde et nous nous sommes réveillés dans un autre.

Soudain, Disney n'a plus de magie, Paris n'est plus romantique, New York ne reste plus debout, le mur chinois n'est plus une forteresse, et la Mecque est vidée...

Les câlins et les bisous deviennent soudainement des armes et le fait de ne pas rendre visite aux parents et aux amis devient un acte d'amour.

Soudain, vous avez réalisé que le pouvoir, la beauté, l'argent ne valaient rien et ne pouvaient pas vous procurer l'oxygène pour lequel vous vous

battiez.

Le monde continue sa vie et il est magnifique; il ne met en cage que les humains. Je pense qu'il nous envoie un message : "Vous n'êtes pas indispensables. L'air, la terre, l'eau et le ciel sans vous vont bien. Et même mieux. Quand vous reviendrez, rappelez-vous que vous êtes mes invités... Pas mes maîtres." À méditer..."

.....

Guy Teindas

MOYENS RADICAUX contre la faim.

Auguste vient de passer trois ans enfermé dans un hôpital psychiatrique. Depuis la naissance, il connaît régulièrement des troubles psychiques graves. Mais il est doté d'une intelligence rare qui faisait l'admiration de ses proches. Ses parents ont supporté sa présence à la maison malgré son extrême violence qu'il extériorise fréquemment dès qu'il reçoit une frustration. C'est symptomatique de ce genre de pathologie. Il leur a fait subir des épreuves difficilement acceptables et seul leur amour filial très développé leur a permis de supporter sa présence à la maison.

Mais, bientôt, il devint impossible de maintenir cette situation au sein de la famille car sa brutalité se reportait quelquefois sur ses deux petites sœurs qui se mettaient à hurler dès qu'il s'approchait d'elles. Sur avis médical et avec l'appui de l'administration, il dû être interné dans une résidence adaptée aux patients souffrant de maladies similaires. Il vivait en confinement total et ne sortait qu'une fois par jour dans la cour de la propriété. Son état empirait de jour en jour se traduisant par une extrême agressivité. Ses parents ne venaient plus le voir que très rarement et lui-même se désintéressait d'eux et n'avait plus aucune idée de leurs activités.

Une fois, profitant de l'inattention du personnel chargé de la surveillance, il réussit à s'échapper et à franchir les murs de clôture de la propriété. Après une course effrénée, et utilisant des stratagèmes très malins en accord avec sa grande intelligence, il réussit à déjouer tous les gens lancés à sa poursuite, y compris la Gendarmerie Nationale qui l'avait cherché, dans un premier temps, dans la maison familiale qui était fermée. Cette escapade dura plusieurs heures et, petit à petit, il commença à

sentir le besoin de se restaurer, surtout après ses efforts soutenus pour échapper à ses poursuivants. Tout naturellement, il se dirigea vers la maison familiale dans le seul objectif de se restaurer et non pas de voir ses proches pour lesquels il ne ressentait plus aucun sentiment, ni même pour ses sœurs.

Il trouva porte close, sa famille étant probablement partie en week-end ou en vacances. De rage, il partit chercher dans l'abri de jardin situé dans l'arrière du pavillon et, à l'aide d'un pied de biche, il défonça la porte d'entrée et se précipita vers le réfrigérateur pour y trouver quelque chose à grignoter. Ses parents l'avaient vidé de toutes les denrées périssables. Il se dirigea vers le placard à gâteaux, tout aussi vide. Il n'y avait donc plus rien à manger.

De plus en plus énervé, il bascula le frigidaire sur le sol et se précipita vers le poulailler dont il rompit la porte qui lui résistait, créant une panique folle chez les poules qui s'enfuirent dans le jardin.

Il pénétra dans la partie fermée et y trouva trois œufs qu'il goba goulûment. La FAIM justifie les moyens.

.....
Anne-Marie Marchay

J'en ai assez d'être ainsi confiné, à la première occasion je sors ! Et bientôt la possibilité s'offre à moi, C'est fait, mais je suis toujours dans le noir, pourtant je sens des choses vibrer autour de moi et j'entends des cris qu'il me semble avoir déjà perçus autrefois. J'attends et je me remets de cette évasion. Rapidement, je me rends compte qu'il va falloir que je trouve à manger, sinon, je vais mourir ! Dans le noir ce n'est pas évident mais j'appartiens à cette grande famille qui n'a jamais eu peur de rien ! Alors je n'hésite plus et je me propulse vers cet endroit d'où montent les cris. Finalement, j'arrive à m'accrocher à une de ces choses qui ne cessent de crier et il me semble que c'est doux.

Et puis, soudain, tout bouge, cela ressemble à ces mouvements que je ressentais quand j'étais confiné et, maintenant, je peux apercevoir un autre monde qui s'offre à moi et dont je n'avais pas la moindre notion. Mon porteur vient de se poser sur une autre chose qui à son tour se met à crier. J'en profite pour sauter sur cette autre chose qui m'a

l'air beaucoup plus vivante et je me faufile et me retrouve à nouveau dans le noir, mais j'ai de quoi me nourrir et je me sens beaucoup mieux maintenant, même si la chose qui m'abrite ne cesse de bouger, mais cela ne ressemble pas à ce que j'avais connu auparavant ! J'attends, bien rassasié et je commence à échafauder des plans pour sortir de cet abri. La chose a fini de bouger, j'en profite et je me faufile à nouveau jusqu'à ce que j'aperçoive à nouveau ces choses et je peux me déplacer directement vers un nouvel objectif. Tiens, en voilà un qui passe à ma portée, je saute dessus sans hésiter et je me retrouve à nouveau dans le noir. Et ainsi ma vie va de chose en chose. J'ai même appris qu'avec l'aide d'un certain bruit inconnu jusque là, je pouvais m'expulser vers de nouveaux territoires !

Soudain, je me sens faiblir, aurais-je faim ?.. encore une petite dose et cela devient de pire en pire. Je réalise que je vais quitter tout pour de bon, mais je n'ai pas failli à ma famille car je laisse derrière moi des enfants et des traces, voilà c'est la fin !

.....
Marie-Thérèse Leroy

Mélanie ouvre en grand la fenêtre, inspire et étire le sternum vers le haut, expire en arrondissant le dos. Puis, c'est la marche tonique, elle plie les bras, pousse les coudes en arrière pour bien ouvrir la cage thoracique. Elle assure sur place superbement pendant plusieurs minutes.

Maintenant, il vaut mieux aller au sol, car elle commence à s'essouffler. Elle déroule le tapis, s'allonge, secoue le bas du dos en comptant jusque 80. Puis elle inspire, le dos bien posé au sol et expire en enroulant jusqu'au milieu du dos. Elle refait ses exercices en y ajoutant une variante de temps en temps. Après tout la prof n'est pas là.

Le problème, c'est que la bascule sur le côté n'est pas une bonne idée, elle sent que quelque chose a tiré, ou s'est déplacé ou a cassé. Allez savoir ! Et l'ostéopathe est confiné, lui aussi ! Cette idée augmente sa douleur !

Elle s'enroule sur le côté mais, justement, elle ne peut pas et chute lamentablement ! Après plusieurs minutes, elle se retrouve allongée sur le canapé avec des oreillers, une bouillotte sur la

cuisse et un plateau sur les genoux avec du thé et une belle tarte aux pommes.

Finalement la chute a du bon !

.....

Paulette Teindas

Bien qu'il soit encore très tôt, le peloton des skieurs s'éloigne de mon champ de vision telle une processionnaire sur la crête neigeuse étincelante sous le soleil de janvier

Et moi un énorme sentiment de solitude m'étreint et, petit à petit, je m'enfonce dans ce lit neigeux ; j'ai beau essayer d'appeler au secours, malgré le silence angoissant qui m'entoure, c'est peine perdue, cette chute idiote risque de me coûter la vie, personne ne va venir me chercher....le groupe ne s'est même pas rendu compte de mon absence .

Je m'enfonce non seulement physiquement, mais moralement aussi....Ma gorge se noue, j'ai envie de pleurer ; plus j'essaie de me débattre pire c'est.... vais-je mourir ici, toute seule, en pleine montagne ??,

Bien qu'ayant perdu un ski dans ma chute, l'autre m'immobilise encore plus, il s'est planté de travers dans ce foutu trou et je n'arrive pas à déchausser.

J'essaie de me relever un peu et tente d'attraper le bord du trou pour me hisser mais impossible et, à chaque fois, je retombe et m'enfonce encore plus.

Je me remue dans tous les sens mais la neige me retombe sur le visage et j'ai du mal à respirer, je crois que je vais étouffer ... Au secours !!!!!

Heureusement, mon mari vient de se retourner dans le lit, emmenant de son côté la couette qui me couvrait le visage et qui m'empêchait de respirer.....

.....

Christiane Rosset

-« Nous sommes en Guerre » !... La chute va nous envahir et nous tomber dessus... C'est sûr !... ?... Donc...

-Protégeons-nous de la Chute et de la Guerre. Aidons les autres à se protéger pour éviter cette chute, aidons-les surtout à vouloir se protéger en faisant tout ce qu'il faut pour se confiner « comme il faut ».

-Mais, là encore les inégalités surgissent : elles

existent entre les Africains, en Afrique, et les gens du Vexin ! Par exemple.

-C'est tellement facile, ici, dans notre Vexin, de se confiner tout en ayant la chance de pouvoir signer une attestation de déplacement dérogatoire de... prendre la poudre d'escampette à telle heure, tel jour pour reprendre, retrouver un Esprit sain, un Esprit Saint, avec ou sans T, pour la santé, pendant une demi-heure...,

-Oui, nous pouvons marcher dans notre Vexin...

-Je marche . Dès le deuxième pas, je ne suis plus en guerre et je ne pense vraiment pas chuter, en plus, avec mes deux béquilles, beaux instruments de Paix !

-Je marche donc, les herbes vertes, au bord de mon chemin, s'épanouissent, s'attendrissent avec les petites pâquerettes, les fleurs de pissenlit et autres herbes sauvages éclatantes de beauté et de bonté. À les regarder, on oublie TOUT.

-Je lève les yeux, les champs de blé sont là, pour l'instant avec 20 à 30 cm de hauteur ; d'autres champs, bien labourés se préparent pour une belle exploitation à venir... je lève un peu plus les yeux : de belles forêts se dessinent, entourées de lignes, de courbes vertes, brunes ou jaunes. À l'orée des forêts, des petits villages s'éparpillent tranquillement. J'imagine leurs habitants « confinés », que je ne croise pas sur mes chemins, occupés, avec plaisir, à s'ébrouer et entretenir leur jardin : fleurs, légumes, arbustes, pelouse... avec, au-dessus de leur tête, un ciel fantastique de beauté et de bonté, empli de lumières et de lumières surnaturelles que j'admire aussi : toutes les nuances apaisantes s'expriment à 390 ° au-dessus de nous...

-La guerre n'existe plus, nous sommes dans un monde merveilleux...

-Le tac-tac de mes béquilles sur le sol, me donnent un rythme, une force qui me pousse en avant dans un autre monde.

-Oui quelle chance nous avons, d'oublier, pour un temps, cette guerre ravageuse, alors que d'autres, en ville, n'ont que les trottoirs gris et tristounets, sans vie et sans passants, sur lesquels il faut marcher, avec son Autorisation bien remplie, surtout marcher sans s'arrêter, même pour prendre une photo... comme Bertrand, Avenue de la Grande Armée, déserte, sans Armée à l'horizon... Par contre, un gendarme est là, et surgit pour le verbaliser, car il n'est pas question de cela dans le texte de l'Attestation... Quelle chute !

-Tout cela pour aller mieux, respirer un autre air,

se détendre loin de ses 16 m²...parisiens

- " Et demain, si je recommence ? 1 500 € d'amende... c'est un peu cher, donc je resterai confiné" ...

-Je m'arrête là pour vous encourager à vous mémoriser toutes les histoires de vos amis, de votre famille, face à ces petits détours de déplacements dérogatoires, pour entrer en guerre avec soi-même...

-Pendant que vous chercherez vos histoires... je vais, enfin pouvoir écrire sur mon ordinateur ! qui était en guerre avec des virus depuis que j'avais essayé de lui demander d'exprimer quelques visions de Télévision, la nôtre étant en panne, grâce à d'autres virus... Mon ordi est réparé, je suis maintenant libre et déconfinée !

-Vive le Vexin et son Atelier d'Écriture !

.....

Réponse de Dominique aux textes

Pour vous les amies, amis, écrivains, écrivaines, Point de retour individuel ne vous fait J'ai grand contentement à vous lire toutes les quinzaines.

Certes au contact virtuel, le réel reste mon préféré

Ah que viennent vite nos retrouvailles

Que pour les fêter nous fassions ripaille !

Dans chaque texte, je retrouve votre personnalité

Que ce soient l'humour, les délires poétiques

L'actualité, les textes philosophiques

Les témoignages, les vies rêvées.

Ah que viennent vite nos retrouvailles

Pour partager alcools et victuailles !

Jeux de mots habilement suggérés,

Phrases scandées, hachées,

Textes doucement contés,

Tous à l'écoute pour ne rien manquer .

Ah que viennent vite nos retrouvailles

Dans notre caravansérail !

Le sujet du jour, curiosité aiguisé, impatience de le lire

Impatience de commencer à écrire

Impatience de découvrir les œuvres par chacun rédigées

Et toujours cet étonnement face à la diversité

A l'originalité, un sujet commun et pourtant

Des textes ô combien différents

Ah que viennent vite nos retrouvailles

Quand contre le virus nous aurons gagné la bataille !

Bises à tous et bon courage

.....

.....

3 mai 2020

.....

Anne-Marie Marchay

Il m'a fallu de nombreuses années avant de pouvoir revenir dans l'immeuble de la rue d'Arcole que j'avais habité pendant 15 ans car du parvis de Notre Dame, j'apercevais toutes ces boutiques de souvenirs ! Il était toujours là mais j'ai bien failli le manquer, la porte d'entrée était tellement plus étroite que dans mon souvenir, mais le café était toujours là, même si la boutique du déménageur, brocanteur et menuisier avait été remplacée !

Comme il y avait un code à la porte je n'ai pas pu rentrer. Alors j'ai regardé l'immeuble qui lui ne semblait avoir changé et paraissait même en très bon état et je me suis assise à la terrasse du café et j'ai guetté pour voir si par chance quelqu'un allait venir. En le regardant tous mes souvenirs ont afflué ! Je me suis rappelée le couloir qui menait à un palier, de chaque côté il y avait une porte, l'une donnait dans l'arrière-salle du café et nous l'empruntions avec mon frère quand nous étions jeunes pour aller à l'école, ce qui nous évitait de faire le tour du pâté de maisons.

L'autre porte communiquait avec la boutique du déménageur ! En face commençait l'escalier qui menait à l'entresol où il y avait la loge de la concierge, elle avait une fenêtre ce qui permettait de surveiller les allées et venues dans l'immeuble. A côté de la loge je me souviens de deux portes mais je crois que c'était des locaux vides. Puis l'escalier montait au 1er étage où vivait une famille nombreuse. Nous les apercevions souvent sur leur grand balcon qui était tout le long de la façade et les croisions dans l'escalier ! Ce qui est extraordinaire c'est que parmi les enfants plutôt bruns, il y avait un grand garçon très blond. J'entendis un jour mes parents dire qu'il était probablement juif, abrité par cette famille.

Comme je ne connaissais pas ce mot je pensais que cela avait peut-être à voir avec le fait qu'il était malade car nous ne le rencontrions jamais dans l'escalier comme les autres. Les adultes ne se méfient pas quand ils parlent devant de jeunes enfants ! A la fin de la guerre il avait disparu et c'est là que j'ai compris ce que voulait dire qu'il était juif.

Nous habitons l'étage au dessus dans un grand appartement, mais les balcons étaient devant chaque fenêtre et étroits, comme dans les autres étages. Sur notre palier habitait un couple qui n'avait pas d'enfants et il félicitait toujours mes parents d'avoir de si beaux enfants, si bien élevés.

Au 3ème habitait une dame d'un certain âge qui sentait très mauvais. Mes parents disaient qu'elle ne pouvait pas prendre de bain car elle avait entreposé son charbon dans la baignoire, ne pouvant aller le chercher jusqu'à la cave. Elle est décédée avant que nous partions et ses enfants sont venus habiter là. Il n'y avait pas de chauffage dans l'immeuble mais des poêles à charbon et des cheminées pour se chauffer ! En face vivaient un photographe et sa femme. Leur boutique était un peu plus loin dans la rue et il développait les photos de tous les gens de l'immeuble ! Elle avait une spécialité, c'était de peindre pour colorer les photos qu'ils avaient agrandies et ils avaient également un appareil qui faisait des photos, genre d'identité, mais en série !

Au 4ème vivaient les déménageurs qui avaient une fille et deux garçons qui travaillaient avec eux. Je me souviens que lorsqu'il n'y a plus eu de couvre-feu, des amis venaient les voir et cela faisait beaucoup de bruit et surtout de la musique ce que nous adorions mais les parents et les voisins un peu moins !

Au dessus c'était les chambres de bonne, tous les appartements en avaient une. Dans la notre nous mettions les malles, les valises et nos vêtements d'hiver ou d'été selon les saisons. Je n'ai jamais su ce qu'il y avait dans les autres car je n'ai jamais vu de portes ouvertes.

Tous ces gens avec lesquels j'avais partagé un grand moment de ma vie ne doivent plus être là, ni même leurs descendants, car le quartier a tellement changé, plus de commerces de bouche boulanger, épicerie laiterie mais des boutiques surtout de souvenirs. Et je m'en vais sans avoir pu revoir les lieux pour les confronter à ce dont je me souvenais.

.....

Marie-Thérèse Leroy

Au 100 rue Corona

L'immeuble se voit de la Véloroute de Normandie A 13 bis traversant le bois de Jambville. C'est une tour gigantesque en souvenir de la tour 3M de Cergy détruite juste avant l'épidémie. Chaque étage permet un espace de 250 m2 par famille en prévision du prochain confinement avec

un balcon fleuri pour chacun.

Au rez-de-chaussée sont installés les époux Casino. Difficile de leur donner un âge. Mais le gardien qui a vu leurs papiers raconte qu'ils approchent des 90 ans. Ce n'est pas croyable. C'est vrai qu'ils sont arrivés il y a dix ans, mais ils ne changent pas. Quand ils vont au supermarché, c'est lui qui pousse le caddie mais c'est elle qui choisit. La tête et les jambes.

Au 1er et au 2ème étage la famille Atac occupe les lieux. Il s'agit d'une famille nombreuse, ce qui explique les correspondances entre les deux étages par des escaliers intérieurs en colimaçon. Difficile de savoir le nombre exact d'enfants dans cette famille, garçons et filles se ressemblent tous et on n'arrête pas de les compter cherchant en vain à les différencier. Peut-être y a-t-il plusieurs paires de jumeaux ? Les parents n'ont jamais le temps de se poser et de donner des explications aux voisins car ils continuent l'école à la maison, ils trouvent que c'est plus pratique.

Au 3ème vit Madame Lidl, toujours très absorbée. Elle est médium et capable de dialoguer avec vos disparus en faisant tourner les tables. Madame Lidl est connue dans le monde entier. Depuis l'épidémie, elle croule sous le travail.

Au 4ème Jérôme Carrefour a carrément installé un rond-point au milieu de ses 200m2. Il enfle son gilet jaune et attend, il ne sait pas trop qui ni quoi. L'important est d'être là et d'attendre. Des fois, il entonne par la fenêtre la chanson « Merci patron ».

Au 5ème Madame Continent collectionne. Elle attend le départ définitif de Monsieur Leclerc du 6ème pour installer des duplex car elle manque de place et voudrait récupérer l'appartement du dessus. Collections de timbres, de papillons, de sables, de pierres, de coquillages, de cartes postales anciennes du temps où les gens voyageaient d'un continent à l'autre. Non décidément, Madame Continent n'a pas assez de place, elle exige du syndic la prise de température journalière de Monsieur Leclerc qui est hélas, en pleine forme.

Au 7ème Mademoiselle Auchan était interprète en langue des signes. Tellement sollicitée pendant l'épidémie, elle en est devenue muette. Des experts furent chargés de donner leur avis sur son cas, et comme toujours, leurs avis divergèrent. Fille intelligente, Mademoiselle Auchan, fatiguée par le temps qui passe, décida de se retrancher aux 100 de la rue Corona. Ici, au moins, elle vit tranquille à l'abri des médias.

Le 8ème étage est transformé en atelier de bricolage par les deux frères Bricomarché. L'aîné est le plus « fragile » des deux, il ne sait plus pourquoi. Il doit sûrement avoir une maladie. En tout cas, celle ne l'empêche pas de réparer les meubles cassés par son maladroït de frère, qui heureusement se rattrape en les peignant. D'ailleurs, chaque porte est d'une couleur différente, ce qui égaye l'appartement.

Au 9ème le couple Supérette raconte qu'ils se sont connus dans leurs années de collège et depuis ils ne se quittent plus. Aucune place n'est possible pour des enfants ou même des animaux. Par contre leur balcon est le plus joli de l'immeuble.

Au 10ème une famille bruyante ne part pas malgré multiples pétitions. En effet les Leaderprice n'aiment pas le silence, ils ne se sentent rassurés que dans le bruit, bruit des casseroles pour manifester, disputes familiales et querelles de voisinage, gymnastique en musique. Rien ne les arrête.

Au 11ème les Boulanger, au contraire sont très discrets et pratiquent la méditation. Charmants et polis, les deux hommes sont estimés de tous. Un vrai plaisir de les croiser.

Au 12ème la famille Marché : les parents se lèvent sans bruit à 4 heures du matin partent pour Rungis se ravitailler. Les jeunes, ados laxistes et désœuvrés se lèvent juste avant le retour des parents. Les Marché ne s'entendent pas avec les Leaderprice.

Au 13ème, sous les étoiles séjourne Jean de Simply, poète et rentier. Il publie régulièrement à compte d'auteur et du fait de l'absence des salons du livre, il entasse dans son couloir tous ses recueils de poèmes dans des poubelles à couvercle jaune numérotées.

Ah, j'ai oublié de vous dire que dans le hall d'entrée des gels hydroalcooliques restent encore et toujours à disposition.

.....

Françoise Poirier

Six semaines dans la maison de mon fils située dans un bourg bourguignon. J'y vais régulièrement depuis une dizaine d'années pour de courts séjours de trois à dix jours. Jamais j'y suis restée si longtemps. De plus, « con-finée ».

Je circule à pied dans un rayon d'un kilomètre. Faire et refaire le même trajet. Avoir le temps. Tout son temps. Je découvre les lieux comme si je les

observais au microscope. Ou au ralenti, comme au cinoche.

Dans le jardin, j'ai vu le jeune charme nu se couvrir peu à peu de feuilles. Aujourd'hui, j'aurais envie de lui conseiller d'aller chez le coiffeur. La clématite autour du pêcher, simple liane, s'est épaissi de multiples fleurs. Un collier de vahiné. Les iris, touffes de feuilles vertes, rigides et pointues, se sont poudré le nez en différentes nuances de mauve...

Le voisin le plus proche, ancien toxico, récuré inlassablement le lavoïr, monument historique classé. Une addiction chasse l'autre. Il nous a demandé de le brancher sur notre réseau internet. Fanchon, ma chienne, se précipite chez lui, dès que j'ouvre le portail. Un peu plus loin, un hôtel particulier reconverti en appartements. Les fenêtres y sont grandes ouvertes. Beau temps oblige. Mais personne. Silence radio. Dès 18h, certains volets s'y ferment subrepticement. Vite fait. Bien fait.

Notre villégiature donne sur ce beau grand lavoïr. Notre vis-à-vis de l'autre côté de l'étang du lavoïr est un belle grande demeure occupée par une veuve, discrète. Le premier matin de mon arrivée, je me délectais de la vue du balcon de ma chambre, quand elle ouvrait ses volets. Je lui ai fait signe. Elle m'a répondu !

Je tisse un réseau au jour le jour. Réseau de paille, de raphia. Très léger.

Un peu plus loin, dans une ruelle adjacente, en route vers le boulanger, le porche arrière de la grande demeure du véto et de la pharmacienne est ouvert. J'aperçois la piscine. Déjà la semaine dernière, il était exceptionnellement béant : les nettoyeurs de piscine œuvraient, leur camion stationné à l'entrée. Elle jardine, nettoie les plates-bandes devant son grand mur de vieilles pierres, le long de la ruelle. Des iris bleus, blancs. Seul endroit de la ruelle pas laissé à vau-l'eau. J'admire ses iris. Je lui dis : le premier iris fleuri de l'année, je l'ai découvert là.

Au retour, par une autre ruelle, je croise la factrice poussant son triporteur à la Darry Cowl. Elle caresse et flatte Fanchon. D'habitude, la chienne agresse systématiquement les facteurs !

Elle la suit chez une vieille dame qui habite une toute petite maison ; on y accède par un escalier extérieur en pierres. Cette dernière accueille les deux fort aimablement et récupère son colis. J'aperçois un minuscule chihuahua dans l'entrée. J'attends dehors patiemment.

Je chemine. Un couple fusionnel. Jamais l'un sans l'autre. Souriants. Affables. Leur maison fleurie d'un côté de la rue. Le jardin, potager et fleurs, de l'autre. Je les ai connus par l'entremise de leur vieux chien, mort l'an dernier, qui copinait avec Fanchon. Depuis, un jeune épagneul noiraud est arrivé au foyer. Fanchon le cherche et recherche sa compagnie. « Un de perdu, dix de retrouvés ». Je lui demande des tuyaux pour mes plantations. Elle m'a offert une pousse d'un de ses beaux rosiers.

Je termine mon périple en passant devant une petite maison de plain-pied. Habitée jusqu'à l'an dernier par une famille du quart-monde, la mère de famille ouvrait brutalement sa fenêtre en hurlant sur ses chiens qui aboyaient au passage de Fanchon, ignorant mon « bonjour ». Rénovée, ripolinée, fleurie, une femme y vit désormais. J'ai croisé ses enfants qui entretenaient son jardin. Je lui ai proposé mes services, si besoin était. Mais je pense qu'elle n'y fera pas appel.

On dirait un film. Non, plutôt un livre de nouvelles. Je pourrais raconter une histoire sur chaque foyer. Sûrement pas, la vraie. « Je me fais un film ».

Dernière minute : j'ai croisé le frère du bûcheron qui m'a volé mon vélo. Il habite une maison mitoyenne avec celle de son voleur de frère. Nous nous croisons régulièrement quand nous promenons nos clébards. « Bonjour, bonsoir », c'est tout. Il me prévient gentiment qu'il y avait des tiques dans le coin et qu'il en avait ôté deux à son caniche...

.....

Dominique Marzin

Je m'appelle Florent et habite dans un petit immeuble de 4 étages dans une banlieue parisienne. Mon appartement appartenait à ma grand-mère. Quand j'ai divorcé je m'y suis installé, à 45 ans ne sachant pas où aller cela m'a semblé la meilleure solution. Tous les appartements sont occupés par des femmes. Ma grand-mère me disait toujours, qu'après sa mort, je devrais le vendre et surtout ne pas y habiter. J'ai trouvé cela bizarre, peut-être que la présence d'un homme n'était pas bienvenue. Avant de m'installer, je me suis présenté à toutes ces dames pour les amadouer.

Mme Robinson, la propriétaire du 1er étage, doit avoir environ 70 ans, elle en paraît 15 de moins, une belle femme, mince, cheveux longs bruns, toujours bien coiffée, elle va chez un coiffeur réputé une fois par semaine. Quand elle parle, elle joue

beaucoup avec sa chevelure (parce qu'elle le vaut bien...). Elle est toujours bronzée... Elle ne quitte son étoile de vison que lorsqu'il fait très chaud, elle porte toujours des bijoux, l'expression « être couverte de bijoux » lui convient parfaitement. Elle prend grand soin de son apparence et très élégante, toujours perchée sur de hauts talons. Elle est en permanence en représentation, en mode séduction.

Au 2ème c'est moi.

Au 3ème il y a 2 appartements, en location, ils appartiennent à Mme Robinson.

Emeline Dubois, jeune femme d'une trentaine d'années, très jolie aussi, décidément je suis bien entouré. Elle est habillée à la mode, avec beaucoup de goût. Elle est sportive et fait son jogging tous les matins avant d'aller travailler, un courage que je suis loin d'avoir. Elle est expert-comptable dans un cabinet international.

Françoise Verdon, la quarantaine, très discrète, je l'appelle « la petite souris grise ». J'ai l'impression qu'elle fait tout pour passer inaperçue, pourtant je la devine jolie également, vêtue différemment les hommes se retourneraient sur son passage. Elle est institutrice.

Le rez-de-chaussée est inoccupé, il appartient également à Mme Robinson. Les volets sont toujours clos et la porte fermée.

Je me sens bien au milieu de ces charmantes voisines. Le fait que ma grand-mère habitait depuis plus 30 ans cet appartement a certainement facilité mon intégration au sein de ce gynécée. Je les ai invitées un soir pour faire connaissance. La soirée s'est bien passée, j'ai senti qu'elles étaient très liées, j'ai compris qu'il fallait que je les voie séparément si je voulais en savoir plus sur leur vie. J'ai oublié de vous dire, je suis écrivain et très curieux, ces femmes m'intriguaient et j'ai décidé d'entrer dans leur intimité, de mener l'enquête.

Elles semblent toutes solitaires, elles ne reçoivent personne.

Emeline fut la plus facile à aborder, je l'ai invitée au restaurant, au cinéma. C'est une femme intelligente, moderne et indépendante, qui s'intéresse à tout, elle aime voyager et a visité beaucoup de pays. C'est un plaisir de passer du temps avec elle, je ne m'ennuie jamais. Nous sommes devenus amants sans complication sentimentale. Elle reste assez mystérieuse sur son passé. Grâce à quelques détails, je l'imagine venant d'un milieu modeste, en rupture avec sa famille, ayant réussi envers et contre tous, grâce à sa

volonté, sa force, devant lutter dans un monde masculin mais je me trompe peut-être qui sait ? En tout cas, je suis certain que c'est une battante. Elle semble plus lisse que les deux autres mais je suis sûr qu'elle aussi a un secret.

Pour Françoise, ce fut plus difficile, elle fuit tout contact, elle semble vouloir se fondre dans son environnement. Un jour, je l'ai aidé à porter ses courses, elle m'a laissé entrer dans son appartement. Je fus surpris, il était chaleureux, de beaux meubles, peu de tableaux et bibelots mais de grande qualité, un appartement superbement décoré digne d'un magazine. Cela ne correspondait pas du tout à son apparence et à tout ce que j'avais imaginé à son propos. Pas de photo, comme chez Emeline, je lui ai demandé si elle avait été mariée. Son visage s'est fermé et elle m'a signifié poliment mais fermement mon congé. Au fil du temps, j'ai réussi à obtenir quelques bribes d'information à son sujet. Par inadvertance, Emeline a lâché que Françoise avait été mariée avec un homme violent. Je n'ai pas réussi à en savoir plus. J'ai créé un personnage à son image, fuyant son mari ou l'ayant tué, je peaufine.

Mme Robinson sera certainement l'héroïne de mon roman, flamboyante, elle ne peut passer inaperçue. Ma grand-mère m'avait parlé d'elle. Elle avait été mariée 5 fois, 3 fois veuve, 2 fois divorcée. Des hommes riches qui lui ont permis de mener cette vie aisée. Elle a 2 fils issus de son premier mariage mais ne s'en est jamais souciée. Ils ont été élevés par leur père dont elle a divorcé. Je sais qu'une fois par an, à Noël, elle passe la semaine avec eux et leur famille dans sa villa à Antibes. Elle m'a dit qu'elle y allait juste pour leur montrer qu'elle était toujours en pleine forme et qu'ils n'étaient pas près d'hériter. « Vous verriez leur tête, cela me motive pour l'année entière ». Je n'ai pas réussi à savoir comment étaient morts ses 3 maris. Cela me turlupine, stimule mon imagination. Elle devient une sorte de mante religieuse, séduisant des hommes riches pour les dépouiller.

Mon roman avance vite avec une belle intrigue policière.

Je me nourris de mes trois voisines à leur insu, plus le mystère s'épaissit plus mon esprit vagabonde et mon histoire s'enrichit.

Quant au rez-de-chaussée, Mme Robinson m'a expliqué qu'il lui servait de débarras. Un jour, je

m'aperçus que la porte blindée était ouverte, je suis entré dans le local. Il y avait beaucoup de meubles, de tableaux, statues, que de beaux objets. Mme Robinson était penchée au-dessus d'un grand congélateur. Elle a sursauté en me voyant et m'a dit que je n'avais rien à faire ici, a pris un sac de produits congelés et a refermé le congélateur. Elle a mis un cadenas, cela m'a semblé très étonnant pourquoi mettre un cadenas sur un congélateur ?

Evidemment, je me suis remis immédiatement à mon ouvrage, j'envisageais des corps congelés, des crimes. Quel bonheur pour un auteur de romans policiers !

Un homme venait chercher Mme Robinson de temps en temps en voiture avec chauffeur. Encore une future victime pensais-je. Lorsqu'elle sortait, elle était éblouissante, bijoux, fourrure, robe fourreau, parfum capiteux, très classe ! Elle était admirable, je comprenais que certains hommes ne puissent pas lui résister. Une femme fatale dans toute sa splendeur...

Mon roman est terminé, je l'ai envoyé à mon éditeur. Il est très content, sa parution est prévue dans un mois, je vais en remettre un exemplaire à mes trois inspiratrices devenues meurtrières par mon bon vouloir. Je leur dédicace et le pose devant leur porte avant de partir en voyage, bien mérité après cette année de travail.

Un mois plus tard, me voici de retour pressé de recueillir leur avis.

La maison est vide, elles doivent être en vacances.

Deux mois passent sans nouvelle, un nouveau mystère...

Ce matin, des policiers sont arrivés, en grand nombre, ils ont ouvert tous les appartements y compris le débarras, ils sont venus m'interroger.

Il semblerait que mes voisines soient des criminelles en fuite....

.....

Régine Valot

Coincée dans mon 50m² avec balcon pour une durée indéterminée, je décidais de me procurer tout le matériel nécessaire, digne d'un bon reporter. Un bon moyen de faire plus ample connaissance avec mes voisins. J'installais le long de la rambarde, une canisse afin de dissimuler mon occupation naissante. Une petite table pour poser mon appareil photo et mes objectifs. A côté, un trépied pour la longue vue. Un petit fauteuil pour m'asseoir

confortablement. Les journées vont être longues. J'ai déjà remarqué que certains étaient plus nocturnes que diurnes. J'ai fait ma réserve de café. Ces derniers jours passés, j'ai cuisiné, mis dans des barquettes individuelles au congélateur. Ce sera du temps gagné. On ne sait jamais. C'est toujours dans les moments les plus croustillants que l'on risque de loucher quelque chose. La caméra ! Il me faut ma caméra ! Si je dois bouger, elle prendra le relais. Tiens ! Colette a une visite. C'est son infirmière, pour ses soins journaliers. Confinement ou non, elle est seule. Jamais de visite. Je lui tiens compagnie tant que je peux. Les moments que nous préférons toutes deux, ce sont ceux où je lui fais la lecture. Malheureusement, en ces temps de confinement, c'est par téléphone que je lui narre *Germinal*. Son choix du moment. On en a pour un certain temps. Je lui laisse toujours le choix, même si de temps à autres, je la mène sur le chemin d'un roman que j'aimerai bien découvrir. Nous parlons beaucoup de notre vie. C'est un vrai roman à elle toute seule. La Shoah. Sa vie, ses souffrances, son malheur. Seule survivante. Ses parents, son frère et sa sœur ont été déportés et ne sont jamais revenus. Elle était bébé. La concierge de leur immeuble l'a recueilli in extremis. Elle a été élevée par ses parents adoptifs qui n'ont jamais pu avoir d'enfants. Cela fait bien longtemps qu'ils sont partis. Tous deux orphelins, leur unique famille, c'était, Papa, Maman, et Colette. Elle ne s'est jamais mariée. Elle est seule. Je suis arrivée dans mon petit appartement, il y a de cela 3 ans maintenant. C'est Colette qui me l'a fait visiter. Elle en est la propriétaire. Je suis immédiatement tombée sous leur charme. De l'appartement et de Colette. Petit bout de femme un peu rondelette, les cheveux courts et blancs, les yeux bleus. Un coup de foudre amical. Pas un jour ne passe sans une petite visite. Mais depuis le confinement, c'est de mon balcon que je lui fais signe et que nous discutons. Pas de risque de déranger les voisins, le plus proche est à 100m de chez nous. Il m'intrigue celui-là. Il doit être sur la route toute la semaine. Un routier sûrement. Le week-end son camion est garé dans son jardin et n'en bouge plus jusqu'au lundi matin. Très tôt, car je ne le vois jamais partir. Et le vendredi je ne le vois pas arriver. Il doit rentrer tard. Au moins avec ma caméra, je saurai. Ou pas. Cent mètres qui nous séparent. Pas sûre d'avoir une portée aussi longue. Je m'ennuie à ce point ? La pandémie me nuit, le confinement n'a pas que du bon, je ne tourne plus

rond.

Allo Colette ! Prête pour une petite visite chez Zola ?

.....

Guy Teindas

La vie dans l'immeuble de la place Lachambaudy à Paris dans les années 50.

L'édifice situé à l'angle de la rue de Bercy et de la rue de Dijon est une construction du tout début du 20ème siècle ,juste avant la première guerre mondiale .Son architecture n'a rien d'innovant et ses façades couvertes de petites briques rouges lui donnent un petit air vieillot qu'il devait déjà avoir au moment de son inauguration. Sa situation est optimale pour observer la mouvance de la rue. Sur la place, domine l'église de style fin 19ème dont l'entrée a dû être copiée du fronton de l'Assemblée Nationale. La caserne des pompiers constitue la plus belle attraction pour les gosses du quartier surtout lorsque la grande échelle est déployée, enfin deux bistros en face l'un de l'autre rassemblent des habitués. La nuit, la noria des charrettes à chevaux et des camions à chaînes assurent le transport des marchandises entre la gare de Bercy et les Halles de Paris. Les habitants du quartier se plaignent du vacarme incessant.

L'immeuble se compose de deux corps de bâtiment avec chacun son escalier de chêne, la seule partie commune étant l'entrée où se trouvent les boîtes à lettres desservant les 24 locataires , la minuscule loge du concierge et l'accès à la cave, chaque appartement en possédant une.

Le concierge est un personnage capital pour l'ensemble des habitants, car on lui confère une grande autorité vis-à-vis de l'extérieur et son rôle est d'importance au moins le croit-il. En effet, il est difficile en plein jour de pénétrer dans l'immeuble après avoir actionné le bouton électrique placé dans la rue sans percevoir un mouvement léger du rideau de sa porte vitrée prouvant sa présence depuis son poste de surveillance. La nuit, c'est un véritable cérémonial. La porte de la rue n'est pas fermée à clef et toute personne qui passe devant sa loge, à partir de 21 heures, est tenue de dire son nom de famille faute de quoi, il sort immédiatement quelle que soit l'heure tardive pour interroger le visiteur qui doit se justifier. D'aucuns assurent qu'il est de mèche avec la police municipale qui lui réclame des informations en cas de nécessité. Sa sévérité avec

les jeunes enfants de l'immeuble, pourtant peu nombreux malgré le baby-boum d'après guerre résulte des farces que ceux-ci ne manquent pas de lui faire et aussi de leur manque de respect.

Curieusement, les habitants de l'escalier de droite sont quasiment inconnus de ceux de gauche. Un simple hochement de tête accompagné d'un « Messieurs Dames » sans le bonjour ou le bonsoir qui vient habituellement avec, chez les grandes personnes. Seuls les enfants étaient tenus de saluer correctement, bonne éducation oblige.

Ceux du bâtiment gauche ont des attitudes plus conviviales et il s'y est créé de belles relations d'amitié entre certains d'entre eux.

Au premier deux couples sans histoire, de retraités montés de Corrèze pour exercer la profession de bougnat pour l'un et de fonctionnaire pour l'autre. En effet il y a bon nombre de locataires qui proviennent du centre de la France, car le propriétaire Mr Lissorgue est auvergnat. Ceci explique cela.

Au second, vit un ingénieur dans l'aéronautique, proche de la retraite. Il raconte à qui veut l'entendre, les vols qu'il réalise avec des pilotes d'essais mais Il n'a jamais eu l'occasion de voyager en avion à titre privé n'étant jamais parti en vacances loin de chez lui. Sa femme souffre d'alcoolisme aigu et il n'est pas rare de la trouver ivre morte au pied de l'escalier. Ce sont Mr et Mme Imbert. Ils fréquentent leurs voisins du dessus et grâce à ça ils supportent avec abnégation leurs trois jeunes enfants, des frères qui font du chahut dès que les parents sont absents et qui sont réprimandés tout aussi bruyamment à l'arrivée de ces derniers.

Au quatrième vit une jeune célibataire de forte corpulence. C'est Micheline. Elle est très sympathique et très appréciée de tous. Les garnements du troisième s'amuse, en la croisant à émettre des sons simulant le bruit d'une locomotive. Elle en rit même si à la longue ce n'est plus drôle.

Encore plus haut vivent d'autres familles qui n'ont d'autres rapports que la grande courtoisie qui consiste à s'effacer pour laisser passer ceux qui montent, voire à remonter de quelques marches et attendre le passage sur le palier.

Bref, on dénonce aujourd'hui la vie des habitants de HLM qui vivent dans l'anonymat et l'indifférence. Ce n'était guère mieux avant, à la différence de la courtoisie d'usage dans les escaliers. Mais ce n'est pas seulement la faute des ascenseurs si il en est

ainsi.

Alain Huré 1

Sur la plage de Carcans, au petit matin, pendant mon footing, j'ai trouvé une bouteille, apportée par la marée... un Saint-Estèphe 2009, très bonne année... dedans, un message... je me suis assis et j'ai lu :

C'est mon histoire, je vous la livre telle qu'elle nous est arrivée. On habite au 27 de la rue Eugène Gibeze, un immeuble classique de la fin 2001, rien d'extraordinaire sinon qu'il a deux avantages, il donne sur la Seine, vue imprenable... et une terrasse qu'on a monopolisée. Nous, c'est l'association « Ici Gibeze », la principale manifestation qu'on y fait, sur cette terrasse, c'est l'atelier d'écriture, on est une douzaine de locataires de l'immeuble, par beau temps, on y écrit mais surtout on y boit, pour fêter les anniversaires de chacun, les veilles de vacances, les retours de vacances, les fêtes chômées et les dates sans fêtes qui en mériteraient une... bref, il y coule plus d'alcool que d'encre. C'est pour dire que ça ne m'étonne pas que c'est là que tout a commencé ! J'ai honte mais l'idée est venue de moi, j'étais au bord, côté pignon, celui qui fait face au fleuve, j'ai levé mon verre, écarté les bras et lancé :

-Que ce vaisseau de pierre quitte cette ville polluée et parte sur la Seine pour y voguer jusqu'à l'Atlantique !

Aussitôt, dix mains tenant un verre se levèrent pour saluer cette remarquable idée. Une tournée plus loin et les langues pâteuses se délièrent.

-Faisons de cette terrasse le poste de pilotage du navire ! éructa Marie-Claire (il va de soi que j'ai changé les prénoms).

-Ouais, on laisse tout tomber, partons à l'aventure, cria Antoinette en jetant son mousseux par dessus le rebord de l'immeuble.

-Ne laissons pas le réel réducteur impacter délibérément nos possibilités innombrables au risque de l'assèchement irrémédiable de l'imaginaire foisonnant, résuma Julie, rarement aussi peu prolixe.

-Et puis c'est pas compliqué, un immeuble, ça flotte facile, suffit de bien fermer le portail du parking souterrain !... assura Jean-Marie avec sa précision d'ingénieur.

Le plus étonnant fut que, le lendemain, à jeun, on était encore tous décidés de prendre la mer

ensemble, il ne restait plus qu'à peaufiner les détails... rapidement, les dix du début devinrent vingt-trois puis quarante-deux, les Fouchard étant en Tanzanie pour plusieurs mois et monsieur Rupert à l'hôpital... il ne restait plus que le colonel Mc Corman et son épouse à persuader mais, outre son caractère épouvantable, on était tous d'accord pour estimer qu'un militaire de cet acabit à bord avec nous était inenvisageable, il avait toujours été odieux à chaque réunion des locataires... il ne nous restait qu'à trouver un moyen de l'écarter...

Les vivres, le plein de fuel, les cartes marines, plein de détails à régler, en particulier la construction d'un poste de pilotage sur la terrasse, quelques cours de navigation pris avec des tutos sur Internet, un immeuble, ça doit pas être plus compliqué à conduire qu'une péniche... bref, tout fut prêt pour le départ... je fignolais alors une fausse invitation à l'entête du ministère des armées pour une soirée aux Invalides, à l'attention du colonel Mc Corman et sa « charmante » épouse...

Le soir prévu, après avoir vu partir notre militaire en goguette, les portes furent fermées et tous les locataires se retrouvèrent sur la terrasse. Je fus poussé à la barre par les copains comme celui qui avait eu l'idée et on se concentra, fort, fort, tout est dans la concentration et la volonté, on arrive à tout avec ça, comment croyez-vous que les avions tiennent en l'air si ce n'est que grâce aux passagers qui croient dur comme fer que ces masses d'acier sont capables de voler !!! En tout cas, nous, on y est arrivé ! L'immeuble a commencé à bouger, la chair de poule commença à nous frissonner les avant-bas, puis il glissa en direction de la Seine, traversant la rue, on avait priorité, dévalant jusqu'au quai et plongeant dans le fleuve provoquant un mascaret qui faillit déstabiliser la Tour Eiffel... après, ce fut de la petite bière, il suffisait de se laisser porter par le courant.

Les locataires regagnèrent leurs appartements, je restais seul à la barre avec Wanda, mon épouse et Jean-Marie qui vérifiait les jauges en baillant...

-Bon, c'est pas tout ça, moi, si j'ai pas mes huit heures... à demain, pilote !

La nuit était belle, chaude sur le fleuve tranquille, je barrais en récitant des poèmes de Garcia Lorca, l'autre main autour de la taille de Wanda qui admirait les étoiles.

Les jours suivants, la vie s'organisa dans l'immeuble, les quarts pris par étage, quatre étages, quatre quarts, du gâteau... capitaines en second, les

Bourdon au rez-de-chaussée, les Chamoulot pour le premier, les Descamps pour le second et Wanda et moi au troisième. L'appartement des Fouchard, vide, fut réquisitionné pour servir de cambuse, 120 mètres carrés, un beau balcon côté babord, comme cantine, y avait pire... j'ai bien eu une légère angoisse au passage de la première écluse, à Bougival, un immeuble en béton, c'est pas courant... mais, du moment qu'on paie ce qu'il faut, les éclusiers fermant les yeux...

Comme il faisait beau, la terrasse fut renommée pont supérieur et on y installa des transats... première fête de la liberté au large de Meulan, première décision, donner un nom à notre frêle esquif, on écarta « Titanic », proposé par madame Lourniac, « l'Arche », « le Poséidon »... pour garder « la Licorne 27 »...

Voyage tranquille jusqu'à... La Mer ! Après, tout changea, les vagues, la houle, les rouleaux, les lames, on eut des récriminations de la part des locataires du rez-de-chaussée, quelques paquets de mer à écoper et à essorer et beaucoup de vomissements par dessus les balcons pour cause de mal de mer... mais, se réveiller, ouvrir sa fenêtre sur l'océan, respirer les embruns à plein poumons, ça valait bien tout ça !

Encore une réunion au sommet, une question essentielle, où allons-nous aller ? Les suggestions ne me surprisent pas, chacun ou chacune ayant son tropisme, le Brésil, la Bretagne, l'Espagne, la Baltique ou le golfe de Siam... on s'accorda sur la décision de ne pas choisir, les flots choisiront pour nous...

Troisième semaine, découverte d'un passager clandestin, un SDF qui s'était planqué dans les caves, le type a fait un souk pas possible, il voulait rentrer à Paris, on lui donna le deux pièces libre de monsieur Rupert pour le calmer...

Premiers problèmes, les locataires de bâbord jalousaient ceux de tribord sous le prétexte qu'ils n'avaient pas le soleil, on dut leur expliquer que, dans l'Atlantique, quand on ira plein sud, ça ira mieux... autre découverte, des courses de voitures dans le parking souterrain organisées par des nostalgiques de l'asphalte parisien, on en a mis trois aux fers dans la chaufferie pour quelques jours... plus grave, un blessé dans une agression, monsieur Colin ayant poignardé Jacques Lassalle qu'il avait découvert au lit avec sa femme... l'ambiance commençait à se dégrader.

Plus grave, de gros problèmes dans la conduite de

la Licorne 27, on a trouvé une fuite dans la cuve à fuel, une vengeance d'un des trois incarcérés suite aux rodéos automobiles... je n'arrivais plus à contrôler la route de l'immeuble, on se mit à dériver vers le nord, la température baissa de façon dramatique, les icebergs commencèrent à nous entourer, l'idée d'appeler l'immeuble « Titanic » de madame Lourniac prenait corps...

Sixième mois d'échouage sur la banquise, sans aucun moyen de communication, le portable ne passe pas ici, l'immeuble est immobilisé, comme son nom l'indique, il s'enfonce de plus en plus dans cette glace, rien autour de nous, du blanc, du blanc, quelques ours de la même couleur qui nous guettent... on a fini depuis longtemps les réserves, toutes les réserves, fuel, chauffage, nourriture, il y a continuellement des bagarres entre les étages, nous, au troisième, on est isolés du reste des locataires, il y a des rumeurs qui circulent, de cannibalisme au rez-de chaussée... on a barricadé l'escalier, l'ascenseur est hors d'usage depuis longtemps...

j'ai écrit ces derniers mots sur la terrasse où tout a commencé, on s'y est réfugié avec Wanda, j'ai bloqué la trappe d'accès, on entend des cris au dessous, au dessus de nous un ciel étoilé glacé... je vais jeter cette bouteille, la dernière de Saint-Estèphe que j'avais gardé pour un moment important... je crois que c'est le cas ! »

Alain Huré 2

C'est un beau roman, c'est une belle histoire...

-Allo, oui, Charles, ouais, ça va, c'est quand même pas mal cet hôtel, première fois que je suis hébergé par le gouvernement... ce soir, j'aurais les résultats de l'analyse ce soir, je suis optimiste, je suis en pleine forme, je serai négatif... oui, il est plein bourré l'hôtel, tous attendent... non, on se croise à peine, chacun son masque, ses gants, tout le toutim, on mange à deux mètres les uns des autres, c'est pas l'idéal pour faire des connaissances... OK, je te laisse, je vais appeler Hélène et les gosses à la maison... bon, embrasse les collègues de bureau... non, je plaisante, tchao !

Raphaël referma son portable, le jeta sur le lit et regarda par la fenêtre, rien de bien passionnant, le parking quasi vide, la route et le rond-point, la zone industrielle au repos ou presque, le ciel d'un printemps agréable, les oiseaux libres remplaçaient

les avions cloués au sol... il se retourna, la chambre était semblable à toutes celles qu'il avait vues dans ses déplacements, un bureau exigu, une chaise, une télé, un mini-bar, une douche et des toilettes, au mur une reproduction d'une aquarelle, un paysage de montagne, pourquoi la montagne ?... il se recoucha et appela sa femme.

La journée s'écoula avec la monotonie des jours d'incarcération, il y pensait, à ceux qui doivent passer trois ou cinq ans en cellule et qui ne savent même plus ouvrir une porte seuls, lui, ça faisait dix jours et il commençait à perdre ses repères... heureusement, ce soir....

-Monsieur Raphaël Chabrier ? Oui, bon, on a les résultats, tout va bien, vous n'avez pas été infecté par le Covid 19... vous pouvez donc nous quitter quand vous voulez. J'aime bien donner ce genre de bonnes nouvelles...

-Merci docteur, je pense que je vais profiter encore d'une nuit chez vous, il faut que ma femme vienne me chercher et, ce soir, elle s'occupe des enfants...

-Comme vous voudrez. A l'extérieur, continuez de mettre un masque, les gants, le lavage des mains le plus souvent possible... la distanciation sociale, n'oubliez pas, on en a encore pour un moment ! Bon courage ! Voilà votre résultat d'analyse.

-Merci encore. Au revoir !

Raphaël sentit un poids quitter ses épaules en sortant du bureau, une chambre du premier étage aménagée... c'est drôle, il ne saurait jamais à qui ressemble ce docteur, un masque qui lui mange les trois-quarts du visage, ces temps sont inhumains... il laissa un message à Hélène pour lui dire de venir à 10 heures, le lendemain... il remonta par l'escalier au cinquième, il sentait ses forces revenir demain maison, Hélène, les filles, après-demain, au travail...

Arrivé au cinquième, il avança en sifflotant vers sa chambre, la 518, il avait la clé en main avec le papier libérateur du docteur. L'ascenseur s'ouvrit, une jeune femme en sortit, masquée comme lui, une clé et un papier à la main, comme lui. Elle se dirigea vers la chambre 519.

-Bonjour, lui dit Raphaël, les nouvelles sont bonnes, j'espère ?

C'était la première fois qu'il lui adressait la parole mais, aujourd'hui, pour lui, la situation le méritait.

-Bonjour monsieur, répondit-elle, oui, je suis négative au Corona, je sors demain, c'est super...

vous aussi, j'espère ?

-Exact, je suis libérable... dites, puisque nous sommes sains, vous et moi, on pourrait peut-être enlever nos masques et se serrer la main... avant que, demain ou plus tard, on le chope, ce virus du diable !

Il joignit le geste à la parole, enleva ses gants et son masque... il vit la tête de la fille sourire derrière le tissu, elle aussi enleva ses gants et dévoila son visage, elle était charmante.

-Lucie, enchantée... et elle tendit sa main.

-Raphaël, enchanté aussi.

Ils se serrèrent la main, ça leur fit une vibration délicieuse, une sensation de commettre un péché, une infraction, ça faisait plusieurs mois qu'ils n'avaient serré la main de personne... leurs sourires s'agrandirent...

-On se fait un hug, murmura Raphaël ?

Elle approuva de la tête, ils se tombèrent dans les bras, visage contre visage, c'est si bon d'avoir la certitude de l'immunité, les papiers qu'ils froissaient dans leurs mains leur donnaient tous les droits ! Leurs lèvres finirent pas se trouver, ils étaient hors du temps, hors de la pandémie, hors de la société, leurs mains caressaient leurs corps.

-On prend un verre ?... mais pas chez moi, j'ai éclusé tout le mini-bar, susurra Raphaël.

Lucie ouvrit sa porte, ils s'y précipitèrent, il fallait éviter de se faire voir comme ça, les autres confinés auraient déclenché une émeute. Ils lâchèrent leurs clés et leurs résultats d'analyse sur la moquette, puis se déshabillèrent lentement, avec minutie, ils savaient qu'ils ne le feraient qu'une fois, il fallait en profiter avant de regagner le monde cruel qui les attendrait demain matin. Puis ils se regardèrent, nus, sans rien dire, leurs mains se tendirent et leurs corps s'enlacèrent.

Hélène ouvrit la porte de la voiture, main gantée, derrière son masque, elle souriait à Raphaël qui descendait l'escalier de l'hôtel. Il grimpa dans la Volvo après avoir rangé sa valise dans le coffre.

-Bonjour chéri, ça fait plaisir de te revoir... et les filles s'impatientent, tu vas voir.

-Bonjour amour, répondit-il en se vautrant dans le siège, quelle aventure !

La voiture démarra doucement, en laissant passer une autre dans laquelle Raphaël reconnut Lucie et un homme, masqués qui tournèrent à gauche tandis qu'eux prirent à droite. La radio jouait : « C'est un beau roman, c'est une belle histoire, il rentrait chez

lui, là-haut vers le brouillard, elle descendait dans le Midi, le Midi... ».

.....

Paulette Teindas

Ça y est, on déménage !

On quitte ce vieil immeuble en pierre de taille des années 1930, ses massifs d'hortensias à l'entrée mais aussi cet interminable escalier en bois et rampe en fer forgé, si difficile à monter pour des petites jambes de deux ans (nous habitons au cinquième). J'en rêve encore... J'arrive devant la porte d'entrée et en mettant le pied sur la dernière marche, tout s'écroule et je dois remonter, remonter sans cesse, un vrai cauchemar !!!!

Nous partons Boulevard Paderewski 21 (pianiste, compositeur et diplomate polonais), toujours la même ville au bord de la Veveyse, mais un peu plus loin de l'école.

C'est l'excitation ! Ce sont quatre petits immeubles tout neufs, quatre étages seulement séparés par des jardinets sur le devant et une grande pelouse bien verte à l'arrière que nous pouvons admirer d'un joli balcon.

L'appartement est lumineux et moderne contrairement à l'ancien qui était sombre avec un très long couloir qui menait aux chambres.

Nous sommes au rez-de-chaussée, quel changement !!

Nous sommes au 21. en réalité il y a aussi le 17, 19 et le 23 e.

On se connaît presque tous, en tous cas les enfants et on peut jouer dehors sans aucun risque.

Monsieur Rotlisberg, le concierge, nous fait un peu peur...

Il nous a surpris un jour dans une des caves à découvrir la différence entre un garçon et une fille.

La peur de notre vie, la honte quand il nous a dit qu'il le dirait à nos parents, chose qu'il n'a jamais faite évidemment.

Au-dessus de chez nous Madame Chiché qui vit seule avec son fils Patrik 6ans, beau petit garçon toujours impeccable, bien habillé et bien peigné, la raie de côté.....

Sa mère est extravagante toujours en peignoir fleuri, mules à talons avec des pompons de cygne blanc. Elle est très maquillée et a toujours un bichon blanc dans les bras. Son mari, on ne l'a jamais vu, il paraît qu'il est journaliste et qu'il voyage beaucoup. Au 23, vivent des Allemands ; Gert est très beau, sa sœur beaucoup plus âgée est

danseuse, ça nous fait rêver. Les parents sont froids et distants .

Paulette Teindas 2

Gert est très copain avec son voisin du dessus , Martin Roy dont les parents sont très accueillants .Martin fait partie des éclaireurs et on l'admire quand il porte son grand chapeau et son foulard rouge; le samedi après midi, on l'attend tous pour venir jouer et quand 5 h sonnent à l'église Saint Martin, on le voit arriver avec son vélo et il rejoint le groupe pour faire une partie de gendarmes et voleurs et nous avons le droit de dépasser les limites de nos petits immeubles.

Alors, nous longeons le mur de pierre qui nous sépare de la propriété de Charlie Chaplin, et si c'est l'été, on a le droit de jouer jusqu'à 10 h du soir; ça nous paraît merveilleux.

Enfin, au 17, nos grandes copines Suzi et Colette; Colette est un peu retardée car elle a eu la malaria quand elle était toute petite ; ils vivaient à la Jamaïque et le papa travaillait pour Nestlé. Ils sont revenus au pays et maintenant il travaille à la maison mère à Vevey.

La maman est très gentille mais souvent on a pas le droit de la voir elle est malade nous dit le papa.

En réalité elle est alcoolique, mais ça nous l'avons su bien plus tard.

C'est notre groupe le plus soudé auquel viennent s'ajouter de nouveaux venus, car il y a un réel turnover comme on dirait aujourd'hui.

Que de souvenirs de cette époque de ma vie que je me remémore avec une certaine nostalgie ; mon seul souhait: que mes petits enfants aient eux aussi le plaisir d'avoir de tels souvenirs

.....
.....

7 mai 2020

.....

Alain Huré 1

Famille, je vous aime...

-Chéri, tu crois que c'est une bonne idée ?

La voiture était bloquée dans les bouchons... des bouchons de quoi, pensa Alain, un bouchon de Morgon bien frais, ça ferait du bien.... il sourit et se tourna vers la belle rousse pulpeuse qui se repeignait les ongles.

-Mais oui, mon amour, tu verras, ma famille est

bien sympa.

-D'accord mais on se connaît si peu, ça me fait bizarre, cette fête de famille, tu vas quand même pas me demander en mariage, me fais pas ça ? J'te le pardonnerai pas, Alain.

-T'inquiètes pas, mon cœur, c'est pas mon truc, la bague... tu verras, ils sont comme moi ma famille et comme c'est l'anniversaire de ma frangine, je dois d'être là...

Elle avait fini ses ongles et attaquait ses lèvres, j'aime pas trop, ça donne mauvais goût aux baisers... Elle réussit néanmoins à me demander :

-Il fait quoi, ton père ?

-Chef cuistot...

-Dans un resto ?

Je le faisais exprès, c'est là que je l'attendais...

-Non, dans l'hôpital psychiatrique !

-Aaaah ?!

Je réussis à prendre la file de gauche, celle qui montait au Kremlin-Bicêtre, on approchait...

-T'inquiètes pas, on est du bon côté de la camisole !

-Et qui qui y aura ?

Je grinçais des dents, craque pas, Alain, c'est pas grave, passe là-dessus, pas maintenant, on est presque arrivés....

-Les parents, t'as compris... Maïté, ma frangine, bien sûr, son mec, Yves... puis mon cousin Claude... ça va, c'est pas trop, non ?

-Ouais... j'me sens un peu de trop, quand même ?

-Chérie, tu seras à ta place. ? Je te promets..

-Papa, tu la trouves comment, ma copine ?

On était tous les deux dans la cuisine à laver les assiettes pour la suite du repas... avec Papa, on n'était pas des bavards, on savait se comprendre à demi-mots, sans sensiblerie...

-Charmante, délicieuse... t'as bon goût, gamin.

-Elle aussi, non ?

Un sourire de Papa, mieux que tout, entre nous.

'Elle s'appelle comment, déjà ?

-Mylène... tu oublies tout, papa !

-Pas grave, fils... en son honneur, le plat s'appellera « ragoût à la Mylène » !

-Merci pour elle, p'pa, allez, on apporte le plat, ils attendent..

Dans le séjour, la tablée conversait joyeusement, les toasts se succédaient, Maïté était radieuse, son anniversaire était une réussite, il ne manquait rien... la famille, papa, maman, Yves qu'elle aimait, Claude, le cousin si proche, Alain, le petit frère

avec qui elle avait tant à partager... et Mylène, qu'elle allait apprendre à apprécier...

Papa et Alain, justement, entrèrent avec le plat de résistance qu'ils déposèrent au milieu et entreprirent de le découper.

-Elle a l'air tendre, ta copine... murmura Maman, un compliment de choix dans sa bouche.

-Sa peau, surtout, c'est ça qui m'a fait craquer.

Maïté me coupa :

-Discute pas, frangin, découpe la, j'ai faim, moi !

-D'accord, d'accord... mais, papa, faudrait peut-être que vous arrêtiez de me demander de fournir le plat de résistance à chaque fois... aux Arts Décos, ils commencent à se douter de quelque chose, ça fait la quatrième qui disparaît... pour Noël, Claude, c'est toi qui t'y colle... OK ?

Et Alain servit un morceau de cuisse de Mylène à sa mère.

Réponse de Claude Huré

Bon, aujourd'hui, je suis à Villejuif chez mes oncle et tante. Alain a encore ramené une nana, et je suis encore embauché pour servir de caution morale. Je fais propre et gentil, ça aide, paraît-il, à mettre à l'aise l'inconnue. Alain, mon cousin, est comme mon frère « jumeaux, mais pas de la même mère » aime-t-il à dire.

Elle s'appelle Mylène, j'ai intérêt à m'en rappeler. La dernière je l'ai nommée Sylvie, elle s'appelait Florence. L'erreur serait passée, mais j'ai cru bon de faire référence à des vacances un peu débridées au Pays Basque ; elle n'y était pas.

Je lui fais la conversation en attendant le repas. Le parfum des morilles atteint mes narines, je demande à Mylène avec quoi elle aime être accompagnée. Elle rit en rectifiant : « C'est drôle, vous avez dit avec quoi ! Avec qui, ? Mais Alain, bien sûr ».

Ce que j'aime bien quand je vais chez eux, c'est qu'on mange à merveille. J'aurais même tendance à dire très bien et beaucoup. Si je n'en reprends pas quatre fois, on pense que je suis malade. On y boit aussi pas mal.

Aujourd'hui, le ragoût a été mijoté avec amour par Maurice. Il est tendre, sans doute une cuisson lente qui arrive à confire et à dégager subtilement tous les sucs. Cathy rouspète : Bichaya ! Tu aurais pu ajouter le foie gras de Florence ! ».

On est bien entre nous. La prochaine fois, Noël. Ce

sera mon tour. A moi de leur faire plaisir, et c'est la moindre des choses. J'apporterai des magrets de Dominique, mais là j'ai bien peur qu'il n'y en n'ait pas pour tout le monde.

Alain Huré 2

L'arbre

-Bon, c'est toi qui t'en occupes, d'accord ?

L'idée de faire une cousinade, c'est chouette... papa, pour son anniversaire, a choisi la salle, il a commandé la bouffe, prévenu toute la famille enthousiaste... comme je dessine pas mal, je suis chargé de faire un arbre généalogique de tous les participants... à moi de me démerder ! Bon, papa est le troisième d'une fratrie de six, trois frères, trois sœurs ! Je branche l'ordi et je commence...

Bon, Maurice, mon père, marié à Catherine, première branche, pas trop dur, je connais... détail, les parents ont divorcé, papa remarié à Élisabeth, qui a 3 enfants, Renaud, Brigitte et Samuel... ça commence ! Et maman, tranquille, toute seule, de ce côté-là, ça roule, je fais quelques ratures mais pas de lézard... Ah oui, nous les enfants, Maïté, mariée à Jules, qui avait déjà une fille, Mylène, ils ont eu 2 gosses, Stéphanie et Rosalie... alors, la première, Stéphanie, en couple avec Hélène, ils ont eu un garçon par Pma, Jean-Philippe... Rosalie, toujours seule, a quand même fait une fille, Bénédicte et elle est enceinte de... bon, là, on ne sait pas encore, ni le sexe ni le père !... ah, oui, moi, le troisième enfant, chouette, j'ai pas de descendance à cette heure ! Oh là, ça commence déjà à faire brouillon, cet arbre !

Je prends une petite vodka et je continue...

Alors, le frère de papa, Robert... oh, merde, 4 gosses, mes cousins et cousines ! D'abord Robert, veuf... ouf ! Remarié à Jeanne-Claire, arrivée dans le cercle familial avec David et Renata... attends, les mioches de deuxième main, je veux bien les signaler mais pas plus... Revenons aux 5 gosses de Robert et de feu Claudia, première Mirabelle, pacsée à Jeannot, ce qui ne les a pas empêchés de nous pondre les jumeaux Pierre et Pascal, ça devait être l'année des P... deuxième, Jade, mariée à Ernest, parents de Théodule et Artémise... ah, en plus Artémise, a eu une fille à 16 ans, Loane... Troisième, Gérard, 2 mariages 2 divorces, un pro le

gars, Micheline, première épouse qui lui a pondu Michel et Lara, deuxième du genre, mère de Jules et Laurent... Quatrième, Sabine, elle, elle adopte à tout va, elle doit les acheter sur Amazon... Babakar, Kirby et Sven... Sacrebleu, me disais-je, c'est plus un arbre, c'est un buisson touffu....

Je me sers un double scotch... oh, et puis non, un quadruple et j'y vais !

Tiens, maintenant, la sœur de papa, Émilie. C'est quoi, ces poules pondeuses ?.. Alfred, Michèle, Olivier... le cousin Alfred, le beau gosse, dragueur, il doit avoir 3 ou 4 mioches à droite à gauche, je vais laisser les branches en blanc. Michèle, famille recomposée, divorcée de Victor restée seule avec Ophélie et Nicolas, en couple d'essai avec Fred et son fils Léon, à mi-temps... et Olivier, lui, c'est un cas, une femme, Marie-Anne, enceinte d'un garçon, je marquerai le prénom plus tard... et une maîtresse, Ouliana, ukrainienne venue en France avec Igor et Olga, 2 gosses insupportables ! Ils vont arracher mes branches ou pisser sur le tronc, tu vas voir...

Tiens, allez, encore une bouteille et je continue le dessin, ça prend forme...

Et puis, l'autre sœur de papa, Anne... la bonne sœur, tellement bonne qu'elle est au couvent... bon, question gamins, elle assure pas, c'est toujours ça de gagné !

Bffff, encore des chiards ! La tante Patricia, et son couillon de mari, le Clovis, 4 gosses, Marge, Timour, Camille et Mireille, il n'y en a aucun qui soit de lui, le premier qui fait une analyse Adn, c'est la panique dans le boudoir... ça continue de s'embrouiller dans le branchage, un vrai bordel !

Allez, cul sec l'Armagnac du grand-père !!!!

Et c'est qui le dernier tonton... mais c'est tonton Jérôme... comment dessiner ça, il a bien Carole comme régulière, avec la marmaille, Jean-Pierre, Jean-Marc et Jean-Jean, quelle imagination !... mais, elle ne sait pas, la Carole, que tonton Jérôme va se tirer des flûtes avec le beau Roméo... je vais essayer de glisser une allusion dans la ramure.... si jamais y en a un qui arrive à comprendre mon fouillis d'arbre généalogique !!!! Encore un pastis et je finis !

Putain, qu'est-ce que j'ai dessiné, c'est plus un arbre, c'est une haie !... Famille, je vous haie ! Hips !

.....

Paulette Teindas

Monsieur et Madame de Blanche Queue ont convoqué la famille pour une réunion de famille importante sur la terrasse de leur propriété du Bois Charmant en Lozère. La vue y est magnifique en ce début d'été et le temps au plus beau.

Monsieur et Madame ont trois fils.

Le plus beau, et aussi le plus jeune, est le seul marié, à une ravissante jeune femme : Justine. Le fils aîné est médecin et le puîné, malingre, souffre de troubles psychiatriques.

La cousine Adèle est venue du village voisin ; elle est vieille fille, toute dévouée à sa mère très malade qui abuse de la situation.

Enfin, le frère de Monsieur avec sa femme et leur unique fille âgée de 15 ans.

La belle sœur de Monsieur est une femme acariâtre, jalouse et toujours de mauvaise humeur ; sa fille en a presque peur et est une enfant introvertie.

Mais, pourquoi se sont ils réunis ? Pour présenter cette ravissante jeune fille à la famille... Ils espèrent la marier à leur fils médecin qui n'a toujours pas trouvé l'âme sœur.

Elle est de bonne famille, mais orpheline, ayant perdu ses parents à la suite d'une longue maladie contagieuse ;

Elle sort du pensionnat « Les oiseaux » où elle a passé une partie de sa jeunesse ; très distinguée et de bonnes manières, ils ont tout de suite pensé à leur fils Armand.

Mais il va falloir jouer fin, car la belle n'est plus vierge et est enceinte de 4 mois ... comment s'y prendre ? D'autant plus qu'Armand, médecin, on ne pourra pas le tromper... la suite nous le dira.....

.....

Régine Valot

Réunion de famille (1867) Frédéric Bazille

Je m'appelle Alfred. Je reviens de la bataille du Mexique. J'y ai passé cinq années. Cinq années de souffrance, mais je suis vivant. J'ai perdu l'usage de mon bras droit, mais la majorité de mes compagnons d'infortune sont restés en terre mexicaine et ne reviendront pas. Mon copain d'enfance Édouard fait partie de ceux là. Deux jours de combat ont suffi à fermer ses yeux pour toujours. Je pense à ses parents qui ne pourront récupérer son corps. Seule, leur reste l'unique lettre envoyée à notre arrivée sur le camp.

Aujourd'hui, je suis le centre de cette réunion de famille. Ma mère a tenu à fêter mon retour. Tout le monde est là. Cette photo pour immortaliser ce moment important pour elle. Au premier plan, à table se trouve ma fiancée Gabrielle, vêtue d'une robe blanche dont la taille est soulignée d'un joli ruban bleu satiné, qui a su m'attendre. M'attendre pour quoi ? Il me faut lui dire. Lui avouer mon amour pour Camille, cesser les mensonges. A l'époque, je n'étais pas très sûr de mes sentiments pour elle. Mais la pression de nos parents respectifs, mon départ sur le front approchant ont précipité les choses. Et puis, nous étions jeunes. Je n'étais pas certain de revoir un jour mon pays, ma famille, mes amis. Les fiançailles furent célébrées deux jours avant mon départ. Ces cinq années de séparation ont renforcé mes incertitudes. Ses lettres étaient douces, apaisantes, pleines d'amour. Mais les miennes... neutres, insipides, je ne parlais que de mon quotidien, l'horreur de la guerre. Il lui arrivait de me le faire remarquer dans certaines de ses lettres. Ne croyez pas que je sois un monstre ou un lâche. Mais par courrier, les kilomètres qui nous séparaient, c'eût été trop facile de coucher sur le papier mon non amour pour elle. Je ne trouvais pas cela correct. Ce soir, je lui avoue tout. Depuis mon retour, nous n'avons pas eu l'occasion de nous retrouver seuls. Je dois lui dire que mes sentiments d'amour ne sont pas pour elle, mais pour Camille. Près d'elle, coiffée d'un canotier, sa sœur cadette, Églantine. Derrière, ses parents. Les miens, au premier plan, assis à côté de Gabrielle. A droite, mes frère et sœurs. Je suis le troisième de la fratrie. Mon frère Paul est l'aîné. Vient ensuite Marjolaine et la petite dernière, Blanche, tout de blanc vêtue. Moi ? Je suis derrière mes parents. Veste noire, pantalon blanc. Je me tiens près de Camille. Ces retrouvailles familiales vont être de courte durée, je le sais. Ce soir, ma confession va faire l'effet d'une bombe. C'est la dernière fois que je vois mes parents, ma famille. Camille, pour eux, c'est mon ami d'enfance, le témoin de mon futur mariage avec Gabrielle, celle qu'ils m'ont choisi. J'ai côtoyé la mort durant cette maudite guerre. La vie est courte. Je veux profiter du meilleur.

.....
Alain Huré

-Monsieur le maire, en tant qu'astronome amateur, je tiens à protester contre l'installation de cette source de lumière autant intrusive qu'incongrue

dans notre village du Vexin, elle empêche toute observation correcte. Je ne vous salue pas, monsieur !

.....

-Maurice, quand tu as demandé à la mairie de nous installer l'éclairage public, qu'est-ce que tu as coché comme case ?

.....

-Chéri, je ne sais pas pourquoi mais, depuis qu'ils nous ont installé ce phare, j'ai des pulsions érotiques exacerbées... viens vite, vite !!!!

.....

-Monsieur, en tant que responsable des Balises et Phares de la côte Atlantique Nord, je tiens à m'élever contre la construction de ce pavillon de banlieue qui inaugure mal du nouveau plan d'urbanisation... on commence par une maisonnette et, petit à petit, on se retrouve avec une barre d'immeuble qui va boucher la vue, certes, mais surtout qui va mal augurer de la sécurité des navires...a t-on jamais vu un commandant de navire pétrolier ou un pêcheur de morues trouver son cap en faisant le point sur les fenêtres éclairées d'un immeuble de 27 étages !!!

.....

Le phare : « Ce soleil cru, puissant, qui nous agresse de sa blancheur monstrueuse, je le hais, il me fait sentir ma petitesse, avec mes 1600 Watts et ma portée ridicule de 29 miles ! »

.....

.....

14 mai 2020

.....

Channa Vinolas

L'idée de recevoir sa famille élargie enchante la petite Jeanne.

Pour préparer les plats, elle n'a pas peur de retrousser ses manches pour éplucher et couper les légumes et les oignons qui font couler ses larmes, écailler les crevettes et les poissons puis vider le « boyau » de ces derniers.

Même si elle savait qu'après ce travail, ses ongles et mains seront noircis par les sèves et rougis par de petites blessures causées par les écailles des crevettes et les nageoires des poissons. Car elle a un fabuleux remède pour cela : le jus de citron supprime toutes les traces de sève incrustées dans les ongles et mains comme l'eau de javel qui blanchit les linges blancs.

Et même si après cela, elle devrait également laver

et nettoyer tous les ustensiles et mettre de l'ordre dans la cuisine etc....

Durant la réunion c'est moins drôle. L'arrivée tardive des invités sans excuses crée une atmosphère d'inquiétude. Puis non seulement les discussions de tout et de rien des adultes sans distribution équitable de la parole aux uns et aux autres convives accentuent l'ambiance fâcheuse et pesante. Car il n'y a pas de constructions adaptées à chaque convive. En outre, dans certaine culture familiale, toute interruption de la parole d'un adulte est considérée comme impolie.

Ainsi, la fin de la journée à table interminable laisse un goût amer chez certains. Alors à la longue, cette sorte de « réunion rituelle », n'enchante plus la joie de la petite Jeanne, parce qu'un moment supposé joyeux de retrouvailles devient un moment pour verser d'expression de reproches ou de règlement de comptes. Cette ambiance délétère prend l'ancrage sous forme d'un schéma automatique de préjugés dans certain cerveau qui peut s'emballer à chaque rencontre.

Pourtant il y a bien de l'Amour filial caché tout au fond de l'être. Mais pour préserver cet Amour, comme nous vivons durant le confinement, il vaut mieux mettre la barrière.

La réunion Visio s'adapte finalement bien à cette situation. On ne sent pas les mauvaises ondes émanant de la nervosité, de la jalousie ou de la haine de l'autre, et on peut couper net les hurlements de colère !

Maîtrisons nos émotions néfastes pour préserver l'Amour filial.

.....

Dominique Marzin

Réunion de famille

Allons chez Tante Julie.

Tous les ans, jusqu'à sa mort, nous nous retrouvions chez Tante Julie le 1er janvier après-midi. La première image qui me vient à l'esprit est ma mère tirant mon petit frère Yannick par le bras dans l'escalier si raide. Petit, il avait ce qui peut paraître un grand défaut, il disait ce qu'il pensait et comme chacun sait : « toute vérité n'est pas bonne à dire ». Je revois ma mère le sermonner, « tu fais la bise à Tante Julie » « nan elle a un gros bouton sur la joue », la pauvre avait effectivement une sorte de

gros grain de beauté proéminent sur l'aile du nez. « Et tu embrasses aussi Tante Maria » « Nan, elle pique » il est vrai que Tante Maria n'était pas imberbe...

Tante Julie était la sœur de ma grand-mère paternelle. À l'époque, elle avait plus de 80 ans. Elle vivait seule. Elle avait eu un fils après la guerre 14/18, mère-célibataire c'était assez mal vu à l'époque dans un petit village breton d'autant que la rumeur désignait mon grand-père comme géniteur. Son fils avait été assassiné dans un train en rentrant de permission. Elle habitait un logement « à la Haute-Borne », grande ferme maraîchère dans la plaine de Mery/oise où, arrivant de Bretagne, sont venus vivre et travailler mon père, deux de ses frères et son beau-frère. Tout le monde était logé dans de petites maisons. Après quelques années, seuls Tonton Louis, le frère aîné et Tante Julie étaient restés.

Je ne sais comment était née cette coutume de se réunir chez elle, c'était l'occasion de se retrouver et se souhaiter une bonne et heureuse année. Étaient présents ses neveux et nièces habitant en région parisienne et leurs enfants, autrement dit une grande partie de la fratrie paternelle (mon père, ses deux frères et deux de ses sœurs).

Chacun apportait gâteaux, vins, champagne pour passer une bonne après-midi.

Ils commençaient par passer en revue les morts de l'année, les nouvelles des uns et autres, ensuite venait ce que je préférais l'évocation de leur enfance, les anecdotes de chacun, les chansons en breton. Seule la présence de Tonton Jean les empêchait de ne parler qu'en Breton, il ne connaissait pas cette langue.

Tonton Louis, l'aîné né en 1914, était un joyeux luron, sa femme Mélanie ne disait jamais rien, elle avait un visage fermé et triste. Il buvait bien pour ne pas dire trop, pour échapper à la surveillance de sa femme, il s'était installé une cuisine dans son abri jardin et y recevait ses copains. Quand nous y allions il fallait passer par le cabanon et l'inciter à entrer dans la maison avant que Mélanie vienne nous chercher, la pauvre se sentait bien isolée. Il savait raconter de merveilleuses histoires en enjolivant des anecdotes. Il avait le vin gai comme on dit. Nous, les enfants, l'adorions. Plus l'après-midi avançait, plus nous le trouvions drôle.

Tonton Yves, né après la guerre, au retour du grand-père, était le chef de fratrie, quand il vivait à la ferme familiale il avait imposé ses lois, tel le

classement pour manger de la viande. Il y avait en effet peu de viande, de la saucisse quelquefois, les rations étaient distribuées par « utilité » J1 : les travailleurs J2 : les femmes J3 : les petits qui étaient inutiles donc pas de viande ou très peu, c'était Yves et une sœur aînée qui décidaient. Mon père faisant partie des trois derniers n'en mangeait pas souvent. En revenant de guerre en 1942, Louis fut effaré qu'il n'y ait pas de viande, il a tué les chats du coin pour nourrir la famille. Ils furent ravis de manger de la viande enfin. Yves avait donc une certaine autorité et sévérité, cependant il faisait preuve de beaucoup d'humour. Sa femme, Maria, était très gentille, n'ayant pas eu d'enfant, elle nous offrait toujours des petits cadeaux. Tous les deux ont beaucoup aidé mes parents. C'est lui qui les avait fait venir de Bretagne, il partait en pionnier dans une région et nous le rejoignons ensuite, c'est arrivé trois fois. Ils formaient un couple très soudé.

Tante Tine faisait partie des aînés, elle avait un café et le gérât d'une main de maître mais avait malheureusement trouvé le sien, son mari, Paul. Il était employé EDF, relevait les compteurs et dépensait allègrement l'argent que gagnait durement sa femme. Il abusait de la bouteille et avait le vin mauvais. Il était détesté de tous et se croyait supérieur aux membres de cette famille qui le rejetait en bloc. Quand les esprits s'échauffaient, les vannes à son encontre volaient. La phrase qui le définissait était « faut pas le dire à Paul » car ma tante nous offrait en douce des cadeaux et il ne fallait surtout pas qu'il le sache. Un jour, évidemment, j'ai gaffé, elle m'avait donné quelques pièces, je suis arrivée devant mes parents en disant « Tante Tine m'a donné ça mais il ne faut pas le dire à Paul », évidemment toute la famille a entendu (Paul aussi) c'est devenu un slogan familial. Tine détestait tellement ce mari qui la maltraitait, qu'elle a demandé à être enterrée avec ses parents refusant d'être près lui et sa mère pour l'éternité. Il a essayé de porter plainte contre sa belle-famille mais a été débouté car Tine avait écrit et transmis à sa sœur ses dernières volontés.

Tante Germaine (dite Mimine) et Tonton Jean, impossible de les dissocier même maintenant. Lui, la crème des hommes, toujours aux petits soins pour sa femme et les autres, son dernier métier fut garde champêtre toujours au service d'autrui. Mimine, minuscule femme, menait son mari par le bout du nez mais avec bienveillance. Un couple comme on aimerait en rencontrer souvent. A 14 ans, elle avait

obtenu une bourse pour intégrer une école d'infirmière, mon grand-père a pris mon père qui venait de naître, lui a mis dans les bras en disant « voilà ton école d'infirmière ». Elle est restée avant de partir gagner de l'argent en région parisienne comme tant d'autres jeunes bretonnes. Heureusement elle a rencontré Jean rapidement et put vivre avec lui cette belle histoire d'amour, de tendresse et de respect mutuel.

Mes parents, les plus jeunes, protégés et aidés par leurs aînés qu'ils respectaient et aimaient (sauf Paul), appréciaient ces rencontres et nous ont appris à les aimer aussi. Ce n'était jamais une corvée de participer à ces réunions familiales. De toute façon, les enfants qui s'impatientaient pouvaient descendre jouer dans la cour. C'était tellement plus drôle de rester écouter les adultes.

Il y avait aussi les cousins cousines, nous étions douze au début, puis de moins en moins, les adolescents fuyant cette réunion. Certains revenaient plus tard avec leur conjoint.

Nous étions tellement liés que pendant des années nous partions camper en tribu, nous pouvions être une vingtaine. Pas forcément facile, pour les voisins.... Nous faisons figure d'envahisseurs.

Et maintenant il y a les cousinades, toujours le même plaisir de se retrouver et nous protégeons nos quatre anciens survivants. « On ne choisit pas sa famille » dit-on, peut-être, mais quelle joie quand vous vous y sentez bien.

.....

Dominique Marzin 2eme texte

Collation

L'enterrement est terminé, nous nous retrouvons tous au café pour une collation.

Charcuterie, crêpes, gâteaux, café, vins et cidres sont au menu. Les conversations vont bon train.

- Encore une qui s'en va, il n'y aura bientôt plus d'anciens dans le village.

- Tu as raison, mais elle a bien vécu, 94 ans c'est pas mal, elle en a bien profité.

- C'était quelqu'un de bien, on va la regretter.

- Faut pas exagérer, elle n'était pas aimable, une vraie teigne à la fin.

- Ah c'est vrai, je dirais même que c'était une garce, toujours à dire du mal des voisins.

- Pas seulement des voisins.....

- Peut-être mais moi je me rappelle, j'ai passé de bons moments avec elle quand nous étions plus jeunes, allez, je trinque à sa santé.

- Tu n'es pas le seul, elle n'était pas farouche la Soisig, les femmes lui en voulaient et lui menaient la vie dure. Regardez les là-bas, je suis sûr qu'elles déblatèrent encore contre elle, elles sont rancunières nos femmes.

- Elles qui parlent d'égalité, elles devraient au contraire l'admirer, c'était une femme indépendante, elle nous demandait rien. C'était elle qui décidait. Bon sang, tu as raison c'était une sacrée belle garce. Buvons encore un coup.

- Son mari avait les plus belles cornes du village, il était bien brave.

-Faut dire qu'avec son métier, il n'était pas souvent là.

- Quels beaux seins elle avait, si je pouvais, j'en banderais encore.

- Que de bons souvenirs ! les gars faut y aller, y a plus rien à boire. Allez salut, au prochain enterrement, en espérant que cela ne sera pas l'un d'entre nous.

.....

Anne-Marie Marchay

A cause du confinement ou plutôt grâce au confinement j'ai décidé de faire du rangement et notamment de ranger ce placard où j'ai empilé des photos depuis des années. Je ne l'avais pas fait depuis une éternité et tout était en vrac, dans des pochettes empilées les unes sur les autres. Évidemment tout est plus facile maintenant car avec internet en quelques clics tout est déconfiné !

Après un premier tri, je n'ai gardé que les photos qui rappellent des souvenirs familiaux ; Noël, anniversaires, baptêmes, fiançailles, mariages, toutes ces réunions familiales qui ont jalonné notre vie ! Je les ai donc alignées par date et ma première constatation est qu'au fur et à mesure des années, il y avait beaucoup d'absents : certains sont partis et d'autres ont quitté volontairement la famille ! Malgré cela les photos s'agrandissent avec l'arrivée des nouvelles générations. Il y a mon fils et ses cousins et cousines qui au fur et à mesure des photos se marient et ont des enfants. Je me souviens des comédies que c'était pour avoir tout le monde sur la photo. Il y en avait toujours qui refusaient de se mettre avec les autres et quand forcés par leurs parents ils pleuraient, d'où souvent leur mine renfrognée ! D'autres faisaient les clowns et quand on leur demandait de dire « ouistiti cheese », ils se mettaient tous à imiter des singes, ce qui explique les rires des plus petits ! Mais tout le monde est là,

même si la famille s'est agrandie avec une nouvelle génération. Il y a aussi ce que nous appelions entre nous « les pièces rapportées » et si ma famille n'est pas toxique, il leur a fallu beaucoup de motivation pour s'intégrer avec ceux qui ont partagé tant de choses, depuis leur enfance ! Elles ont réussi et même les familles recomposées arrivent à se sentir des nôtres !

Voilà cernée par les photos que j'avais étalées autour de moi, j'ai remonté le temps jusqu'à ces dernières années et je me suis gorgée de ces moments joyeux ! Je vais pouvoir les mettre dans un album par ordre chronologique, ce qui me permettra de m'imprégner de tous ces bonheurs, avant que ces photos qui commencent à pâlir, ne disparaissent complètement.

.....

Françoise Poirier

Ils viennent d'enterrer le père. Le Père.

Celui qui a toujours été là.

Là aussi pour prendre le relais d'une mère défaillante, malade.

Là pour sévir sans jamais rompre les ponts.

Là pour l'aîné, un garçon brillant qu'il a poussé et accompagné jusqu'à Stanford.

Là pour la deuxième. Moins exigeant vis-à-vis d'elle, niveau études. Ce n'était qu'une fille. Elle se marierait. Effectivement mariée à un petit prof qui l'emmena au fin fond de sa Normandie natale. Elle tire le diable par la queue et voudrait « péter plus haut que son cul ». Elle vit d'emprunt sur emprunt. Elle sait faire. Elle est employée de banque. Elle sait aussi demander à Papa des sous. Il lui donne sans rien dire aux autres.

Quant à la pénultième, c'est encore une fille. Née à six mois, elle veut vivre. Elle tient tête. Au bord de la rupture, il saura toujours faire marche arrière. Quand elle appelle au secours, même en désaccord avec ce qu'elle fait, il accourt.

Le dernier enfin, un gars. Bel équilibre : deux filles, deux garçons.

Le père épuisé, lâche du lest. A l'école, il entend souvent dire qu'il n'est pas aussi bon que son frangin. Le père l'embauche dans son commerce. Il lui prêtera sa maison. Devenu vieillard, affaibli, cet enfant lui « piquera son fric » et ira jusqu'à se rouler dans la poussière avec lui.

Ils sont tous là. La fratrie, les cousins, cousines, oncles, tantes...C'est le premier de sa génération à rendre l'âme. Usé. Désabusé.

L'aîné a fait un beau discours à l'église, se donnant le beau rôle : l'héritier.

Ils sont tous là, pour la collation avant la débandade.

L'aîné tire le premier. Il doit partir. Son chauffeur l'attend. Il a une réunion importante.

Suit la première sœur : « nous devons retourner en Normandie, c'est loin et nous travaillons demain ».

La seconde : « je n'ai pas envie de rester avec la mère ».

Le dernier : « j'ai assez donné. J'habite sur place mais je ne suis pas le larbin de service ».

La mère vivra seule sa première nuit de veuve.

La déroute a commencé.

Marie-Thérèse Leroy

Le groupe de la photo récente observe le groupe de la photo ancienne :

- Incroyable, la grand-tante de Mémé Jeanne ! Elle a une allure de vraie princesse, la taille bien haute, distinguée, notre aïeule !

- Mais elle te ressemble, mais si, regarde, le nez, le regard hautain !

- Comment ça, le regard hautain, tu plaisantes ! Par contre, la plus jeune, à droite, là, un peu espiègle qui visiblement se demande ce qu'elle fout là. Elle, c'est toi !

- De toute façon, ne vous disputez pas, on a tous un air de famille !

- C'est vrai ça ! Et la photo date d'il y a 150 ans. 4 ou 5 générations !

- Quelle belle famille !

- N'empêche, tous posent dignement, ils ont l'air très sérieux !

- Oh écoute, ça fait du bien de rigoler. Oh et puis, je ne m'attendais pas du tout à ça, les voir là, devant nous tous, grandeur nature !

- C'est le miracle du confinement. À force de classer les photos de famille, nous voilà devant une vraie scène de théâtre !

- N'exagère pas, je monte juste le film...

- Mais les ressemblances quand même ! ou plutôt les non-ressemblances... Qu'est-ce que c'est drôle !

- Arrête ! Une juriste récemment a dit qu'un enfant sur dix est illégitime ! alors... alors

- Quoi alors ? qu'est-ce que tu insinues ?

- Rien j'observe, c'est tout. Tu as vu la couleur de ses yeux ? Et pas besoin de photoshop pour faire des retouches de couleur !

- Ça y est, tu recommences !

- Faut toujours que tu sèmes la zizanie. On est bien là en famille, non ?

- En famille ? Mais de quoi parles-tu ?

- Désolé, faut que je m'en aille, Je vous laisse à vos beaux souvenirs. J'ai un film à terminer, moi !

Eliane Quillet

Enfin, le projet de Papi Noël et de Mimi a vu le jour et aujourd'hui nous pendons la crémaillère.

Hier soir, les enfants et petits enfants sont arrivés et se sont installés dans les cinq chambres du premier étage ; même le studio, au fond du jardin est occupé.

C'est la première fois que nous sommes tous réunis grâce à cette nouvelle maison qui peut enfin accueillir toute la famille, éclatée dans cinq régions différentes.

Bien sûr, les arrières grands parents ne sont pas de la fête, trop âgés pour se déplacer.

Les deux grandes tables ont été dressées sous la tonnelle, et décorées avec goût, dans le thème choisi, pour une fois à l'unanimité : le Renouveau. Mimi a le plaisir de voir que les jeunes se sont appropriés la tradition des tables à thème.

Sandra s'était chargée de réaliser les fleurs en papier crépon, Anne avait peint des demi-oeufs multicolores garnis de jolis poussins en résine, et Laura avait prévu le chemin de table et les feuillages naturels.

Dans la cuisine, Anne et Laura s'activent, les verrines prennent tournure, les mini-cocottes de gratin dauphinois mijotent dans le four, répandant une odeur appétissante.

Papi Noël et Laurent œuvrent au barbecue ; leurs compétences en la matière, reconnues de tous, nous promettent des côtes de bœuf délicieuses. On est sûr de se régaler.

Line et Sandra préparent les apéritifs.

Steph et Frank jouent aux boules avec Antoine et Flo, tout en gardant un œil sur leurs filles respectives, Angèle et Loulou.

Laura, habitant sur place, est venue prêter main-forte à Mimi, sa mère, pour la préparation des pâtisseries : un gâteau aux noix pour poser une bougie par anniversaire raté à cause du confinement, soit douze bougies, une tarte au citron meringuée, et les choux pour les profiteroles.

Lorsque Jojo et Amande ont terminé de nourrir et

changer leur bébé, Clairette, la dernière née de la famille, on peut passer à table.

Mimi bat le rappel des troupes.

Chacun s'installe devant l'étiquette portant son prénom.

Le couple Sandra et Frank se chicane en permanence, mais, pour l'occasion ils sont capables de mettre leurs tempéraments en sourdine.

Par contre, il est des assemblages à éviter.

On a placé Laurent et Flo près de Papi Noël et Mimi, afin que Line et Anne ne sortent pas de table prématurément, suite à leurs piques verbales répétées.

On a éloigné Jojo de Frank, l'un parce qu'il est porté sur la bouteille, et l'autre parce qu'il ne se comporte pas en agent modérateur sur la boisson.

L'autre problème réside dans la diversité des milieux professionnels, souvent source de tensions entre les logiques de la fonction publique, les logiques de productivité ou bien celles des adeptes du développement durable.

Mais, oh surprise ! Aujourd'hui on sent que les filles expriment toute l'empathie dont elles sont capables pour leur sœur en grande difficulté.

Depuis quelques semaines, elles ont mis leurs compétences et leurs réseaux au service de Anne.

L'adversité ressoude la famille et cela rassure Mimi, fort inquiète pour sa fille.

Tout au long du repas les conversations vont bon train, la tablée joyeuse de se retrouver fait fi des dissensions habituelles.

Papi Noël, toujours très sociable, parle à tue-tête, comme tous les gens sourds qui s'imaginent que les autres n'entendent pas. Il raconte ses anecdotes professionnelles comme s'il n'était pas en retraite depuis dix ans, mais son auditoire sourit à ses excès de langage.

Mimi, silencieuse, profite avec bonheur de cette accalmie.

Les trois petites filles ont été mises à la sieste sous la surveillance du baby-phone, et la vigilance de Sandra et Line. Celle-ci, d'un tempérament anxieux, se lève fréquemment, suivi de Steph, son époux toujours prêt à l'aider mais aussi toujours dans ses pattes. Son état de santé le rend très dépendant de son épouse.

Au dessert, les douze ont soufflé leurs bougies, on a chanté, puis on a bu le champagne dans la bonne humeur. Même Anne se déride un peu.

Au café, Papi Noël s'endort au bout de la table, comme d'habitude, pendant que chacun s'agite autour de lui pour débarrasser la table. On se bouscule dans la cuisine.

Maintenant, les petites filles prennent le goûter.

On avait réservé des parts de gâteau aux noix pour Loulou et Angèle.

Clairette savoure son biberon.

Ensuite, Mimi peut réveiller Papi Noël ; ils sont tous deux impatients de faire découvrir la surprise réservée à toute la famille.

Ils conduisent alors enfants et petits enfants derrière la clôture végétale, ouvrent un petit portillon dissimulé dans la haie sauvage, et dévoilent à la vue de chacun, médusé, une magnifique piscine et ses abords aménagés.

La course aux maillots de bain est lancée, la baignade en bord de mer était prévue pour le lendemain, donc pas de souci pour la tenue.

Quelle belle journée !

.....
.....
2 juin 2020
.....



Eric Rondeau

LE PHARE SECRET

J'ai enfin quitté cette planète !

J'en avais assez de ce monde trop peuplé pour moi, trop agressif, trop bruyant.

De ce monde où il est mal vu de prendre du plaisir à boire, à manger, à conduire une voiture et même à regarder les femmes dans la rue.

De ce monde nouveau dans lequel la plupart des gens que je croise tiennent dans la main un rectangle de ferraille qui les empêche de connaître la vraie vie.

Finis les lobbies et les médias qui nous manipulent, finies les obligations professionnelles, finis les bouchons du pont de Meulan, finis mes voisins bruyants, les contraintes administratives, les bugs informatiques, les pannes de machine à laver, les portes qui grincent, les portes qui ferment mal, les portes qu'il faut sans cesse ouvrir ou fermer...

J'ai enfin réalisé mon rêve.

Je vais vivre dans un phare, dans mon phare secret posé sur une petite île proche de la côte normande.

J'ai rempli mon frigo et mes congélateurs avec tout ce que j'aime boire et manger. Je devrais pouvoir vivre deux mois sans avoir à retourner faire des courses.

Ma mission sera simple : contempler la nature et me sentir vivre. Je vais arpenter lentement ma petite île, faire couler du sable dans le creux de ma main, humer les odeurs de la mer, écouter chanter les oiseaux, regarder pousser les fleurs...

Si l'envie m'en prend, je pourrai parcourir un livre de ma bibliothèque qui contient tous les ouvrages que j'aime. J'ai également mon piano dont je pourrai jouer à n'importe quelle heure sans importuner personne.

Et le soir, si la météo le permet, je pourrai observer le ciel car tout en haut de mon phare j'ai installé mon télescope. Sous un ciel dénué de pollution lumineuse, dans le silence de la mer, je vais pouvoir tourner avec la terre et admirer la procession des étoiles et de la voie lactée...

J'ai réellement réalisé un rêve.

Ce phare je l'ai vu apparaître pendant mon sommeil durant ma période de réanimation. Je n'ai jamais cru à ce genre de chose, mais c'était de toute évidence un rêve prémonitoire car j'ai retrouvé ce phare, le vrai phare, exactement tel qu'il m'était apparu alors.

J'avais de la fièvre depuis quelques jours lorsqu'en pleine nuit j'ai été réveillé par une grande difficulté à respirer. Comme j'avais été prévenu que cela était possible et qu'il ne fallait alors pas perdre de temps, j'ai aussitôt appelé le 15. Je me souviens avoir eu le temps d'indiquer à mon interlocuteur qu'un double des clés de ma maison était chez Bruno. Je les lui

avais laissées par précaution afin d'éviter de détruire mes serrures en cas d'urgence. J'avais bien fait !

Ensuite plus rien... Puis la vision de ce phare apaisant...

Lorsque je me suis réveillé j'ai tout de suite réalisé que j'étais à l'hôpital. Après un moment on m'a expliqué que j'avais été mis en respiration artificielle pendant une semaine tout juste. J'étais sauvé !

Lorsque je suis rentré chez moi, l'image du phare qui avait accompagné mon coma m'est revenue et j'ai décidé de le retrouver...

J'ai à nouveau du mal à respirer...

Comment va-t-on pouvoir me secourir dans mon phare ? Je n'ai pas de téléphone...

Mais suis-je vraiment dans mon phare ?

Je ne me souviens pas être rentré chez moi...

Je n'ai plus aucune conscience de ma respiration, une angoisse soudaine m'envahit, mon pouls s'accélère brutalement...

Oui, c'est cela, il faut que mon angoisse augmente pour que mon corps se réveille comme il l'a souvent fait pour fuir les cauchemars.

Je ne sens plus battre mon cœur...

Je ne vois rien, je ne sens pas les draps sur ma peau, je ne peux bouger aucune des parties de mon corps, je n'ai plus aucune sensation.

Je veux à nouveau entendre chanter les oiseaux et voir fleurir les fleurs.

J'ai peur que mon phare n'existe pas, qu'il reste à jamais secret...

Je ne veux pas quitter cette belle planète...

.....

Paulette Teindas

Je le déguste déjà des yeux c'est magnifique !!!! pourrai je l'avoir un jour ? je ne pense pas, ce ne serait pas raisonnable, d'abord parce que c'est trop grand, trop haut, et que je ne me sens pas capable, étant donné mon état, d'ingérer même en plusieurs étapes une énormité pareille.

Et pourtant si je m'y attaquais, je commencerais par cette herbe verte, je me roulerais dedans et m'enivrerais de son odeur mentholée ; je fermerais les yeux et me dirais, attendons demain avant d'attaquer la belle maison. Je dormirais donc et, le jour suivant, je visiterais la gentille chaumière de la

cave au grenier, ça me prendrait déjà plus d'une journée, le temps d'en apprécier et de digérer les moindres détails. Enfin, le jour suivant, déjà repue de tant de merveilles, je m'attaquerais au phare lui-même, le plus gros morceau. Ce phare si blanc comme poudré qui se détache sur ce ciel si bleu, le contraste est alléchant et la vue du sommet, n'en parlons pas.....

Mais, enfin, Marie Thérèse, qu'as-tu fait des bougies ??? on ne célèbre pas l'anniversaire de l'atelier d'écriture sans bougie !!!!!

.....

Channakry Vignolas

PRÉFACE

À l'un des moments les plus difficiles de ma vie, vers l'âge de vingt-cinq ans, je me trouvais au bord d'une sorte de précipice moral. Je commençai alors à écrire quelques pièces du puzzle de mon histoire, pour tenter de mettre de l'ordre dans ma tête. Mais c'était un exercice très délicat à réaliser car je manquais de recul sur ma propre vie.

Vingt-trois ans après, le hasard – mais est-ce le hasard – me fait rencontrer Marianne, qui anime un atelier d'écriture. Poursuivie inconsciemment par mon ancien projet, je lui demande de participer à son atelier. Les séances se font dans la convivialité et la bonne humeur, avec des éclats de rire et parfois des moments d'émotion et de peine, suivant les circonstances de la vie du groupe. Lors d'une séance, le thème proposé, « la maison de mon enfance » me transporte de nouveau dans les souvenirs lointains de mes premières années...

Cet exercice ravive en moi l'idée d'écrire mon histoire sous la forme d'un conte à la fois fantastique et initiatique, celui d'une fillette cambodgienne qui a survécu avec sa famille au génocide des Khmers Rouges et qui, d'exode en exil puis en émigration vers la lointaine France, a cheminé, en rassemblant tout son courage, à la recherche du bonheur et du sens de la vie.

Cette prémonition de mon destin m'est apparue très tôt. J'avais environ quatre ans quand je fis un rêve que je racontais à mon père. L'image m'est toute fraîche encore aujourd'hui, je la vois quand je ferme les yeux. Dans ce rêve, j'arrivais, au bout d'une longue marche, « au pied du ciel », devant un

grand lac qui touchait la voûte céleste. Je me baignais dans cette eau, au milieu de rochers pointus, et un immense arc-en-ciel apparut.

L'écriture de ce récit, à la fois réaliste et fantasmagique, me permet d'abord de prendre de la distance par rapport à mon passé douloureux, en tant que fille aînée d'une famille nombreuse. Elle m'offre ensuite l'occasion de transmettre mon histoire à mes enfants, qui en sont, sans le vouloir, les héritiers, ainsi qu'à mes frères et sœurs qui ne se souviennent peut-être plus de tous les malheurs et difficultés que notre famille a endurés. J'écris peut-être aussi pour les centaines de milliers de mes concitoyens cambodgiens qui pourraient raconter des histoires toutes plus terribles les unes que les autres.

J'ai lu quelques écrivains qui m'ont aidée et réconfortée. Je ne citerai que Paulo Coelho qui, dans son roman « L'Alchimiste » nous invite à partir à la quête de « notre légende personnelle », expression qui convient bien à mon état d'esprit, et Boris Cyrulnik qui a réinventé, à l'intention de tous ceux qui ont été traumatisés par des événements monstrueux et inhumains, la notion de résilience. Et depuis cinq ans maintenant, d'autres auteurs m'inspirent : Frédéric Lenoir, François Cheng, Matthieu Richard, Christian Garnier et d'autres auteurs que l'on m'a conseillé Dennis Gira, FF...

C'est vraiment un gros chantier dans lequel je ne parviens pas à me projeter toute seule d'où c'est vraiment un Phare Secret qui ne demande qu'à être mis sous un éclairage doux sans aveugler...

.....

Alain Huré

.....

TEXTE 1

-Monsieur le maire, en tant qu'astronome amateur, je tiens à protester contre l'installation de cette source de lumière autant intrusive qu'incongrue dans notre village du Vexin, elle empêche toute observation correcte. Je ne vous salue pas, monsieur !

.....

TEXTE 2

-Maurice, quand tu as demandé à la mairie de nous installer l'éclairage public, qu'est-ce que tu as coché comme case ?

.....

TEXTE 3

-Chéri, je ne sais pas pourquoi mais, depuis qu'ils nous ont installé ce phare, j'ai des pulsions érotiques exacerbées... viens vite, vite !!!!

TEXTE 4

-Monsieur, en tant que responsable des Balises et Phares de la côte Atlantique Nord, je tiens à m'élever contre la construction de ce pavillon de banlieue qui inaugure mal du nouveau plan d'urbanisation... on commence par une maisonnette et, petit à petit, on se retrouve avec une barre d'immeuble qui va boucher la vue, certes, mais surtout qui va mal augurer de la sécurité des navires...a-t-on jamais vu un commandant de navire pétrolier ou un pêcheur de morues trouver son cap en faisant le point sur les fenêtres éclairées d'un immeuble de 27 étages !!!

TEXTE 5

Le phare : « Ce soleil cru, puissant, qui nous agresse de sa blancheur monstrueuse, je le hais, il me fait sentir ma petitesse, avec mes 1600 Watts et ma portée ridicule de 29 miles ! »

TEXTE 6

Je commence à penser que je me suis fais avoir... d'abord, ça se passe sur la lande déserte, pas un péquenot à moins de dix kilomètres, la falaise au bout du champ et l'océan... c'est beau l'océan, mais c'est beau cinq minutes, mais après, la galère... la baraque est pas mal, bien adaptée pour le boulot, mais quel boulot ! Au début, je ne comprenais pas pourquoi ils avaient besoin d'un coureur cycliste dans ce coin de la côte mais... quand ils m'ont fait entrer et que j'ai vu les dix vélos d'appartement avec les mecs qui pédalaient comme des grands malades, j'ai compris quand j'ai vu que l'un de ces vélos était libre... la porte s'est refermée derrière moi, j'étais fait comme un rat ! J'avais signé, j'avais signé ! Mon vélo était pas mal, la selle avait l'air bien adaptée, j'étais impatient de l'essayer... c'est ça, la passion, tu me mets devant un vélo, j'ai les mollets qui me démangent !...

Mais, le soir... oui, parce que, en plus, c'est un boulot en nocturne... donc, le soir, je me retrouve avec les neuf autres champions à pédaler dès la nuit tombée... au début, c'est sympa... ça dure pas longtemps, au bout d'une heure, en intérieur, c'est chiant comme la pluie... mais, pas question d'arrêter, la lampe du phare, il fallait bien qu'elle

s'allume... et qu'elle tourne !!!

TEXTE 7

Deuxième année d'isolement sur cette île déserte, depuis ce naufrage idiot, le commandant bourré, ça, c'est normal mais l'homme de barre qui confond babord et tribord depuis le départ, on aurait dû arriver à Reykjavík... et me voilà dans le Pacifique sud, tout seul, les autres ont péri sur la chaloupe avant le choc avec les récifs, une chaloupe d'occase, les requins s'en sont aperçus très vite, moi, je dormais... Bref, me voilà seul avec ce bateau échoué heureusement empli de matériaux de construction...

J'ai des ancêtres portugais, ça aide dans ce cas-là... j'ai mis plus d'un an à récupérer les briques, parpaings, tuiles et autres sacs de ciment et à en faire cette maison et ce phare, une idée que j'ai eue, j'ai aussi des ancêtres bretons ! C'était d'autant plus méritoire que la cargaison, au départ, devait servir pour une église adventiste... mais j'ai toujours beaucoup aimé les Lego ! Je n'ai malheureusement pas eu le temps de sortir les cloches du bateau avant qu'il ne sombre définitivement... j'ai eu aussi un ancêtre bedeau.

Et puis, un jour... ou, plutôt une nuit, j'ai découvert dans des massifs au nord de mon île, oui, après deux ans, c'est MON île, quand il n'y a que des tortues marines et quelques phoques, je ne crains pas une quelconque revendication... bref, cette nuit-là, je découvris un parterre de champignons bio-fluorescents, des clitocybes ou des panellus stipticus, je ne sais pas prendre parti, la controverse reste entière... et, depuis, j'en fais l'élevage au sommet de mon phare qui, chaque nuit, prend enfin tout son sens !... c'est pas Audierne mais ça en jette pas mal et, qui sait, un jour peut-être....

Guy Teindas

A cause de mon manque de formation sur tout ce qui concerne l'art en général et la peinture en particulier, je me sens incapable d'analyser à bon escient une œuvre d'artiste peintre ; Le néophyte que je suis a trop peur de choquer l'auteur et de dire des bêtises.

Quel dommage qu'on ne nous ait pas donné des cours dans ce sens au lieu ou en complément des cours de dessin rasoir ; mais il est vrai que les deux disciplines sont liées. Voilà encore une preuve de

mon ignorance crasse (comme disent les potaches).

Mais devoir d'écriture oblige et pour sortir de mon oisiveté dégénérative, je vais me lancer dans l'analyse de la toile qui nous est présentée.

A cause de mon manque de formation sur tout ce qui concerne l'art en général et la peinture en particulier, je me sens incapable d'analyser à bon escient une œuvre d'artiste peintre ; le néophyte que je suis a trop peur de choquer l'auteur et de dire des bêtises.

Quel dommage qu'on ne nous ait pas donné des cours dans ce sens au lieu ou en complément des cours de dessin rasoir ; mais il est vrai que les deux disciplines sont liées. Voilà encore une preuve de mon ignorance crasse (comme disent les potaches).

Mais devoir d'écriture oblige et pour sortir de mon oisiveté dégénérative, je vais me lancer dans l'analyse de la toile qui nous est présentée.

Il s'agit d'un paysage (bon début !) qui représente un coucher ou un lever de soleil sur un promontoire marin. Il y a une recherche de positionnement des deux édifices représentés qui tend à provoquer un déséquilibre et qui les met en évidence pour attirer l'œil. L'effet est réussi.

L'artiste a voulu mettre encore plus en valeur le phare illuminé par le soleil, comme pièce principale du paysage. Sa structure est imposante et élégante à la fois. En retrait, la maison à côté laisse la place au géant maître des lieux. C'est probablement la maison du gardien puisqu'on aperçoit une liaison entre les deux bâtiments afin de rendre plus commode l'accès au phare en cas de tempête.

Le ciel légèrement voilé de nuages en formation semble retenir la pluie qui tarde à venir. On est bien en bordure de mer et l'impression y est.

Au premier plan, la représentation d'un sol dénudé par l'air marin chargé de sel semble peu réel . L'artiste ne s'y est pas attardé et le jeu d'ombre portée me paraît contre nature ,même en lumière rasante. En effet, cela supposerait l'existence d'obstacles élevés tels qu'un massif d'arbustes ou des monticules imposants difficiles d'imaginer en bordure de mer et sur un promontoire.

Que l'artiste me pardonne si l'ignare que je suis n'a pas su apprécier son œuvre, d'autres la trouveront « d'une rare facture » expression que j'ai du mal à comprendre, elle aussi. Je la laisse aux initiés .

En parlant de facture, inutile de m'envoyer celle de cette œuvre, je ne suis pas acquéreur.

Anne-Marie Marchay

Pour voir ce phare il faut le mériter car il n'est pas facilement accessible. Voilà ce que l'on nous avait dit lorsque nous avons manifesté notre désir de le visiter, car c'est un des derniers phares en activité sur cette côte et nous espérions qu'il aurait beaucoup à nous raconter !

Nous sommes partis de bon matin et avons d'abord traversé des vallées au paysage bucolique : prairies, arbustes, moutons. Bientôt le chemin s'est mis à monter et nous marchions avec d'un côté des falaises abruptes qui descendaient brutalement vers l'océan et de l'autre une succession de petites collines. Le vent était fort et le sol glissant mais la vue était magnifique ! Les mouettes tournoyaient autour de nous et poussaient des cris perçants, nous devions les déranger dans leur nidification ! Avec le bruit des vagues qui venaient s'écraser sur les rochers et ces cris, c'était la musique qui nous accompagnait et nous donnait de l'énergie.

Et puis soudain, sur la plus haute colline nous l'avons aperçu, nous l'avons aperçu, d'abord le haut et au fur et à mesure que nous franchissions les dernières buttes, le phare était là au milieu de ce paysage lunaire. C'était bien le tableau d'Edward Hopper, il y avait même la petite maison attenante. Nous étions tellement subjugués par cette vue que nous n'arrivions plus à avancer, nous imprégnant de cette vue. Il nous a fallu nous forcer pour franchir la dernière butte et arriver à la petite maison, qui avait du être celle des gardiens. Elle était fermée ce qui ne nous a pas surpris, car nous avions appris qu'il y avait une sorte d'accident mystérieux et qu'il avait été décidé de la laisser vacante . De là nous avons regardé le phare, cette immobilité verticale fonctionnant comme un repère salvateur dans l'immensité d'un paysage mouvant, tout en étant lié à la notion de danger et de solitude, ce qu'avait bien exprimé Hopper. Nous nous sommes rapprochés luttant contre le vent toujours aussi fort et lui avons demandé de nous abriter. D'un côté nous apercevions la mer parsemée de crêtes blanches qui s'étendait à perte de vue et de l'autre une nature au ras du sol comme si elle voulait ne pas porter de l'ombre à cette tour magistrale, ce qui donnait l'impression que l'ensemble avait jailli du centre de la terre pour se fixer sur ce promontoire.

Bientôt le ciel menaçant nous a poussé à

reprendre la route, emportant avec nous ces images que nous pourrions toujours retrouver en contemplant les tableaux d'Edward Hopper !

Françoise Poirier

Il est au bout de l'île. Loin du village. L'extrémité ouest de l'île, celle la plus proche de l'Amérique. Il regarde, il scrute l'Amérique au loin.

Pourquoi une clôture, barbelée, bien dissuasive interdit-elle désormais l'entrée du Phare ?

Avant le « confinement » nous pouvions l'approcher, tourner autour. Il regardait l'océan, fier, au bord de ses rochers escarpés, battu par les vents. C'était la dernière étape avant l'Amérique.

Une grande tour de 70 mètres, protégeant les bateaux, les guidant dans les tempêtes, fréquentes dans cette pointe rocheuse réputée sinistrement périlleuse.

Chaque habitant de l'île avait son histoire de naufrage et du rôle primordial du Phare. Histoires que racontaient les parents, grands- parents. et qui berçaient les enfants...

La maison attenante est close, volets fermés, sans âme qui semble y vivre.

« Avant », on y rencontrait les travailleurs qui bossaient pour le phare : maintenance, entretien du feu et de l'optique, relevé et suivi des appareils de navigation maritime... Ces hommes s'arrêtaient au village, prenaient un pot au bar puis repartaient sur le continent à bord du dernier ferry.

Les bavardages aux villages vont bon train. Chacun sa version. Tous les fantasmes possibles...

Une maison close avec des « filles » qui débarquent de la mer avec des soldats de la marine nationale ? Enfermement de personnes infectées par le covid 19 ? Laboratoire de recherche ultra-secret ? Des habitants d'une autre planète l'ayant choisi comme QG pour nous envahir ?

Marie-Thérèse Leroy

-Je ne me souviens pas de cette maison, mais bien du phare. Il était bien au bout. Devant, la lande mystérieuse envahissait l'espace. Il se dressait, là, mystérieux. Mais je te l'affirme, vraiment, je te le dis, cette maison n'existait pas.

-C'est normal, ne t'énervé pas ! Tu étais moniteur de colonie de vacances quand tu as visité ce phare, tu m'as raconté déjà. C'était il y a longtemps, cette

maison a été construite depuis, tout simplement. Tu sais bien, Hopper s'amusait à rephotographier les mêmes lieux cinquante ans après.

-Non, ce n'est pas possible d'avoir construit une maison là-bas, c'est un lieu sauvage, désertique, sans eau, sans électricité.

-Pourtant, elle est bien là !

-C'est un imposteur

-Tu délirés !

-Il a rajouté une autre maison, tu sais celle dans Les Laurentides. Oui, c'est cela, cette maison ressemble à celle qu'il a photographiée dans Les Laurentides ! De toute façon, c'est une maison américaine, rien à faire près de ce phare breton !

-Il a axé sa photo sur le phare, puisque la photo est titrée « Le Phare secret ».

-Ça prouve bien qu'il n'y avait pas cette maison !

-Ce n'est pas possible d'être aussi borné. Pourquoi tu t'obstines ?

-Voilà, tu ne me crois pas. Ça ne m'étonne pas, c'est Hopper qui a raison et moi je ne compte pas !

-Mais tu mélanges tout, Hopper, d'abord je ne le connais pas, C'est un artiste, c'est tout. Et je pense que cette maison était vraiment près du phare et qu'il a fait une vraie photo !

-Et moi, figure toi que j'ai vu un vrai paysage !

-Mais je n'en doute pas !

-Ah ça, c'est la meilleure ! Mais bien sûr que si, tu doutes de moi, comme toujours.

-Comment ça, comme toujours ? Écoute il faut qu'on parle, il y a autre chose, ce n'est pas possible, ta maison et ton phare c'est un prétexte pour te mettre dans cet état !

-Mais tu ne comprends rien comme d'habitude. D'abord ce n'est pas ma maison ni mon phare ! Et je suis calme !

-Ça ne se voit pas !

-Ah ça ne se voit pas ? Bon pour te le prouver, tu vois, là je prends mes clés de voiture, ma veste et je file voir ce phare et cette maison, Oui, je sais 500 km, et alors ? Je vais respirer, je veux de l'air, de l'air...

.....
Eliane Quillet

« Le phare secret »

Deux phares balisent l' embouchure de la Gironde, mais à priori, ils n'ont rien de secret.

Côté Pointe de Graves préside le majestueux phare de Cordouan, maintenant classé au patrimoine mondial de l 'Unesco. De l'autre côté, sur la presqu'île d' Arvert, le phare de la Coubre, peint en rouge et blanc,signale les bancs de sable grâce à deux signaux lumineux distincts, l'un placé aux 2/3 de la hauteur (en haut de la zone blanche) l'autre au sommet (en haut de la zone rouge) et un signal sonore utilisé les nuits de grand brouillard.

Le phare de la Coubre actuel a été construit à 1,8 km de l'océan mais il se trouve actuellement à 200m du rivage.

Le phare d'origine, en bois, s'est trouvé avalé par l'eau au 19 ème siècle.

Il faut dire que, bien avant le dérèglement climatique, le trait de côte de la presqu'île d' Arvert a toujours été très mouvant, tantôt attaqué, tantôt ensablé par les courants.

Le second phare, construit en dur, a fini, lui aussi, grignoté par les vagues, mais en 1943, il restait encore les fondations, la salle des gardiens, et quelques marches d'escalier ensevelies sous les gravas. Seuls quelques locaux en connaissaient l'accès.

Or, voici qu'en 1995, j'ai acquis, sur la presqu'île d'Arvert, une petite maison datant du 19ème siècle.

Quelques années plus tard, un après midi de juillet, alors que je lisais, tranquillement installée sous l'auvent, dans mon fauteuil relax favori, un homme m'interpelle, en allemand, de l'autre côté du portillon. Je me dirige vers lui et lui explique que je ne parle pas sa langue.

Il repose sa question en anglais. Visiblement, il ne parle pas plus français que je ne parle allemand.

La conversation va donc se dérouler dans un anglais que nous appréhendons plus ou moins bien tous les deux.

Je comprends alors qu'il recherche la dame qui habitait cette maison dans les années 40.

Il pense que nous sommes peut-être ses enfants.

Et voici l'histoire que je découvre, ébahie.

Son père, pendant la guerre 39-45 a rencontré cette femme, la boulangère du village.

Je ne sais pas pour quelle raison elle ne demeurait pas au dessus de la boulangerie, que j'ai bien connue, au centre du village, mais dans cette maison, coquette à l'époque, à l'entrée de la petite commune.

D'après mon visiteur allemand, les amours clandestines de son père et de la boulangère avaient trouvé refuge dans les vestiges du phare de la Coubre.

Quel lieu plus discret que ces ruines à l'abri des regards, tant des allemands que des autochtones.

Sans vouloir l'avouer vraiment, ou sans aucune certitude, il pensait qu'un enfant était né de cette liaison, et c'était donc l'objet de sa recherche.

J'ai pu lui dire qu'effectivement la boulangère avait eu un fils mais qu'on ne savait pas ce qu'il était devenu (sa mère l'avait déshérité mais je ne lui ait pas dit).

Par contre, la boulangère avait recueilli une fille à laquelle elle avait fait donation de la maison où nous nous trouvions, et c'est auprès de cette personne que je l'avais acquise.

Il m'a remerciée puis il est reparti, déçu de ne pas avoir retrouvé la trace de cette famille.

De cette histoire tout a disparu, la boulangère et son fils engloutis par le temps, le phare et son secret engloutis par l'océan.

Il me reste une maison dont je n'aurais jamais imaginé un passé lié au phare de la Coubre.

Depuis, nous avons continué à écrire son histoire, plus proche d'une maison de famille et d'une maison de famille d'accueil que d'une maison de vacances, où tant d'enfants sont passés et se sont créés des souvenirs de bord de mer, de plage et de

Fort Boyard.

Maintenant la maison a repris une vie paisible pour abriter ma retraite, et attend les cris des petits enfants pour les vacances.

Régine Vallot

Chaque jour passe et se ressemble. De ma fenêtre je peux le voir. Du moins, imaginer sa présence. Jamais il ne sort. Je ne peux vous dire ce qu'il se passe dans la maison, ni dans le phare. Sa vie reste un mystère. Je sais lorsqu'il se lève, lorsqu'il est dans la maison, ou en haut du phare. Cela dure depuis que femme et enfants l'ont quitté. Jeanne venait souvent prendre le thé à la maison avec Johann et Johanna. Ses jumeaux jouaient avec mon fils pendant que toutes deux parlions de notre vie. Moi, de mon veuvage que je vivais très bien. Elle de son projet de départ. Sa vie avec son Yvan, son amour de toujours, n'était plus ce dont elle avait rêvé. Il était de plus en plus absent bien que toujours présent. Ne souriait plus, ne jouait plus avec les enfants. Il se levait, mangeait, montait dans son phare d'où il ne descendait qu'à la nuit tombée, loupant le coucher des jumeaux, se glissait sous les draps, où Jeanne endormie ne l'attendait plus. Cela faisait cinq années qu'ils s'étaient installés au phare, les jumeaux venaient de naître. Ma réaction et celle des villageois fût de parier sur le temps qu'ils y resteraient. Surtout lui. Ce phare si joli soit-il, a été baptisé le phare de tous les malheurs. Dans ce village, je suis née. Le phare était là, bien avant moi et bien avant mes arrières grands parents qui étaient venus s'installer alors que ma grand-mère Élise était bébé. Dès leur première année, Gaston changea. Il était taciturne, violent envers sa femme. Un matin d'avril, alors qu'il se préparait à monter en haut du phare, il fut terrassé par une crise cardiaque. Son prédécesseur avait connu le même sort, ce qui avait valu à Gaston l'opportunité du poste. Depuis, les gardiens de phare se sont succédés et ont connu la même fin tragique. Mais pas Jean, le mari de Jeanne. Lui, il tient bon. Les villageois se posent des questions, moi aussi, je vous l'avoue. Jamais l'on ne voit Jean. Que fait-il ? Où va-t-il faire ses courses ? Le jardin est toujours bien entretenu, mais aucun signe de vie. Du moins physique. Les lumières qui s'allument et s'éteignent selon l'heure de la journée attestent de sa présence. Le phare de tous les malheurs est devenu depuis le

départ de Jeanne, le phare secret.

Christiane Rosset

LE PHARE est un phare, même s'il est secret... on ne peut le manquer... Il est là pour nous sauver !

...Et pour nous guider dans nos pensées, à chaque instant ...

La preuve ? : dès que j'ai vu la photo de ce phare secret, je m'y suis installée en pensée immédiatement, et aussitôt tous les phares de ma connaissance ont défilés dans mon esprit !

En peu de temps j'ai fait le tour de la côte normande, de la Bretagne de toute cette côte de l'Atlantique qui descend vers le sud... avec tous les phares.

Un rêve !... Tout de suite, je me revoie à l'extrême sud de l'Atlantique, au sud de l'Argentine, à 2 pas de la Terre de Feu...et non loin du Pacifique.

Me voilà, avec les Marins, à bord du Floréal, en pleine mer agitée, non loin des rochers et des vagues gigantesques qui galopent avec violence vers la Terre des Hommes.

Nous nous approchons en virevoltant, vers ce phare sauvage installé au-dessus de cet îlot de rochers agressifs sur lesquels il a été bâti. Lieu stratégique pour être repéré par ceux qui naviguent de l'Atlantique vers le Pacifique, ou inversement. Tout près du Canal de Beagle. Il a sauvé beaucoup de vie, car il ne garde pas son secret.

Je ne pense pas que cette côte d'Amérique du sud ait été semblable, un jour, à celle de ce phare secret que l'on voit sur la photo au milieu de cette mer calme et paisible, à peine frémissante .

Non, pratiquement, toute l'année des vents violents se bousculent, venant du nord et du sud à tout moment.

Nous y sommes : nous allons apporter des vivres aux deux Gardiens Argentins de ce phare qui sont « confinés » - c'est le terme d'aujourd'hui – durant six mois, au moins, sans pouvoir rejoindre leur épouse, leurs enfants ni leurs Amis.

Le Commandant me propose de monter à bord du Zodiac « spécial » pour aller à la rencontre de ces hommes !

Inespéré !... J'ai tellement confiance en leur façon d'affronter la mer, que je n'hésite pas une seconde.

Je descends le long d'une échelle de corde pour atterrir dans le Zodiac avec cinq marins et les victuailles prévues, bien emballées dans un paquet

« blindé » pour les offrir à ces habitants si isolés. Nous voilà à l'assaut de ce phare : sauts en l'air, rétablissement dans le creux d'une vague... Nous sommes trempés – pas grave – bousculés avec le réflexe bien naturel de s'accrocher fermement aux nombreux anneaux installés autour de l'embarcation. Peu à peu, cette danse accélérée nous approche de cet îlot de rochers sur lequel se dresse le phare, costaud et bien arrimé. Une rampe apparaît après avoir contourné ces rochers isolés. Celle-ci a été construite avec d'énormes blocs de pierre. Il faut maintenant sauter sur cette digue de fortune dès que notre embarcation est au plus haut de son balancement, en se jetant à plat ventre sur les quelques petits mètres carrés qui se trouvent près de la porte du phare, qui s'ouvre à notre arrivée. Pas de blessures, pas de fractures, nous sommes en vie !... avec le sac blindé sur lequel louchent déjà avec un regard joyeux, les deux gardiens qui sont venus nous accueillir !

Nous sommes au Paradis !... Nous montons l'escalier en colimaçon jusqu'en haut. Voilà la belle lumière du phare qui nous tourne autour et, en même temps, nous faisons la découverte de cette vue surprenante et sauvage à 360° : Quel éblouissement ! Les deux hommes sont avec nous, d'abord en silence devant cette beauté unique au Monde.... Puis nous échangeons nos impressions. Ils racontent leur vie heureuse ici, sur quelques 4 ou 5 m². Ils observent. Leur seul tracas : que la lumière du phare soit toujours et toujours en fonctionnement afin de permettre à un égaré éventuel, de savoir qu'il sera sauvé grâce à leur vigilance !

Je les admire ! tous les deux, seuls pendant des jours et des jours... parfois ils ont la chance de pouvoir aller pêcher un poisson au pied du rocher... seule distraction au programme de leur bonheur...

Je ne suis pas sûre que cette vie de confinement soit pour moi l'idéal... ?

Autant que celle du Vexin, plus à mon échelle...

.....

Dominique Marzin

Texte 1

Nous sommes partis à la recherche d'un phare depuis 15 jours. C'est un jeu dont m'a parlé un ami, nous avons versé 100 francs et avons reçu en échange une photo. Celui qui trouve le phare gagne la somme mise par tous, il paraît qu'il y a plus de

1000 participants. La seule indication est que le phare est en France. Philippe et moi avons parié qu'il se trouvait en Bretagne. Nous sommes partis dans notre 4L avec une petite tente et explorons la côte bretonne. Visiblement nous ne sommes pas seuls à avoir eu cette idée, nous croisons beaucoup de gens avec la photo en main.

Nous commençons à nous disputer dans la voiture, Philippe en a assez d'écouter « Salut les Copains » en plus il a l'impression qu'un candidat nous suit. Cette nuit nous avons monté la tente au bord de l'eau en pleine campagne. Je me réveille soudain en entendant des cris, Philippe n'est plus à mes côtés. Je sors avec une lampe, je le vois se battre avec l'homme qui semble nous suivre. Le combat cesse, l'homme ne bouge plus.

- Qu'est-ce que tu as fait ?

- Rien c'est lui qui a essayé de crever nos pneus avec un couteau, je me suis défendu c'est tout

L'homme ne bouge plus.

- Tu l'as tué

- Je me suis défendu, c'est tout c'est de sa faute

- Il faut chercher du secours, appeler la police

- Tu es folle, nous sommes seuls en pleine campagne, personne ne me croira, je ne veux pas finir en prison. On va le jeter à l'eau et on file.

Nous sommes repartis, tension dans la voiture.

Trois jours après, nous sommes à Ouessant persuadés d'y trouver le phare. Mais nouvelle déception, je vois Philippe qui parle avec un homme près des rochers. Je repars, il me rejoint.

- Il cherchait aussi le phare ?

- Oui, je suis sûr qu'il nous suivait lui aussi

- Arrête tu deviens parano

- De toute façon, nous ne le verrons plus

- Pourquoi, qu'as-tu fait ?

- Le nécessaire.

Philippe commence à me faire peur. Nous ne nous parlons plus, je n'ai plus confiance. Je n'écoute même plus « Salut les Copains ».

Philippe met les infos :

« Une arnaque vient d'être dévoilée, des centaines de personnes ont versé 100 francs pour trouver un phare. La photo représente une toile d'Edward Hopper. L'initiateur de cette fraude a disparu. La police a ouvert une enquête suite à la signalisation de divers incidents liés à la quête du phare : bagarres, malversations et même soupçon de crimes. »

Le silence règne dans la voiture....

Texte 2

J'en ai marre, j'ai soif
Tais toi cela ne changera rien, ne te plains pas
Je n'en peux plus, nous allons mourir
Mais non regarde il y a un phare juste devant
Quel phare, y a pas de phare !
Mais si regarde, il est là tout blanc, nous allons
avoir à boire
Il n'y a rien, nous sommes en plein désert, tu
délires, c'est un mirage !

.....
.....;

14 Juin 2020

.....
Eric Rondeau

VOYAGE A TRAVERS UNE HISTOIRE

Quel mauvais rêve !

Je suis debout, les draps dans la main, en sueur.
Mon cœur, qui m'a finalement sorti de ce
cauchemar, peine à se calmer. Je me déplace
prudemment dans l'obscurité. Je sens le bord du lit
dont je me suis éjecté comme d'une capsule spatiale
en péril, mon cœur est rassuré. Sans allumer la
lumière je sors de la chambre et je me dirige vers la
porte d'entrée, décrochant mon anorak en passant.

Dehors, la vision de quelques étoiles puis le souffle
du vent sur mon visage me confirment d'un coup
que je suis bien vivant et je respire enfin
normalement. Devant moi, une masse sombre
interrompant la voie lactée m'attend. C'est mon
phare, ce phare que j'ai cru perdre cette nuit... Sans
plus attendre, je me dirige vers lui à travers les
rafales qui tentent de dévier ma trajectoire. Une fois
à l'intérieur, je monte l'escalier lentement dans le
noir et dans le silence pour m'identifier à mon
existence retrouvée. Dès mon arrivée au sommet, je
presse le bouton actionnant l'ouverture de la
coupole. Les étoiles défigurées par les
imperfections de la paroi m'apparaissent les unes
après les autres dans leur splendide vérité.

Face au vent, j'ai l'impression de me déplacer
(presque) à la vitesse de la lumière. Je me retrouve
à la proue de mon vaisseau d'explorateur, mon
vaisseau de l'espace qui file sur l'eau, et je me sens
vivre à nouveau. Je mets le cap vers le sud avec
Antarès en ligne de mire. Je pars pour l'aventure,
vers la découverte d'autres mondes. Une étoile

filante traverse le ciel sur ma droite en une fraction
de seconde, c'est un vaisseau spatial extraterrestre
qui me croise, peut-être m'a-t-il vu comme je le
vois... Puis une lueur apparaît sur ma gauche à
l'horizon, c'est la lune qui va bientôt apparaître. En
effet, une belle demi-lune rentre maintenant
lentement en scène. Je mets le cap vers cette
nouvelle planète à découvrir, peut-être y serai-je
dans quelques heures. Je suis encore loin de cette
planète, pourtant sa lueur s'intensifie déjà, des
étoiles disparaissent... Le soleil va bientôt se lever,
son cortège formé de Saturne et de Jupiter apparaît
juste avant lui. Cette fois je sais où je suis.

Je vais jeter l'ancre pour profiter de cette belle
journée qui s'annonce.

.....
Alain Huré

Les 50èmes rugissants

La vague s'écrasa sur le pont dans un vacarme...
non, pas dans un vacarme, sur le pont, tout n'était
que vacarme... alors, une vague de plus ou de
moins, tout me frappait violemment, je tendais la
joue droite, la gauche, les deux à la fois aux paquets
de mer comme à la tempête incessante, douche
froide horizontale, j'avalais tout, l'eau salée de
l'océan Indien et l'eau douce qui me rentrait par
nuages entiers, énorme machine à laver déglinguée
et moi dans le rôle de la serpillière détrempee qui
s'agrippait avec l'énergie du désespoir à tous les
machins métalliques glissants de ce navire que
j'entendais se disloquer et s'enfoncer
inexorablement dans les cinquantièmes hurlants.

-Belle petite brise, ça se lève, on dirait...

Le commandant du Floréal souriait à côté de
moi, sa barbe bien taillée à peine humide, c'est pas
dieu possible, il devrait être en train d'envoyer des
SOS de détresse d'une voix blanche, de gonfler les
gilets et les bouées, de distribuer les places sur les
canots de sauvetage, de prier les multiples Dieux de
la création et des profondeurs abyssales au lieu de
fanfaronner sur le pont !

-Rentrez, vous êtes pâle comme la banquise,
vous verrez, demain, ils annoncent du grand beau.

La porte de la coursive claquée au nez du
maelström météorologique, j'étais comme entré
dans le programme essorage de la machine à laver
mais, au moins, j'étais au sec. Avec la trajectoire
d'une boule de flipper aux mains d'un excité
parkinsonien, je regagnais ma couchette où, roulé

en boule, une seule pensée surnageait le repas de midi qui remontait à la surface : mais qu'est-ce que je fous là ?

Jamais je n'aurais dû quitter la baie d'Audierne, on ne devrait jamais quitter Audierne ! Devenir Peintre Officiel de la Marine, pour un artiste breton, c'était comme accéder au poste de Grand Maître de la confrérie de l'andouille à Guéméné, j'étais fier comme un pou d'avoir ce pouvoir de dessiner cette petite ancre après ma signature mais, moi, ça m'allait très bien de ne peindre que les bords de mer, de dessiner les ports, de croquer les phares, les rochers, les lichens, l'écume des vagues sur la grève... les tempêtes, c'est de ma fenêtre que je les peins, moi, je suis un Breton du granit, moi, pas un marin, même si j'ai fait un peu de pédalo gamin et si je suis déjà monté sur des bateaux de pêche, mais à quai, pas en mer... bon, tout ça jusqu'à ce que la rencontre, elle, à l'expo de Brest, devant un de mes meilleurs tableaux, la Pointe du Raz la nuit. Sa chevelure rousse illuminait la toile nocturne, j'adore les rousses, je l'ai adoré à la seconde où elle s'est retournée et m'a souri, de plus, j'étais libre, divorcé depuis un mois, oui, elle est partie avec la petite, elle a craqué après cinq ans, faut dire que vivre avec un artiste, c'est dur, elle a préféré l'autre con avec son usine de sardines, enfin bon, c'est du passé et la rousse, c'était du présent, donc elle m'a souri et m'a parlé...

-C'est... il n'y a pas de mots... je passerais mes nuits sur ces rochers...

Elle a passé la nuit chez moi, puis les autres, j'en avais pour toute une vie à compter ses taches de rousseur, bref, j'étais prêt à tout pour elle ce qui fait qu'aveuglé par la flamboyance qu'elle dégageait j'avais débranché le peu de sens commun qui me restait quand, au cours d'un buffet au ministère de la Marine, un officier m'a subitement proposé de l'accompagner pendant sa mission dans les mers du Sud, comme peintre, et elle, éblouie par son imaginaire empli de polynésiens, de lagons et d'atolls ensoleillés, me poussa à accepter l'invite, de faire mes valises et d'embarquer, mon chevalet sur l'épaule, sur le Floréal afin de lui rapporter la version actualisée des paysages Gauguinesques... et, avant que je réalise qu'il s'agissait de deux mois en mer, DEUX MOIS !... trop tard, pour ses beaux yeux verts, j'avais déjà serré la main du gradé, cochon de mer qui s'en dédit !

Et me voilà sur cette frégate, dans les mers du sud, ça, pour être au sud, elles y sont, les mers, en

descendant encore un peu, on toucherait le pôle du doigt, tout ça pour promener le drapeau tricolore autour de nos maigres possessions, Kerguelen et autres cailloux de la Désolation, on ne sait jamais, avec les étrangers... et, quand à parler de lagons et de Tahitiennes bronzées, ici, c'était plutôt le niveau zéro de la végétation et ces rochers sont quasiment inhabités, c'est dire que mes tubes de couleur verte, je pouvais les remettre dans ma cassette, de toute façon, dans mon état, je n'avais pu faire qu'une seule aquarelle et j'ai vomi dessus cinq minutes après, je le savais que je ne supporterais pas le bateau, j'étais la risée de l'équipage, le Titienic, ils m'appelaient... allez, je dors, demain sera peut-être meilleur.

-Allez, debout, j'ai une bonne nouvelle pour vous, ce matin...

C'est pas qu'il soit laid, le commandant du Floréal, non, si j'ai fait la grimace en ouvrant difficilement les yeux, c'est que, de voir sa tête, ça m'a fait émerger dans le réel, le dur, l'horifique réel, l'humide, le salé, le secoué, le ballotté... alors que j'étais plongé dans un rêve bucolique, ma rousse et moi, allongés dans l'herbe si haute qu'elle nous cachait au monde et du monde... mais, bon, je me suis soulevé sur le coude, j'ai essayé de rebrancher mon cerveau sur le programme roulis/tangage tout en ravalant cet horrible arrière-goût de vomi froid... et, enfin, je répondis :

-Hein ?

Et ce que je compris de sa réponse m'a foutu la chair de poule et m'a fait me recroqueviller dans ma couchette, comme quoi la météo se serait délicieusement... oui, il a bien dit délicieusement... améliorée et qu'on n'allait pas tarder à passer auprès d'un îlot et que, si ça pouvait me faire plaisir, ils seraient heureux de m'y débarquer pour que j'y passe la journée à peindre... et moi, à le voir souriant, béat comme un qui aurait découvert le Graal et serait prêt à le partager, et moi, la bouche pâteuse et l'œil glauque, je ne pus que lui baragouiner quelques borborygmes...

-OK, alors, dans une heure, sur le pont !

Et s'il y a une chose avec laquelle on ne plaisante pas sur un navire de guerre, c'est bien la discipline et moi, même si être POM, peintre officiel de la marine, me donne le grade de lieutenant de vaisseau, ça me fout aux ordres du commandant... ceci pour dire que, pile une heure plus tard, je me traînais sur le pont avec mon barda sur l'épaule. L'optimisme étant une des forces inhérentes aux

militaires, je ne fus pas surpris de m'apercevoir que le grand beau promis devait être réévalué à l'aune locale, le ciel étant quasiment bouché, la mer bien formée, en Bretagne, on n'aurait pas été loin d'appeler ça une tempête, eh bien, ici, c'était du « grand beau »... Ils m'attendaient là, dans le petit matin triste, tel un peloton d'exécution, les sourires en plus, car ils étaient heureux, ces marins... de la main, ils me montraient une masse sombre qui se détachait au loin, l'île, sans doute, moi, je tâchais de faire bonne figure, je boirai l'océan jusqu'à la lie... En fermant les yeux, je descendis l'échelle de coupée, oui, en plus, j'ai le vertige, pour embarquer sur un canot pneumatique, on me fit enfilier un gilet gonflable, manquait plus que la poupée du même nom, même ballotté, je voulais garder mon humour devant les quatre marins qui m'encadraient.

En une seconde, dès que le canot eut quitté l'étrave du Floréal, je maudis l'espèce humaine, elle, dont les très lointains ancêtres s'étaient à grand peine sortis de l'océan pour s'installer et conquérir la terre ferme et qui n'ont de cesse que de revenir le défier ! Abandonner un navire solide comme le Floréal ! Déjà que moi, j'y vomissais tripes et boyaux, c'est dire, alors devoir le quitter pour un canot en caoutchouc grand comme une nappe de chômeur qui sautille sur le rodéo des vagues, c'est de la folie furieuse, je fermais les yeux agrippé aux cordages en attendant... je ne savais même plus si j'attendais quoi que ce soit de cette putain de croisière !

-Eh, ça y est, on a touché terre... vous abordez ?... Eh, oh, lieutenant ?!

En effet, ça ne bougeait plus qu'à peine, mon estomac en frémissait de joie devant cette sensation presque oubliée, la stabilité, il sentait la proximité de la terre ferme comme les oiseaux migrateurs sentent le nid où ils ont vu le jour, je sautais, presque sans me tremper les chaussures, sur la grève caillouteuse, grise, pas le beau gris bleuté du granit breton, non, le gris du sale, du triste, du désolant. Et bien, même ce gris me parut merveilleusement beau, j'ai failli tomber à genoux pour baiser ces petits cailloux les uns après les autres.

Derrière moi, un marin me passa mon matériel et un autre un sac.

-C'est votre gamelle pour midi, nous, on doit repartir au bateau, le canot a une déchirure, va falloir réparer ! A ce soir, travaillez bien, mon lieutenant.

J'étais prostré, sans réaction, debout sur ces pierres qui me blessaient les pieds, j'aurais dû rougir de honte devant ces marins qui me regardaient, l'air goguenard, mais la honte est un sentiment de sédentaire en mode introspectif, pas le genre d'émotion qu'a un nauséeux qui vient de se faire ballotter par les cinquantièmes rugissants. Et la nausée submerge toujours l'humiliation...

Le moteur du canot une fois éloigné, je baignais subitement dans le bonheur du silence ! Je passe le raffut incessant de la mer, la mer ne compte pas, son bruit est un bruit de fond, ça serait même plutôt reposant quand on n'est pas dessus. Je me suis assis sur un rocher moussu, les yeux fermés, je laissais mon estomac se réhabituer à la stabilité, la stabilité c'est le propre de l'homme, c'est sur le roc qu'on a créé les civilisations, pas sur un bateau ! Je prenais même pour une bénédiction la fiente d'albatros fuligineux que je venais de recevoir sur le front... une, ça va mais les suivantes, non ! Ça tombait comme à Gravelotte... j'ai même eu un moment l'idée de poser des feuilles de dessin par terre et de laisser les oiseaux créer, j'appellerai ça Guano 1, Guano 2... je pourrai en faire une série d'installation paradoxale, l'étron pousserait sur les feuilles !

Bon, assez rêvé, je me lève et je me dirige laborieusement vers la cabane de pierre accueillante qui se dresse en haut de la colline...

En fait d'accueil, la porte était défoncée, gisant dans la boue, et le gîte était envahi par une horde immonde de phoques puants serrés les uns contre les autres et peu désireux de partager le peu d'espace restant avec un peintre en détresse, j'y fus reçu par un concert de grognements et de rugissements destinés à m'expliquer la hiérarchie régnant sur l'île. Un gros mâle se mit même à se trémousser dans ma direction, gueule ouverte pour appuyer son raisonnement.

-Hé, ça va, je m'en fous de tes femelles, garde-les. Elles sont moches et elles schlinguent le poisson pas frais, en plus !

Au dehors, les albatros m'attendaient de patte ferme, c'est pas tous les jours qu'elles ont un touriste à se mettre sous la queue, elles bouchaient le ciel qui l'était pourtant déjà suffisamment. Dès que je me remis en marche, les milliers d'oiseaux se mirent à gueuler et à me chier dessus. Je leur répondis, sur le même ton, que l'accueil du touriste laissait à désirer... En courant en zigzag, je dévalais la pente, sautant de rocher conchié en rocher

moussu. Je ne sais pas sur lequel j'ai subitement glissé mais je me suis ramassé moi aussi comme une merde sur le sol, mon sac s'étala dans la boue nauséabonde, projetant tout mon matériel de dessin qui s'enfonça et disparut devant moi. Moi, j'essayai de me relever, mains enfoncées dans le guano puant mouvant qui me retenait.

Du coin de l'œil, je vis la gamelle que m'avaient préparée les marins dispersée et engloutie rapidement par une nuée d'albatros affamés et curieux de cuisine exotique. A quatre pattes, Robinson ridicule, trempé par la pluie qui repartait de plus belle, sans toit, sans rien à manger, je me mis à pleurer sur mon sort, sur ma faim, sur mes ambitions de peintre explorateur et sur la météo pourrie qui lavait mes pleurs sous une averse glacée.

L'après-midi touchait à sa fin, l'averse, elle, n'avait pas encore cessé quand le bruit du canot revint faire s'envoler les milliers d'oiseaux de ce coin d'île. Les quatre marins eurent beaucoup de peine pour me reconnaître dans ce tumultus de guano dégoulinant secoué par d'incessants sanglots. Le retour fut un autre grand moment de honte, je n'avais pu nettoyer qu'une faible partie et, prostré dans le fond du canot, j'entendis les rires étouffés des militaires, rires qu'ils ne purent dissimuler lorsque le commandant, du haut du bastingage, leur lança :

-Pourquoi vous me rapportez une poubelle de détrit, foutez-moi ça à la baille !

Le vernissage battait son plein, autour des tableaux, toujours la même foule de profiteurs de champagne et petits fours gratuits, de dragueurs cyniques, de pseudo-intellectuels à l'affût de frissons existentiels nouveaux. De grandes toiles tempétueuses, des ciels bourgeonnants de promesse d'averses monstrueuses au dessus de mers démontées se brisant sur des rochers impassibles où des phoques luisants hurlaient leur résolution aux éléments déchaînés, l'exposition emportait les visiteurs dans des contrées où l'homme n'est rien, où la force est ailleurs.

Près d'une vague énorme sur laquelle flottait un minuscule canot orange, une femme aux cheveux roux faisait les yeux doux au jeune peintre qui répondait en souriant aux questions d'un journaliste. -Oui, le peintre, créateur de mondes, est chez lui dans cette partie du globe où le maelström d'un continent en devenir tourbillonne. A tous moments,

je me suis senti en harmonie avec cette nature sauvage !

.....

Dominique Marzin

Histoire d'enfance

Moi quand je serai grande je serai sorcière. Bercée par la légende du Roi Arthur, je me rêvais Fée Viviane. Je serai une belle sorcière pas une vieille avec des verrues, des cheveux gras. Je ferai des filtres d'amour pour les jeunes filles et les femmes plus âgées en mal d'amour. Je soignerai les malades. Je lirai dans les pensées de ceux que je croiserai ce qui me permettra d'éliminer les méchants. Je comprendrai le langage des animaux pour leur parler. Je ferai pousser des fleurs. Je vivrai dans une maison en pleine forêt.

Moi quand je serai grande je serai corsaire. Un corsaire femme, c'est rare mais ça existe, je serai le capitaine du bateau, les marins m'obéiront car je serai sévère mais juste. Je poursuivrai les pirates sur les mers et les océans. Je capturerai les bateaux marchands espagnols, anglais et hollandais. Je rapporterai mon butin au roi de France qui m'anoblira.

Moi quand je serai grande je serai chef de tribu indienne et sorcier. Je cumulerai les deux fonctions, j'ai le droit puisque je suis la chef. Être sorcier me donnera encore plus de pouvoir pour mener ma tribu à la victoire. Nous vaincrons les soldats, les cow-boys, ces blancs envahissant nos terres et exterminant les bisons et les indiens. Je mettrai des peintures de guerre, j'aurai une grande coiffe indienne et je danserai au son des tam-tams. Je chevaucherai un beau mustang dans les plaines.

Moi quand je serai grande, je serai chevalier comme Bayard.

Que de rêves enfuis, que d'histoires merveilleuses vécues tous les soirs en m'endormant. Je lançais la machine et me laissais porter par mon imagination. Ce sont mes plus beaux voyages, mes plus belles victoires, mes plus belles aventures.

Histoire de bébés

D'où viennent les bébés ? Question éternelle des enfants qui voient arriver des frères et sœurs mystérieusement. Tout ce qu'ils savent est que les petits sont éloignés de la maison et, à leur retour, il y a un bébé.

Julienne pense qu'ils arrivent dans une jolie boîte garnie de dentelle. Christiane sait qu'ils arrivent sur la « Pierre aux Bébés » « mein ar babiged », c'est sa mère qui lui a dit. Elle connaît bien cette pierre, c'est une roche plate au bord du Canal de Nantes à Brest. Elles vont la voir de temps en temps pour trouver un bébé, sans succès. C'est pourtant une belle légende.

Christiane trouve cela louche, elle observe les adultes et s'est aperçue qu'une jeune femme qui venait d'avoir un bébé avait dégonflé.

-Julienne, je suis sûr qu'il y a un truc, on va faire la liste de toutes les femmes qui ont un gros ventre et on verra si un bébé arrive.

Elles observent toutes les femmes du village et constituent leur liste. Il y a des femmes de tous âges dans cette liste, elles les surveillent. Effectivement certaines ont eu un bébé, le mystère commence à s'éclaircir

Un jour dans la cour d'école, elles sont rejointes par des grandes.

-Qu'est-ce que vous faites les petites, c'est quoi ces noms ?

Elles se moquent :

-Léonie, Marie, Francine ne risquent pas d'avoir des bébés, elles sont trop vieilles.

Ah bon, il y a un âge ! A quel âge on est vieille ? Toutes celles qui ont plus de 40 ans sont supprimées de la liste mais voilà que l'une d'entre elle a un bébé, elle a 42 ans.

Les grandes finissent par leur expliquer comment les bébés sont conçus. Bien qu'ayant assisté aux saillies des taureaux, chevaux, elles n'avaient jamais fait le rapprochement. Christiane est fière de ses nouvelles connaissances et n'hésite pas à les partager.

-« Germaine, tes parents l'ont fait deux fois, ils se sont repentis et n'ont pas recommencé, mes parents eux l'ont fait neuf fois » déclare Christiane à une camarade de classe qui a un seul frère.

Elle annonce crânement à sa mère, « je sais comment on fait les bébés », et se prend une gifle.

Nous sommes fin des années 30, l'éducation sexuelle n'est pas pour demain...

.....
Régine Vallot

Une histoire

« On embarque dans une histoire comme on part en voyage »...

Bien installée sur mon banc de lecture, une petite

tasse de café fumant, mon livre du moment sur la table basse attendent que je me pose confortablement. J'ai placé soigneusement mon coussin après avoir épousseté les signes d'orage de la veille. La nuit fut mouvementée. Tel un feu de quatorze juillet, le jardin se pare de différentes couleurs, la foudre tombant de ci, de là, laisse imaginer un décor apocalyptique au petit matin lorsque tout sera redevenu calme et posé. La chienne à mes pieds ronfle. L'orage a du, elle aussi la déranger dans son sommeil nocturne. Le ciel sans nuage laisse présager une chaude et belle journée. Je profite de la fraîcheur matinale, du chant des oiseaux. Mais cette plénitude aura été de courte durée. Plongée dans mon roman, je n'ai pas vu le ciel s'assombrir derrière moi. Le vent se lève, j'ai juste le temps de replier mon compagnon de voyage, avant que les quelques gouttes naissantes ne le transforme en rivière d'encre. Trop tard. La rivière devient torrent. Les phrases se disloquent. Les lettres se séparent et se mélangent, certaines disparaissent et ne reviendront pas. La chienne est partie depuis un moment. Je la vois sur le perron. Elle m'attend, se demande quand je vais la rejoindre. Mais je ne bouge pas. Mon coussin est trempé. Mon café noir fumant ressemble à un thé glacé. Tout tourne autour de moi. Les petits sapins récemment plantés laissent un trou béant au milieu du pré. Je les vois tourner au dessus de cet immense tapis d'émeraude. Les bouleaux plient à la cime mais résistent. Les cerises naissantes souffrent sous les assauts du vent et le fouet incessant de la pluie, mais elles tiennent bon. Je me suis recroquevillée au fond de mon banc, espérant la fin imminente de ce déluge.

Une bourrasque soudaine m'arrache de mon abri de fortune. Je sens une chaleur humide sur la paume de ma main gauche. J'ouvre les yeux. Elle est là, ma petite boule de poils, me léchant les doigts. Moi. Affalée sur le sol au pied du banc. Mon livre sec à la main, mes lunettes de travers, mon café refroidi qui n'a pas bougé. Notre nuit d'orage a été à ce point mouvementée ? Suis-je épuisée au point de m'endormir sur mon roman ? Pas eu le temps de déposer mes lèvres dans mon café que Morphée est revenu me chercher ? Je reprends mes esprits, me relève, remets mes lunettes en place, hume et bois une gorgée de mon délicieux café un tantinet froid, caresse ma chienne pour la remercier de sa chaleur. Je remonte sur mon banc, reprends mon roman. L'orage n'aura pas raison de moi. Rien, ni personne

ne perturbera mon voyage aux travers des pages.

Françoise Poirier

C'était mon grand-père maternel.

Quelques vrais souvenirs : un grand vieux monsieur, sévère, un ventre prééminent, style Troisième République ; il jouait avec nous aux « petits chevaux » mais fallait ni rire, ni tricher. De l'humour aussi mais fallait comprendre : Il se promenait, il pétait et nous disait très sérieusement « Cours après » ...

Un matin, j'avais onze ans, je trouvais ma mère, reniflant et pleurant discrètement dans la cuisine.

Son père était mort d'une crise cardiaque dans la nuit.

Les enfants, dans ces temps-là, n'assistaient pas aux enterrements. Mes parents se mirent à porter pendant quelques mois, un ruban noir de deuil sur leurs habits. Rituels mais discrets. Le genre de la maison Jamais dans l'ostentatoire.

Un portait du défunt, émacié et sombre, regardant l'horizon, en costume d'officier, portant képi, apparu sur le buffet de la salle à manger. Mes copines pensaient voir le général de Gaulle en découvrant la photo.

J'en ai hérité après le décès de ma mère et Pépère trône désormais chez moi.

Puis plus rien. Si, on récupéra une photocopie dactylographiée de ses mémoires de la Seconde Guerre mondiale. Son héritier mâle s'étant accaparé les originaux...

Mais c'était sans compter sur mon fils Pierre qui a secoué et réveillé tous les morts de la famille. Il travaille depuis des années sur l'arbre généalogique de la famille.

Il a déniché, il y trois jours, auprès des Archives départementales de la Seine-Saint-Denis et des Yvelines, la fiche matricule militaire de cet aïeul.

Et Pépère revit. Je le vois en photo sur sa carte d'ancien combattant de 14-18. Il est beau, jeune, déjà austère. Il a une petite trentaine d'années. Il est parti à la guerre le 10 septembre 1914 comme deuxième canonnier. Il est démobilisé en août 1919 et affecté dans la réserve comme lieutenant. Entre temps, il a été blessé, ce qui lui a valu une pension d'invalidité à vie. Il a aussi reçu la croix de guerre.

Je repense à lui. Je repense aussi à ma mère qui m'en a si peu dit sur son père...

Les morts peuvent ressusciter !

Grâce à Internet ! Les recherches généalogiques

sont devenues plus faciles depuis la possibilité de les faire en ligne.

La vie continue !

Channakry Vinolas

« On embarque dans une histoire comme on part en voyage... » écrit Martin Winckler.

Un voyage, c'est une aventure qui laisse une trace dans notre âme. Et, dans une histoire, il y a des événements qui se passent dans un instant T.

Martin Winckler déduit alors que « contrairement à un voyage spatial, l'avantage d'une histoire si jamais elle se traîne, on peut sauter en marche et quand elle va trop vite, on peut ralentir ; et si jamais elle fait naufrage, on se sent irrité ou déçu, mais on en sort indemne ».

Pourtant, il reste des tourbillons dans la tête dû au désordre quand les histoires se sont emmêlées et que l'on ne sait plus par quel bout tirer pour les dérouler afin de mettre de l'ordre et prendre de la distance pour mieux vivre avec. Ces tourbillons ne laissent pas toujours à tout le monde un esprit sain et sauf.

Il y a quelques mois, un professeur de français avait mis en place 2 fois par semaine un temps suspendu de 15 minutes « à la manière d'un flash mob » dans toutes les classes et disciplines tous confondus afin que les collégiens puissent se mettre à lire un livre à leur souhait.

Je participe à ce jeu en lisant moi aussi le VIRUS L.I.V.3 ou La mort des livres de Christian GRENIER.

Drôle de coïncidence, ce livre décrit que le monde actuel, les jeunes sont des Zappeurs d'écrans, ils ne prennent plus le temps de lire. Pour y remédier, le gouvernement de l'Académie des Lettres a interdit les écrans et décrété la lecture obligatoire brutalement. Toute brutalité provoque une réaction contraire : face à cette dictature ou cette tyrannie, les Zappeurs se révoltent. Ces jeunes rebelles et adeptes de l'image sur les écrans, propagent alors un virus qui efface les mots à mesure qu'ils sont lus.

A partir de la réalité actuelle où nous vivons depuis 4 mois, il semblerait que le monde de la science-fiction émet des hypothèses sur ce que pourrait être le futur.

Qui aurait pu imaginer que le CORONAVIRUS pourrait provoquer la crise sanitaire mondiale pendant la fête de Noël dernier ?

N'avons-nous pas trop forcé la construction du monde rationnel, matériel ? En dénigrant peut-être un peu trop le monde invisible à l'œil nu. Nous ne voyons pas le Covid-19, mais celui-ci existe bien réellement, puisqu'il se propage à temps de record et capable de tuer des milliers de gens.

C'est comme le vent, on ne peut pas le voir mais seulement le ressentir. En revanche, on peut constater, après son passage, son action sur les matières comme la mer déchaînée par une tempête, les villes détruites par une tornade, etc...

Nos efforts pour construire le monde rationnel nous obligent à maîtriser de plus en plus nos sentiments. Pourtant les émotions comme la souffrance, la peur, la colère, la frustration ou la joie, la sérénité, la félicité etc... émettent bien des ondes ou énergies négatives ou positives qui peuvent embarquer notre entourage proche dans la tristesse ou l'allégresse que chacun d'entre nous dégage, à l'instar du Covid-19, d'où la distanciation sociale obligée pour éviter cette propagation virale.

Via nos émotions, nous pourrions passer de l'irréalité à la réalité, de la mort à la non mort, c'est ainsi que nous voyageons à travers les histoires fantastiques pour construire un monde pire ou meilleur.

.....
Marie-Thérèse Leroy

L'EXODE

« Notre odyssée a duré six jours. À Angoulême, nous nous arrêtons sur une place afin de nous orienter. À peine sommes-nous descendus de voiture, qu'une dame, qui a repéré nos enfants, propose de nous héberger. Elle tient avec son mari un entrepôt de carburants. Nous étendons nos matelas pour la nuit dans le vaste bureau, nous les rangeons le matin avant l'arrivée des employés. Dans la journée, nous campons parmi les caisses de bidons d'essence.

Madame Rougier installe même un lit de camp dans sa salle de bains pour y coucher Bernard et Claude.

Ayant emporté un réchaud à gaz, nous faisons un peu de cuisine. Nous nous faisons aussi discrets que possible et nous nous tenons au courant des événements en écoutant radio-Londres.

Le 16 juin, Pétain demande l'armistice.

Le 18 juin, les Allemands franchissent la Loire, Bordeaux est menacée.

Le 18 juin, de Londres, le général de Gaulle,

lance son appel désormais célèbre.

Le 23 juin, les Allemands pénètrent dans Angoulême. Le 24, ils envahissent les rues faisant prisonniers les soldats alliés qu'ils rencontrent.

Mon beau-frère André regarde ce va-et-vient, posté sur le trottoir devant la porte cochère de notre refuge. Un camion-citerne passe, André reconnaît vite Marcel. Il le hèle fortement. À l'appel de son nom, Marcel fait stopper le véhicule et saute sur le trottoir. André lui apprend que nous sommes tous ici. Du reste, ayant entendu l'appel, nous sommes accourus.

Il n'est pas question de se faire prendre par les Allemands qui sont occupés à faire ranger d'autres camions et aligner en colonne par deux les militaires français.

Vivement, juste le temps de proposer à son copain alsacien de rentrer avec nous (offre qu'il décline), Marcel lance un regard furtif à droite, à gauche. Apparemment il n'est pas visé ; il prend un enfant de chaque main et protégé par notre présence autour de lui, pénètre dans notre refuge. Ouf !!!

Mais au bout de quelques minutes, les Allemands constatant la présence de deux fusils dans le camion, flairent une disparition. Le copain alsacien, interrogé, ne voit pas d'inconvénient à dire la vérité puisque les hostilités vont cesser ! Un officier le prend comme interprète et vient taper à notre porte réclamer un soldat français.

Heureusement, la patronne Madame Rougier, femme de tête autant que de cœur, nie farouchement. Toisant l'alsacien, elle lui demande s'il est français...

À ce moment il y a diversion parmi les Allemands, le gradé abandonne ses recherches. Dans nos bagages, j'ai emporté les vêtements de Marcel. Il se vêt rapidement d'une paire de bleus de travail.

Notre hôtesse me confie les clés d'un pavillon qu'elle possède un peu plus loin dans la ville. Elle me conseille de m'y installer avec mari et enfants, pour plus de sécurité au cas où les Allemands reviendraient à la charge.

C'est là que nous attendons le moment de pouvoir regagner Jambville ».

(Extraits de « La vie à Jambville dans l'ancien temps » de Blanche Leroy)

J'ai entendu tellement de fois raconter cette histoire qu'elle m'est revenue spontanément cette semaine en écoutant une émission sur l'exode... où j'avais l'impression de l'entendre à nouveau ...

Eliane Quillet

Une histoire

Préambule :

Le géosociogramme est un arbre généalogique sur cinq à sept générations ; il marque les dates, les faits importants de l'histoire de la vie de la famille et les liens affectifs entre les personnes.

D'habitude, c'est à moi qu'on raconte les histoires. Cela a même été au cœur de ma profession.

Choisir d'élever provisoirement les enfants des autres, les accueillir au sein de sa propre famille, interpelle toujours les gens que je côtoie.

C'est sûrement parce que notre histoire familiale a fait peser sur moi, depuis l'enfance, le poids de l'hérédité, que je me suis trouvée confrontée à la place prise dans l'évolution d'un individu par l'inné ou l'éducation.

Par peur de l'hérédité, j'ai mis un point d'honneur à mener une vie ordinaire : mariée, trois enfants, employée au service paiement d'une caisse de retraite complémentaire, puis agent de voyage, et retour dans la même caisse de retraite complémentaire, bel appartement dans une résidence cotée.

Au fil des années cette construction s'est lézardée.

Confrontée aux responsabilités qu'apporte la maternité, j'ai du remettre en cause toute cette docilité, toutes les compromissions acceptées pour rester dans le moule, et partir enfin à la recherche de moi-même.

J'ai alors choisi d'aller à la rencontre des histoires des autres, afin d'obtenir un éclairage en miroir sur ma propre histoire. C'est ainsi que je suis devenue assistante familiale, d'abord pour des accueils traditionnels, puis spécialisée en accueil d'urgence pendant 15 ans, et enfin pour un accueil d'enfant handicapé et à spectre autistique.

A l'occasion du premier accueil, j'ai changé de conjoint, de maison, pour organiser une nouvelle vie, tout en obtenant la garde de mes enfants. Ce basculement fut très difficile pour mes filles, mais au moins elle n'ont plus eu une mère serpillaire.

Grâce à ce nouveau métier j'ai découvert 40 histoires différentes et j'ai cherché comment aider chacun à trouver des appuis dans sa propre histoire pour étayer son devenir.

L'écoute et le géosociogramme (que j'ai utilisé bien avant de savoir que cela portait un nom) furent mes atouts majeurs.

Au fil des discussions, on cherchait avec les enfants quelle personne de leur famille ou de leur entourage avait eu des gestes compatissants et durables envers eux, cela leur permettait une identification positive à un adulte, bien plus important qu'une famille d'accueil, car cette personne était inscrite dans leur propre histoire familiale.

Certains se sont malgré tout accrochés à nous, tant ils avaient subi de maltraitances absolues, sans autre recours que les interventions policières et l'Aide Sociale à l'Enfance.

Me voilà détentricice de toutes ces histoires sans pouvoir en raconter aucune. C'est terrible !!!

Divulguer serait trahir leur confiance, car nous avons vécu toute notre vie de famille d'accueil dans ce village de Jambville, et même en changeant les prénoms, certains auxquels ils auraient pu se confier pourraient les reconnaître.

Avoir vécu auprès de toutes ces douleurs m'a permis de trouver qui j'avais été, j'ai rencontré ma propre histoire et découvert la maltraitance psychologique et ses ressorts, les comportements générés par la consommation d'alcool, de drogues en tous genres, de pornographie, par la guerre, la maltraitance physique, par le poids des traditions culturelles et religieuses, par l'intolérance, par la maladie mentale.

Il m'a fallu 5 ans de retraite pour me remettre de toutes ces histoires :

En France aujourd'hui des nourrissons victimes de tentatives de meurtre ; affamés ; des petits enfants torturés, vivants dans la rue seuls ou violés dans leur famille à l'âge de 4 ans ; des jeunes filles vendues et mariées à l'âge 14 ans puis violées par tous les hommes de la famille pour les soumettre ; des jeunes filles en cavale depuis l'âge de 14 ans, placées juste le temps des suites de couches et qui repartent en fugue à l'âge de 17 ans avec un bébé de 2 mois ; des jeunes filles vivant dans la rue pour échapper au viol ou à la prostitution ; d'autres encore pour lesquelles la prostitution est un mode de vie et qui continuent malgré le placement ; des jeunes filles enceintes auxquelles on confisque leur premier enfant, à l'étranger, et qu'on charge ensuite d'intégrer le système social français afin de faire venir la famille de djihadistes pour un regroupement familial ; et tant d'autres histoires sordides. Je ne parle même pas des excisions, des jeunes filles ayant assisté à des génocides, des jeunes victimes

d'injonctions contradictoires qui n'ont d'autre solution que de se suicider tous les quatre matins, de jeunes filles portant des traces de coups de couteau dans le dos.....

Malgré tout, j'ai découvert les capacités de résilience des enfants « à conditions qu'on fasse cesser les souffrances »

J'ai découvert l'inertie qu'engendre chez les adultes leur propre histoire, j'ai découvert leur emprisonnement psychique.

Le plus étonnant de cette découverte c'est que cette inertie et cet emprisonnement n'étaient pas répandus seulement chez les parents des enfants placés mais aussi chez les travailleurs sociaux notamment en ce qui concerne la maltraitance psychologique pure.

Maintenant, j'ai choisi un nouveau chemin pour ma propre vie (l'atelier d'écriture et vos lectures bienveillantes en font partie) mais je cherche encore la place de la liberté dans tout cela. Jusqu'où suis-je capable de me l'autoriser ?

.....

Guy Teindas

Histoire d'un voyage manqué

Ils sont tous là autour de moi, l'air heureux mais aussi soucieux. Je ne m'attendais pas à ce qu'ils me fassent ce grand plaisir. Car il est très difficile de les avoir tous en même temps. Rares sont les Noël où il ne manque personne. Alors profitons de cette splendide occasion de les voir réunis. L'épouse toujours présente dans les grands moments et dans ceux qui le sont moins ! mes deux filles aînées aussi charmantes et différentes à la fois, elles sont accompagnées de leurs compagnons que je connais encore trop peu pour savoir s'ils formeront des couples heureux ; mon fils, le petit dernier, qui jouit de ce privilège mais qui n'en profite pas trop ; sa femme est avec lui et elle est encore plus éblouissante de beauté que d'ordinaire ; mes petits-enfants, les deux aînés et les deux petits bien plus jeunes tous aussi intéressants les uns que les autres malgré des personnalités incroyablement différentes

Ils sont tous venus de loin pour me faire cette surprise que j'apprécie beaucoup ; c'est tellement peu fréquent.

En souriant à tous béatement, je me mets à me remémorer la dernière occasion où j'avais réussi à tous les « avoir » ensemble après bien des variations de programmes afin tenir compte de leurs contraintes respectives aussi bien professionnelles

que familiales. C'était au Portugal, à Cascais précisément. Une petite station balnéaire tout à fait charmante ; Son port, sa bordure de mer et son fort ancré dans les récifs rocheux en font un lieu extraordinaire. Je nous revois tous heureux de goûter quelques jours de repos bien mérités. On y faisait bombance aussi bien à l'hôtel que dans les restaurants alentour, tous spécialisés dans les fruits de mer avec, comme vedette, servie à toutes les sauces, la langouste aux rations portugaises c'est-à-dire impossible de finir son plat sans se faire aider des jeunes affamés après une longue journée de promenade.

Je m'assoupis et dans mes rêves délicieux, je commence à me sentir entraîné dans un tunnel où des lumières intenses m'entraînent, d'une façon très agréable vers des horizons encore plus lumineux. J'y parcours les plus belles périodes de ma vie. Les difficultés traversées, pourtant nombreuses, sont absentes de cette rétrospective ; je me sens bien, très bien. J'ai rarement été aussi bien. J'ignore où je suis ni pourquoi j'y suis. Je me laisse aller suavement sans envie de me sortir de cet état tellement agréable et de profiter toujours plus de ma jouissance... Je dois être au paradis selon les descriptions qu'on m'en a faite, en tout cas pas en enfer ; ce serait trop facile.

Une caresse affectueuse m'invite à sortir de mon Eldorado, mais j'ai du mal à répondre à cet appel de tendresse car je suis trop bien.

Je me réveille enfin. Tout mon entourage est en larmes d'où jaillissent à présent des sourires de satisfaction. Ils ont tous craint que je ne revienne pas parmi eux .

J'ai abordé le fameux tunnel de la mort. J'ai manqué mon dernier voyage. Et j'en suis sorti à la satisfaction de tous, je l'espère.... Jusqu'à la prochaine fois irréversiblement.

.....

Paulette Teindas

Quelle histoire !!

De cette histoire elle s'en souviendra longtemps ! de ce cadeau d'anniversaire qui a failli tourner au drame.

Elle en rêvait depuis longtemps, en réalité depuis sa première jeunesse avec Vingt mille lieues sous les mers puis avec LE grand bleu !

Entre temps, bien sûr, beaucoup de promenades et de pêche sous-marine avec masque et tuba.

Là elle allait faire le grand saut, les bouteilles....

Ils sont donc partis de bonne heure le matin pour le rendez-vous sur une plage sans grand intérêt. Un petit groupe était déjà là et le moniteur disposait bouteilles et matériel, combinaisons et palmes. Il est vrai que, la veille, nous étions allés au bureau pour visualiser un petit film d'information et choisir le matériel qui correspondait à notre taille et poids.

Donc, nous voici en rang devant notre bouteille et équipement. Le moniteur nous enseigne le vocabulaire gestuel à utiliser en plongée : OK, remonter, descendre, comment ouvrir et fermer la bouteille, ceinture de plomb, etc.....

Nous nous mettons à l'eau et nageons une centaine de mètres avant de descendre pour les premiers exercices... C'est un peu décevant car rien à voir si ce ne sont des rochers couverts d'une algue poussiéreuse gris, marron. C'est vraiment le piège à C..., pardon, à touristes !!!!! mais l'impression y est, ne serait-ce que d'entendre sa propre respiration est une sensation merveilleuse ; nous sommes un petit groupe, le moniteur en tête, un papa avec sa fille ado, et deux garçons, la trentaine, puis deux sexagénaires, nous.

Je nage, je regarde, je descends encore un peu ; un des deux garçons nage au dessus de moi, drôle d'impression ...

D'un seul coup, une sensation étrange... il faudrait que j'arrête de fumer, j'ai du mal à respirer ; et pourtant nous ne sommes qu'entre sept et dix mètres, ce n'est qu'une initiation à la plongée... Mais où sont les autres ??? je ne vois plus personne, le moniteur ne s'est pas rendu compte que je ne suivais pas.....

Ce n'est plus qu'une impression, je manque d'air... je veux remonter, tout enlever, l'embout, la bouteille; je pédale comme une folle pour arriver à la surface, enlever l'embout, et respirer ...ouf !! je veux me libérer de la bouteille et enlever ma ceinture mais impossible !!! je mets ma tête dans l'eau, je suis en apnée, je m'essouffle et je suis tirée vers le bas ; j'essaie de me calmer ; je ne vais tout de même pas mourir ici à six ou dix mètres de profondeur !! c'est ridicule ! je réessaie une fois, deux fois, impossible.

La panique me prend, je me débats comme une folle et je perds de l'énergie, rien y fait, je suis inexorablement tirée vers le bas à cause du matériel qui m'entraîne vers le fond....

Et soudain le miracle !!!!! un homme me prend par le bras : « ça ne va pas Madame ? »

-non pas du tout, je ne peux plus respirer !

Il saisit l'embout de mon tuba et se le met dans la bouche : « mais, madame il n'y a plus d'oxygène ...rien ne sort de votre bouteille agrippez vous à ma planche, je vais chercher mon fusil que j'ai laissé au fond ; j'étais en train de pêcher quand je vous ai vu vous agiter. »

Il plonge et réapparaît quelques secondes plus tard ; je me repose sur sa planche et mon rythme cardiaque reprend de la normalité. Il vérifie ma bouteille et me dit : « je comprends, votre bouteille est fermée. comment est-ce possible ? »

Complètement abasourdie, je me laisse mener jusqu'au rivage où je vois le reste du groupe, le moniteur, mon mari hébété, personne ne comprenant ce qu'il m'arrive.

Assise au petit bistrot de la plage je commente mon aventure et, EUREKA, je comprends ce qui a failli me coûter la vie.

Quand, avant de se mettre à l'eau, le moniteur nous a fait ouvrir les bouteilles, j'ai fait un quart de tour au lieu de l'ouvrir à fond, et quand l'un des participants est passé au dessus de moi, je me souviens d'un coup sec de sa palme sur la bouteille pour se dégager... à ce moment précis, il a fermé avec le pied la bouteille qui était à peine ouverte.

QUELLE HISTOIRE !!!!!

.....
.....

8 octobre 2020

Alain Huré, nanda, Françoise Poirier, channa, Guy Teindas, Paulette Teindas, Anne-Marie Marchay, Dominique Marzin, Régine Valot, Eric Rondeau, Christiane Rosset, Marie-Thérèse Leroy, Eliane Quillet

Vérités et mensonges

.....
.....

Channah Vinolas

Pour les fans de grammaire et d'orthographe, la vérité ce serait une phrase construite juste, c'est-à-dire avec le respect des règles et exceptions. Le non-respect des règles serait alors un mensonge ou, en tout cas, très proche car cela nécessite une connaissance au préalable des règles grammaticales, etc...

La vérité, d'un point de vue mathématique, ce serait une équation juste, et le mensonge, une équation fausse.

Selon les scientifiques, la vérité serait un raisonnement logique validée par des expériences. Le mensonge serait un raisonnement non validé par des expériences.

Historiquement, la vérité est un fait. Écrire une histoire sans respecter les faits, est une fable.

Les vérités et les mensonges peuvent alors se mêler à profusion dans les cerveaux des hommes et des femmes lorsqu'ils n'étaient pas baignés dans un environnement qui différencie clairement entre la vérité et le mensonge.

Les chanceux comme les personnes hors du commun, tels que les philosophes et les humanistes renommés, la vérité est la conformité du discours à la réalité. Si le discours est contraire à la réalité, il est jugé faux, donc mensonge.

La difficulté réside donc dans la projection de notre point de vue en conformité avec le plus grand nombre de personnes, autrement dit voir les choses telles qu'elles sont dans le monde où nous sommes habitués à vivre.

Dominique Marzin

Vérité, mensonge, vérité
Qui es-tu pour juger ?
Mentir est ma vérité
J'embellis la vie, la réalité
Où commence le mensonge
Où finit la réalité
Où commence la réalité
Où finit le mensonge
Je ne sais plus où j'en suis
Mais je suis heureuse et ne veux le savoir
Demain, hier, aujourd'hui
Qu'importe matin ou soir
Je vis mes rêves, je rêve la vie
« Espèce de folle » m'as-tu dit
Vérité, mensonge, vérité
Qui es-tu pour juger ?
Vivre dans les songes, est-ce de la démence ?
Je préfère enjoliver mon existence
Je marche dans les rues de Paris
Je me baigne dans l'océan
Je déguste un bon repas dans un restaurant

Je me prépare pour aller danser toute la nuit
C'est mon droit,
C'est mon choix
Je revendique ma folie
« Cela ne sert à rien » m'as-tu dit
Et pourtant cela me maintient en vie
Quoique tu en dises,
Quoique les autres en disent
Je continuerai d'embellir mon quotidien à ma guise
D'ailleurs existes-tu ou es-tu le fruit de mon imagination ?
Non tu es réel puisque triste à mourir
Tu n'as rien à faire dans ma fiction
Alors tu as crié : « Arrête de rêver, toi aussi tu vas périr
Tu es dans un camp de concentration ! »
Je ne veux pas t'entendre,
Laisse-moi rêver, me mentir, c'est la seule chose qu'ils ne peuvent me prendre
Vérité, mensonge, vérité
Qu'importe, laisse-moi me mentir, laisse-moi rêver.

Alain Huré

A l'ambassade de Monaco, le secrétaire regardait le vieil homme qui se tenait devant lui, hiératique et grave :
-Mais c'est pas possible, lui dit-il !
-Comment ça ? Je dois aller au mariage du Prince Régnier et de cette artiste américaine ! Faites-moi porter une invitation !
-Mais, au nom de quoi ? Rétorqua le secrétaire...
-Au nom du roi d'Albanie !
-Vous vous moquez, monsieur, sortez... j'appelle les gardes !

Dans la rue, la femme vit sortir son père, encadré par deux hommes de forte carrure. Il entra dans la voiture, silencieux.
-Je te l'avais dit, papa, ça ne marcherait pas !
-Faire ça au roi d'Albanie ! Quelle décadence ! rugit l'homme !

Et la voiture partit dans les rue de Düsseldorf... le vieil homme se souvenait...

Otto Witte ouvrit le journal daté de 1910 , avec Gustav, ils étaient attablés à la terrasse d'un café d'Istanbul...
-Ecoute ça, Gustav !

-Oui, fit l'autre en reposant sa tasse
-A Tirana, ils ont proclamé l'indépendance !
-Et qu'est-ce que tu veux que ça nous foute, Otto !
Trouve moi une bonne petite escroquerie à faire ici, plutôt...
-On peut en faire une grosse là-bas !

Otto et Gustav s'étaient rencontrés dans une prison de Madrid d'où ils s'étaient évadés. Otto, depuis son enfance à Düsseldorf, avait été saltimbanque, peintre, attrapeur d'animaux, maçon, militaire dans l'armée turque... mais surtout escroc. Il avait même enlevé une princesse et essayé de vendre une fausse Joconde, profitant du vol de l'originale par un Italien...

Et, maintenant, il résumait l'article du journal turc à son ami et complice.
-Les Albanais sont devenus indépendants après avoir été sous la coupe des Ottomans... je te passe les guerres qui s'en sont ensuivies... ils veulent maintenant rétablir le royaume mais, polop, ils n'ont personne à foutre sur le trône... alors, le Général en chef qui dirige provisoirement écrit aux Turcs pour que le neveu du Grand Turc vienne prendre le pouvoir...
-Et alors, soupira Gustav en haussant les épaules ?
-Et alors, tu vas voir... viens !

Dans la premier bureau de poste venu, Otto écrivit, devant les yeux exorbités de son ami :
« Très cher Général Parshan, j'accepte avec joie la proposition que vous me faites, je serai dans deux jours à Tirana avec mon aide de camp. Signé ; Ahmed Kan, neveu du Grand Turc. »
-Tu es fou, lui dit Gustav, effaré, tu veux...
-Oui, une paire de moustache, un bel uniforme, je sais où en trouver dans le vieil Istambul, et ils vont nous accueillir à bras ouverts.

L'accueil fut à la hauteur de l'événement. Un régiment entier attendait sur le quai, musique en tête. Ils descendirent, tête haute, en grande tenue et s'arrêtèrent sur le tapis écarlate au bout duquel un général les saluait.
-Tu vois, murmura Otto, ça marche !
-Ouais, pour l'instant...

On les emmena, en automobile décorée de drapeaux albanais, au palais de Tirana... une journée de fête les attendait. Il fut aussitôt institué roi, ils en rêvaient depuis si longtemps... le premier

acte qu'il prit fut de changer les règles du harem royal, dorénavant, même les filles du peuple y auraient droit... il en choisit d'ailleurs quelques-unes lui-même...

Le lendemain, il réunit les représentants des régions, des vieux en tenues folkloriques plus colorées les unes que les autres... à chacun, il leur promit le progrès, l'électricité... et leur remit une somme d'argent qu'il puisait dans le trésor royal... sa popularité grossissait d'heure en heure...

Trois jours, ça a duré trois jours... jusqu'à ce que le Général reçut un autre télégramme, du vrai neveu du grand Turc, qui s'étonnait d'avoir lu dans le journal son couronnement... le Général partit avec une escouade se saisir des deux hommes...
-Arrêtez-les, leur ordonna t-il avec force.
Sans se démonter, Otto, avachi dans un fauteuil, s'adressa aux militaires
-Soldats, empêchez-le de faire un coup d'état, il veut prendre le pouvoir !
Gustav était derrière, tremblant de peur...
Et, surprise, devant l'air sûr de lui du roi, les soldats se saisirent du Général et l'emmenèrent en prison..
-Bon, faut pas rester trop longtemps ici, maintenant, murmura le souverain... ça va se gâter vite...

Aidés par les femmes du harem, qui les adoraient déjà, ils se déguisèrent en femmes et, après avoir rempli leurs sacs de pièces d'or, ils prirent le premier train pour la Turquie...

Dans la voiture, le vieil homme soupira...
« Merde, j'ai été roi quand même, j'y ai droit, à ce mariage de Monaco !!! »

.....
.....
Atelier du Confinement II....
22 Octobre 2020
.....
L'école
.....
Alain Huré

L'école... je voudrais profiter de cet espace et de ce temps pour rendre ici un hommage aux écoles et aux professeurs sans lesquels je ne serais pas

l'homme que je suis devenu, j'en ai par avance une larme qui me coule le long de ma joue vieillie par les années... je ferme mes yeux embués et je revois...

Je revois monsieur Bouquier, mon instituteur, nous remplissant notre jeune crâne des bienfaits, de la beauté et de la grandeur de la France coloniale, sous les cartes du monde où rosissaient l'Empire français, ses possessions guyanaises, indochinoises, malgaches, calédoniens, marocains, tunisiens et, surtout algériens et l'AOF et l'AEF, les colonies africaines occidentales et équatoriales... et on en était fiers !!!

Je revois madame Delavigne, professeure de dessin, petite femme aux lunettes énormes, passant dans la classe et déchirant nos dessins laborieusement coloriés en hurlant : « C'est de la merde »...j'avais treize ans... elle nous a envoyés chez elle, un jour, Van Papeghem et moi, pour rapporter en classe une malle avec des objets qu'elle voulait nous faire dessiner. Son appartement était le capharnaüm le plus fantastique que je n'avais jamais vu, un bordel, un foutoir inimaginable...

On trouva la malle pleine d'objets hétéroclites et à moitié cassés, on la rapporta. Cette vision et cette femme me confortèrent dans ma décision: je serai artiste !

Je revois monsieur Hédon disséquant les tragédies de Racine et de Corneille, grattant jusqu'à l'os les hémistiches pour nous laisser nauséux devant un cadavre littéraire sanguinolent et puant et nous dégoûter à vie du théâtre classique... il me fallut Jacques Duvalier, un camarade à moitié fou de quatrième et sa récitation allumée de la tirade « Ô rage, ô désespoir... » pour insuffler de la vie au lourd mausolée qu'on nous avait imposé !

Je revois messieurs Weber, Boulanger, Blaquièrre, etc, professeurs de gymnastique, me dégoûtant tour à tour du football (chevilles douloureuses), du rugby(accusé de lâcheté pour avoir refusé de me faire piétiner par une meute de lourdauds), du saut à la perche (on ne m'avait pas suffisamment expliqué que la perche ne se tenait pas devant le ventre... et ça fait mal), du lancer de poids (arcade éclatée, 8 points de suture)... en revanche, une pensée émue à monsieur Giraudis qui nous fit courir le 5000 mètres sur la piste au milieu de laquelle

s'entraînaient les filles à la gym...

Je revois le lycée Paul Lapie de Courbevoie, lycée de garçons où j'ai débarqué en seconde... je sortais d'une scolarité entière mixte et je devrais me taper trois ans de mecs hyper-testostéronés, frustrés autant qu'obsédés... c'est long, trois ans !

Je revois madame Guilbeau, prof d'histoire qui boguait en arrivant au chapitre « Révolution Française »... ça lui rappelait trop son enfance malheureuse prolétario-campagnarde, dès qu'elle parlait du Tiers-état, des serfs et des émeutes de la faim pré-révolutionnaires, elle chialait comme une Madeleine et nous racontait sa jeunesse... la classe, qui avait mauvais fond, la poussait dans son ornière à chaque fois qu'elle essayait de dépasser la prise de la Bastille... et elle replongeait !

Je revois monsieur Pédroncini, autre prof d'histoire, spécialiste de la guerre de 14-18, pauvre être faible et doté d'une voix minuscule, inaudible à plus d'un mètre... ses cours étaient un joyeux bordel où, à partir du deuxième rang, c'était sieste, parties de cartes et autres défoulements à cent mille lieues des tranchées verdunoises...

Je revois madame Boutruche, messieurs Escourroux et Sancier nous bourrant la tête de théorie des ensembles, de géométrie non euclidienne, d'équations différentielles, de théorèmes de Gauss, Fermat ou autres...

Je revois tout ça, et bien d'autres encore, et je pense que je m'en suis pas trop mal sorti, finalement ! Allez, je sèche mes larmes...

.....

Dominique Marzin

Aujourd'hui, je commence à enregistrer l'histoire de notre Évolution commencée par mes ancêtres en 2020. 150 ans plus tard je prends la suite. J'ai décidé de commencer par l'Éducation.

Évidemment nous avons gardé le même objectif : prospérité dans le monde et, pour cela, pas de conflit, stabilité sociale, ressources humaines adaptées au besoin de l'Industrie.

La sélection des enfants selon leurs capacités physiques et intellectuelles conduit à leur orientation dès leur plus jeune âge. Les outils permettant cette sélection s'améliorent d'année en

année.

Le fait qu'un langage universel ait été choisi, l'espagnol en l'occurrence, facilite la gestion de la Terre par un gouvernement unique qui détermine les besoins.

L'éducation se fait par télétransmission quelles que soient les matières enseignées. Ceci permet d'isoler les enfants puis plus tard les adultes. Les révoltes naissant souvent au sein des facultés, les écoles, il fut plus simple de les supprimer. Chacun travaille chez soi, plus de notion de groupe, plus de discussions pouvant remettre en question notre société.

Certaines matières, telle que la philosophie, ont été supprimées, elles sont inutiles dans ce monde aseptisé et peuvent être dangereuses car il n'est pas bon de réfléchir au rôle de l'homme dans l'univers. Il faut étouffer dans l'œuf toutes pensées qui pourraient gêner le bon fonctionnement de notre planète.

L'histoire a été revisitée afin qu'elle soit conforme à nos objectifs.

Nous avons conservé l'enseignement des matières artistiques telles que peinture, sculpture, écriture destinées uniquement aux enfants ayant des aptitudes dans ces domaines. Les leçons sont très encadrées, les sujets imposés, pas de place pour l'imagination. Dans quelques années, des machines pourront les remplacer, encore un peu de patience.

Je pense que nous sommes sur la bonne voie et que toutes nos actions passées et présentes ont permis d'étouffer tout sentiment de révolte.

« Grand-père, je peux te déranger et te poser une question ? »

« Oui, mon petit, que veux-tu ? »

« Que signifie le mot Liberté ? »....

.....

Françoise Poirier

Écrire sur l'école d'hier, d'aujourd'hui ou de demain ?

Quel choix ?

D'aujourd'hui ?

Le constat est vite fait. Et triste à pleurer... Une école inégalitaire, qui n'apprend ni à lire, ni à écrire à ses enfants. Des parents intrusifs, méprisant le petit prof.

Exception faite, bien sûr, pour les bien nés. Ils vont, protégés, dans leurs écoles des beaux quartiers. Leurs parents visent loin : Sciences- po, l'Ena, les grandes écoles...

Cependant, quelques-uns émergeront de la nasse ; bons élèves ils rejoindront les nantis. Les autres, les moyens, iront dans les amphis surpeuplés des facultés.

Quant aux autres, ils iront travailler au supermarché du coin, dans les Ehpad, les hôpitaux...

Schématique n'est-ce pas ? Mais réaliste, tristement réaliste...

Mon école, l'école d'hier, je l'ai aimée. Elle me sortait de mon quotidien. J'y ai découvert les joies de la lecture, la connaissance, l'érudition consolatrice. La permission de rêver, d'avoir de l'imagination, d'essayer de comprendre. L'espoir de changer le système ou au moins de le faire évoluer.

Jamais je n'ai songé à la quitter. Elle m'a permis d'en savoir plus que mes parents. La génération suivante en savait plus que la précédente, semblait avoir des chances d'être moins exploitée. Merci les parents !

L'école de demain. Une vraie école, érudite, pour les nantis. Et pour les autres, de l'élevage du troupeau, du nivellement par la base, du bourrage de crâne.

.....

Marie-Thérèse Leroy

L'école ne m'a jamais quittée.

Un jour, peut-être, je me poserai ... mais pas déjà ! Il reste tant à apprendre. Une vie ne suffit pas, à mon avis !

Alors il faut faire des choix et remettre à plus tard, et le temps passe et « je n'aurai pas le temps de tout faire » comme dit la chanson.

En attendant, laissons les souvenirs galoper !

Alors je me souviens des 3 mois de « maternelle » et du grand livre de géographie que je recevais sur la tête, je parlais polonais avec ma voisine, je hais encore cette première maîtresse.

Je me souviens de l'école primaire dans une école de village, le mari de la directrice était venu nous parler de son séjour à New York et nous prédisait « qu'en l'an 2000, nous habiterons dans des gratte-ciels ». Nous étions béates d'admiration. Et, surprise, le samedi après-midi, après avoir ciré nos tables, nous choisissons un livre pour la semaine.

Je me souviens du lycée tout neuf avec les tables en formica et du premier prix d'allemand obtenu en classe de 4ème que je redoublais. Ce redoublement je ne le voulais pas car j'avais juste raté l'examen de maths de Septembre. Je trouvais cette situation

profondément injuste. Il est vrai qu'ayant passé l'été en Angleterre avec ma cousine, je n'avais pas vraiment révisé les maths, mais quand même, redoubler à cause d'une mauvaise note ! Ce qui m'a décidé c'est la réflexion d'une camarade : « Tu veux pas ? Mais tu vas te retrouver à l'usine, à travailler à la chaîne ? C'est ça que tu veux ? ». Elle m'a dit ça sur un tel ton (je m'en souviens encore) que je n'ai pas hésité à ... redoubler !

Je me souviens des spectacles de marionnettes appris en école d'éducateurs. C'est fou ce qu'on peut dire comme sottises, accroupie et cachée ! Quel fous -rires, ils ne m'ont jamais quittés !

Je me souviens des cours de fac le soir, le prof disait « Regardez toutes les séries policières américaines, n'importe lesquelles, vous aurez un bon aperçu de ce qu'est un psychopathe et vous comprendrez mes cours ».

Je me souviens de Rennes, lors de la passation de mon dernier diplôme. Lors de la soutenance, je me voyais faire exactement ce que mon directeur de mémoire m'avait conseillé d'éviter. Un véritable match que j'ai finalement gagné avec un seul point d'avance, mais gagné quand même !

Je me souviens des cours d'informatique, interminables et incontournables « pour être au niveau »

Je me souviens de tellement de cours de perfectionnement, d'approfondissement, de congrès aussi où la visite de la ville, imprévue dans le programme, et donc inévitable me replongeait dans les fous rires !

Et qui voudrait que cela s'arrête un jour ?

Sûrement pas en atelier-écriture !

.....

Paulette Teindas

Ce mot magnifique quand on a trois ou quatre ans : tu vas rentrer à l'école.

On change de camp... on quitte les jupons de maman pour faire partie des grands. Le petit sac pour le goûter, en tissu brodé de mon nom, fait par maman, l'odeur du cuir du cartable tout neuf, les crayons de couleur et les cahiers, l'un à carreaux et l'autre à grosses lignes. Nous voilà partis, pour combien d'années ???

Existe t'il un ministère qui ait subi autant de changements de lois d'orientation, dans un but d'amélioration du système, que celui de l'éducation, qui remet tout à plat, recommence tout à chaque changement de ministre ?? A commencer

par le changement du jour de congé hebdomadaire, on change le jeudi pour le mercredi, oui, mais il faudra y aller le samedi, alors le matin, au moins ce qui sème la zizanie chez les parents qui veulent aller à la campagne le vendredi soir, enfin ceux qui peuvent....

A partir de la sixième, première langue puis une deuxième au choix en troisième, espagnol, anglais ou russe ???

La blouse obligatoire jusqu'en troisième disparaît petit à petit et l'uniforme, là où il était de rigueur aussi ; dans un souci de modernité, de marcher avec son temps ? Etait-il si dur à supporter ???? Je ne pense pas, pour preuve, ma petite fille, une ado très coquette a porté l'uniforme pendant quatre ans et elle y était indifférente et pourtant, il n'avait rien d'attrayant : jupe à carreaux grenats, veste en laine grenat, mocassins noirs ... donc pas de rivalités sur la mode, on se rattrape les week-end .

Puis on s'est attaqué au bac et ont fleuri une quantité de spécialités différentes et de tous niveaux, pourquoi pas ???

On a même mis sur la table le projet de la sélectivité qui marche assez bien dans d'autres pays européens ;

On change à toute vitesse on essaye, mais les résultats ne sont pas très probants.

La Morale et le civisme ont disparu des programmes mais on a permis le tutoiement bilatéral...

Je me souviens avoir manifesté mon étonnement devant des professeurs: ne craignez-vous pas que cela empiète sur votre autorité ?

Je me suis faite rabrouer comme un vieux jeton (que je suis certainement).

Mais aujourd'hui, on constate un manque évident de respect, non seulement verbal, hélas, vis-à-vis des enseignants.

Il est facile de critiquer, me direz-vous, mais, pour moi, l'école doit être ludique avant tout et la principale qualité d'un professeur est de donner l'envie d'apprendre.

Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui, à l'âge avancé qui est le mien, j'ai une soif de connaissances que je n'avais jamais ressentie auparavant ?

De toute ma scolarité, je n'ai eu qu'un enseignant qui m'ait donné cette envie de savoir, et c'était un prof d'histoire qui vivait son cours et c'était communicatif ; au contraire des cours d'allemand et anglais, où rien ne se passait, rien ne passait, les heures encore moins.

Sans rester nostalgiques des vieilles traditions scolaires, on peut évoluer dans un système éducatif par une transmission ludique du savoir (aidée par les nouvelles technologies) menée d'une main de fer dans un gant de velours...

.....
Régine Valot

Où est passée notre école d'antan ?

Je ne suis pas de la génération Marcel Pagnol, mais je me souviens que dans les années 70 et 80, nous allions à l'école sereins et respectueux. Nous savions dire bonjour en arrivant en classe, levions le doigt et attendions que l'enseignant nous donne la parole avant de nous exprimer. On craignait l'adulte et le respections. Lorsque nous recevions une sanction, on savait qu'arrivés à la maison, une deuxième tombait illico, mais grâce à ça, je suis celle que je suis aujourd'hui, et je ne peux que dire merci. Je reconnais avoir eu de mauvais profs, mais j'en ai eu aussi qui à ce jour, restent gravés dans ma mémoire et dans mon cœur. Monsieur Llinarès mon professeur de français en quatrième qui a su faire aimer cette matière même aux plus récalcitrants. Il savait donner confiance en soi, nous fit découvrir l'impressionnisme, la musique, les auteurs et leurs bons textes en passant de Brassens à Aragon. Jamais il n'a eu à lever la voix, tous le respectaient. Monsieur Ranc qui a su me faire apprécier les mathématiques. Je n'ai pas fait de gros progrès, mais ne rentrais pas dans la salle de classe à reculons. Quand je regarde en arrière et vois ce que l'école est devenue, je n'envie pas la nouvelle génération. Les nouveaux élèves que sont-ils devenus ? Des petits biens précieux que leurs parents mettent sous verre ? Des petits anges persécutés par le corps enseignant ? Aujourd'hui lorsqu'un enfant rentre chez lui avec un mot ou une sanction, ce n'est plus avec la peur au ventre de recevoir une double peine, mais très vindicatif avec l'espoir que le parent dès le lendemain surgira dans l'enceinte de l'établissement afin d'incendier l'enseignant ou pire lui mettre une avoinée. Les réseaux sociaux n'ont rien arrangé. La laïcité est devenue un mot désuet. La liberté bafouée. La République assassinée.

Que deviendront les enfants d'aujourd'hui et de demain ?

.....
Guy Teindas

Où est le temps où l'entrée à l'école s'effectuait sous une discipline stricte et indiscutable.

Avant de passer la porte de l'établissement, il fallait impérativement retirer son couvre-chef puis rejoindre en silence la cour de récréation en été ou le préau en hiver où, là, on pouvait parler avec ses condisciples.

A l'heure précise du commencement des cours on se mettait en rang devant le professeur en respectant le silence puis on accédait aux classes en file indienne sans aucun chahut et sans parler.

Dans la classe, on s'asseyait à sa place en attendant le prof. A son arrivée, tous les élèves se levaient respectueusement jusqu'à l'ordre de s'asseoir.

Le maître s'installait à son pupitre et commençait son cours pendant lequel il était inconcevable que quelqu'un ouvre la bouche sauf s'il était interrogé.

Fréquemment, l'élève était invité à monter sur l'estrade devant le tableau et à côté du bureau. C'était un moment assez stressant car on y subissait l'attention des copains qui ne manquaient pas de critiquer après le cours. L'usage de la craie pour écrire sur le tableau noir était de rigueur et il était bon de ne pas la casser malencontreusement afin d'éviter de se faire gronder. Le nettoyage du tableau à l'aide d'un chiffon souvent crasseux se faisait à tour de rôle, et tout le monde y passait un jour ou l'autre suivant les critères du maître.

L'estrade était, grâce à sa surélévation du sol d'une hauteur supérieure à une marche normale dans le but d'être vu par tous, le lieu de réception des sévices verbaux voire physiques selon l'importance de l'infraction. C'est le prof qui jugeait et il n'était pas question de discuter.

Mais c'était aussi l'emplacement où on recevait les félicitations publiques si on les méritait. Cette circonstance était assez exceptionnelle.

A la sortie de la classe, on passait devant le prof en lui disant « au revoir Maître » Pas question d'omettre ce salut.

En écrivant ces lignes, une certaine nostalgie s'éveille en moi. Bien sûr cette discipline forte était-elle excessive mais j'ai le sentiment qu'elle n'était pas aussi traumatisante qu'on le prétend souvent. Elle présentait l'énorme avantage d'inculquer à la fois respect, politesse, obéissance et sens du devoir.

Où mènera la forme actuelle d'absence de discipline qui entraîne des comportements désolants au regard de la Société. Ce sont malheureusement

les étudiants eux-mêmes qui subiront les séquelles probables dues au laxisme de l'enseignement d'aujourd'hui ?

.....
Eric Rondeau

L'EDUCATION

Ce voyage dans l'espace m'a ouvert l'appétit. Sans plus attendre je descends l'interminable escalier. Le vent a diminué à l'arrivée du soleil qui m'accueille à ma sortie du phare.

Avant de rejoindre la cuisine je fais un petit détour vers ma petite plage.

Quel plaisir de sentir sur mon visage ces rayons du matin !

Mais mes yeux sont attirés vers la droite par une petite tache blanche. Je fais quelques pas vers elle et je vois qu'il s'agit d'un gobelet en plastique qui s'est échoué sur le sable. Contrarié par cette découverte, je le ramasse aussitôt et rentre immédiatement pour le jeter à la poubelle.

Dans l'après-midi, au cours de ce que j'appelle une sieste mais qui s'apparente plutôt à une période de repos éveillé, le gobelet en plastique me revient à l'esprit. La position allongée, dans le calme et avec le visage caressé par des rayons du soleil tamisés par quelques feuillages, est propice à l'épanouissement de pensées vagabondes. Pourquoi la vision d'un déchet artificiel en pleine nature produit-elle à chaque fois en moi ce fort sentiment de colère et surtout d'incompréhension ?

Mes parents m'ont raconté plusieurs fois que lorsque j'étais petit, et même très petit, j'avais vu dans la rue une dame jeter un papier par terre et que j'aurais alors dit quelque chose comme "Ce n'est pas bien de jeter un papier par terre".

Étant donné que j'avais seulement trois ou quatre ans, cette réaction me venait bien sûr non pas d'une conviction personnelle, mais directement de l'éducation que m'ont donnée mes parents dès mon plus jeune âge. Mais pour faire cette remarque il fallait encore que j'accepte cette éducation, mais ceci se conçoit aisément en considérant qu'à cet âge je faisais totalement confiance à mes parents et que je pensais que tout ce qu'ils me disaient était vrai. Sans savoir vraiment pourquoi, j'étais convaincu

qu'il ne fallait pas jeter de papier par terre.

Cette conviction aurait pu être effacée lors de ma crise d'adolescence au cours de laquelle je commençais à considérer que finalement mes parents n'avaient pas obligatoirement toujours raison. Elle aurait aussi pu disparaître par suite d'une mauvaise influence de mon environnement, par le mimétisme du comportement de certains de mes camarades de classe ou de quartier "mal élevés". J'aurais aussi pu consciemment jeter des papiers par terre comme symbole de mon refus de la société ou tout simplement par commodité. Mais mon incapacité de jeter un quelconque déchet par terre, où que je sois, m'est restée jusqu'à ce jour non plus parce que mes parents me l'avait prescrit, mais parce que j'ai compris que cela permettait de préserver la beauté de cette nature que j'admire tant aujourd'hui.

Je me suis souvent demandé qui pouvaient bien être ces gens qui étaient capables de laisser derrière leur pique-nique des détritux à la vue de tout le monde sans se rendre compte des conséquences de leur geste sur la pollution chimique mais aussi visuelle de la nature. Je me dis maintenant qu'elles n'ont certainement pas eu mon éducation dans ce domaine ou qu'elles n'ont pas voulu ou pu la conserver.

En généralisant cette conclusion à tout élément d'éducation, que cette éducation soit parentale ou scolaire, notre comportement en "bons êtres humains" semble principalement dû aux personnes qui ont fait l'effort de nous éduquer et à nous-mêmes qui avons fait l'effort d'accepter et de conserver leur éducation.

J'en déduis que finalement il est très important, quel que soit l'environnement dans lequel on vit, que la chaîne de l'éducation ne soit pas brisée entre deux générations, car une fois brisée, cette chaîne peut mettre beaucoup de temps à réapparaître et beaucoup de papiers risquent d'être jetés par terre...

Fatigué par toutes ces réflexions mais apaisé d'avoir enfin compris pourquoi certains individus pouvaient être capables de faire des choses que je n'acceptais pas, je décide de terminer ma période de repos éveillé par une petite sieste bien méritée.

.....

.....
Atelier du Confinement II
du 5 novembre 2020
.....

Un personnage historique peut-il devenir un personnage de fiction ?

Je vous invite donc à choisir un personnage historique (actuel ou passé) et de « broder » un récit autour de lui.

Je suis sûre que vous allez faire de la « littérature » avec cette prétendue vérité historique que vous allez, bien entendu, totalement inventer.

.....
Eric Rondeau

A l'instant même où je me lève de mon transat je vois une forme venir vers moi en contrebas du phare. Au bout d'un moment je commence à distinguer une sorte de colosse bizarrement vêtu. Que peut bien faire cet homme sur mon île ?

Une fois arrivé à quelques mètres de moi je découvre un gros rouquin tenant une longue hache à la main. Il s'arrête alors et commence à baragouiner dans une langue que je ne reconnais pas. Voyant que je ne le comprends pas il frappe sa poitrine du poing gauche et me dit "Eric". Je lui réponds par le même geste "Non, Eric c'est moi". Il entame alors un monologue d'abord incompréhensible mais dont, grâce à mes connaissances en anglais, je crois deviner quelques mots. Lorsqu'il montre la mer j'entends le mot "bôt" qui pourrait signifier bateau et lorsqu'il semble me demander quelque chose j'entends "driqué" que je traduis par "drink". Le gaillard est donc venu jusqu'ici en bateau juste pour boire un coup.

J'étais prêt à lui répondre lorsqu'un jeune blondinet sort de derrière le mastodonte. Le gamin s'agrippe au manche de la hache et me regarde fixement. "C'est incroyable, on dirait moi étant petit !". Sans penser un instant que mes interlocuteurs ne me comprennent pas j'ajoute "Quelle coïncidence, ce midi j'ai justement regardé de vieilles photos de mon enfance". Sans plus attendre, je vais vers l'album qui est resté sur la petite table et j'en sors rapidement une photo de moi alors que j'avais trois ou quatre ans. Je montre la photo au monstre qui paraît surpris et qui prononce "sanne" en désignant le mioche. J'en déduis que c'est son fils. Je demande alors s'il s'appelle lui aussi Eric. L'énergumène

précise alors "sanne laïf".

"Bon sang, mais c'est bien sûr !". Le gros rouquin avec la hache, c'est Erik le rouge ! Et son blond de rejeton c'est son fils Leif qui va découvrir l'Amérique !" Ils sont certainement en route pour l'Islande et ils ont voulu faire escale sur mon île !

Je tiens ma photo face à moi à côté du petit viking. "Mon père avait raison, je suis bien un descendant d'Erik le rouge !" A ce moment, un coup de vent m'arrache la photo qui tombe alors aux pieds des voyageurs. Le freluquet me fixe aussitôt avec exactement le regard que j'avais sur la photo et me dit : "Ce n'est pas bien de jeter un papier par terre".

.....
Alain Huré

Le bruit de l'hélicoptère qui les survolait avait du mal à couvrir les explosions des grenades lacrymogènes et des cocktails Molotov, la barricade de la rue Gay-Lussac n'allait pas tarder à succomber sous les charges répétées des CRS... une nuit de mai comme les autres, du moins, ces dernières semaines de 1968.

Le pilote attendit que les pales se soient arrêtées pour ouvrir la porte et descendre, le ciel était magnifiquement dégagé au-dessus de l'héliport d'Issy-les-Moulineaux, il alluma une cigarette en faisant quelques pas autour de l'hélico, quelques instants de calme arrachés à un métier épuisant, surtout en ces temps d'émeutes, d'abord ces couillons d'étudiants devenus enragés puis ces grèves innombrables qui semblaient devoir prendre fin en ce 29 mai... lui, ça ne le touchait que de loin, il n'était que simple lieutenant de l'armée de l'air, son métier, sa passion, c'était de piloter.

Il vit, au loin, la voiture qu'il attendait, traverser le tarmac, il écrasa sa clope, c'était parti ! La longue silhouette qui sortit de la DS ne laissait planer aucun doute, il rajusta sa cravate et se mit au garde-à-vous quand le chef de l'État s'approcha de lui.

-Mon général, lieutenant Verdier à votre service.

-Bonsoir lieutenant, ne perdons pas de temps, aidez-moi à charger dans votre appareil les bagages du coffre.

De Gaulle, cigarette au coin des lèvres, lui laissa un lourd sac de voyage tandis qu'il prit un paquet rectangulaire emballé de papier gris avec d'innombrables précautions... ils les chargèrent à l'arrière, derrière les sièges passagers.

-Votre épouse ne vient pas, mon général ?

-Mêlez-vous de votre mission, Verdier, vous avez été choisi pour votre dévouement et votre discrétion, ne me faites pas regretter ce choix... et décollez le plus rapidement possible, l'air de la capitale empeste, ces temps-ci.

-A vos ordres, mon général.

L'hélicoptère volait maintenant dans la nuit noire de la campagne française. Verdier se détendit, il se retourna vers son illustre passager qui fumait derrière lui et qui fouillait dans son vieux cartable en cuir fauve.

-On va arriver à Colombey dans une heure environ, mon général...

-Changement de programme, Verdier, on va à Baden-Baden, voilà les coordonnées... on contactera Massu quand on approchera.

En Allemagne, le lieutenant comprit qu'on allait en Allemagne, chez ce général commandant les forces françaises de l'autre côté du Rhin, cet adepte de la torture en Algérie... c'est chez lui que De Gaulle s'enfuyait, mort de trouille devant de simples étudiants, il avait changé, l'homme du 18 juin... Sans dire mot, il prit la feuille de route et reprogramma son vol... il avait failli dire à De Gaulle qu'on passerait pas loin de Varennes mais sa retenue hiérarchique l'en avait empêché.

Le ciel rosissait lentement derrière le bâtiment gris de la caserne quand l'hélicoptère entama sa descente sur le sol germanique. Son projecteur balaya le sol pour s'arrêter sur le profil reconnaissable entre tous du général Massu. De Gaulle détacha sa ceinture et commença de se lever bien avant la stabilisation complète de l'appareil. Il est bien bien pressé, pensa le pilote, qu'est-ce qu'ils magouillent ensemble, ces deux-là ?...

Et pourquoi il est seul l'autre, pas un bidasse, ça se lève pourtant bougrement tôt, les bidasses ?... pourquoi personne avec moi non plus dans l'hélico ? Plutôt bizarre, non ? Verdier ouvrit la porte, le général descendit dans le petit matin frais de cette ville d'eau, il n'attendit pas que Massu le rejoigne, il marcha vers lui, le prit par l'épaule et lui parla longuement à l'oreille en marchant de long en large sur le tarmac allemand.

Comme le lieutenant ne pouvait rien entendre de ce moment historique, il arrêta de tendre l'oreille et fit le tour des sièges pour descendre les bagages de son passager. D'abord le paquet, il l'intriguait, celui-

là, ça collait mal avec un président de la République, militaire de surcroît, ce paquet couvert de kraft... il se pencha, le souleva mais, malencontreusement, en le faisant passer par-dessus le siège métallique, il l'accrocha et papier se déchira.

-Merde, pensa le pilote, je suis mal... mais... c'est quoi, ça ?...

Dans la lumière blême de ce petit jour, devant lui, il reconnut la Joconde, il avait beau n'être qu'un pilote de l'Armée de l'Air, il avait déjà été au Louvre, une ou deux fois... et ce tableau sur bois, il l'avait entre ses mains, là... la tête lui tournait... mais, alors, le sac ? Il ouvrit la fermeture Éclair du bagage...

-Re-merde, c'est quoi, ces bijoux, ces trucs en argent ?... je trimbale quel trésor, moi ?

-Une partie seulement des biens nationaux, Verdier...

La voix grave du général De Gaulle le fit sursauter. Il se retourna et vit les deux militaires boucher l'ouverture de l'hélicoptère. Massu monta prestement et obligea le lieutenant à s'asseoir de force.

-Vilain curieux, le Verdier, tu y croyais, toi, à cette fable du De Gaulle intègre, irréprochable, celui qui paye même ses timbres ?... les Français ne sont pas que des veaux mais aussi des grands naïfs... lui proféra le général en allumant une cigarette... Massu, tu me l'attaches, nous, on va mettre nos bagages avec les autres en attendant les acheteurs américains. A quelle heure ils viennent ?

-Dix heures, Charles, ils viennent de la base de Stuttgart avec l'argent... Ah, ils m'ont fait une liste de leurs souhaits... l'autoportrait de Dürer, la pie de Monet... je te lis ça, moi je les connais pas ces mecs, débrouille-toi pour les faux, comme d'habitude...

Verdier, ficelé dans le fond de l'appareil, avait les yeux hébétés, son monde s'écroulait... et, s'il n'avait pas rêvé cette magouille, sa vie n'allait pas tarder à se terminer dans pas longtemps... faut que je fasse quelque chose... dégager mes doigts...

Bon, là, je prends la suite... moi, c'est Alain Huré, j'ai fait mon service militaire à Villacoublay dans l'Armée de l'Air en 1970... et c'est en nettoyant un hélicoptère, une corvée parmi d'autres, que j'ai trouvé un papier sous un siège du lieutenant Verdier

qui racontait son histoire... c'était tellement énorme que je n'ai rien dit à quiconque... j'ai bien, par un copain qui faisait son service dans les bureaux, trouvé qu'il y avait bien un lieutenant Verdier... mort en 1968 dans un crash d'hélicoptère, version officielle !

En tout cas, je ne regarde plus la Joconde de la même façon.

.....

Françoise Poirier

Grâce aux énormes progrès dans le domaine de l'intelligence artificielle, des chercheurs ont réveillé Jésus de Nazareth. Il est réapparu en France et a voulu rejoindre les gilets jaunes.

Aucune hésitation de sa part. C'est là qu'il se sent le mieux : parmi les pauvres, les sans grades, les sans-dents, les laissés-pour-compte du fin fond de la France, les ploucs... Les incompris, les miséreux, les méprisés ...

Il sillonne la France, à pied, visite tous les ronds-points, harangue les foules nombreuses réunies autour des braseros.

La presse accourt. Les policiers le protègent. Les curés lui ouvrent leurs églises. Il peut y dormir. Les gens du cru lui apportent à manger, de quoi se vêtir.

Jésus organise des banquets sous les tentes des gilets jaunes. Chaque convive apporte sa quote-part. Du dernier sanglier tué à la chasse aux légumes du jardin, ces repas sont loin d'être frugaux. Les laissés- pour-compte y retrouvent la fraternité, la solidarité.

En haut, nul n'ose réagir, nul n'ose réprimer. Les évêques se taisent, le président se tait...

Le Christ monte à Paris, organise des états généraux.

Il est reçu à l'Assemblée nationale. L'hémicycle est complet, les tribunes bondées. Pas un cri, pas un sifflement, un silence pesant pendant tout son discours. Il propose la dissolution des deux chambres et demande au Parlement de destituer le président de la République.

Toutes ces propositions sont acceptées. Il est vrai que dehors, le palais Bourbon est cerné, bloqué, par ses partisans, tous les loqueteux qui l'ont rejoint pendant son tour de France.

Il est élu président de la République. 90% des suffrages. Sans triche. Sans les réseaux sociaux. Sans le vote par correspondance. Sans la presse.

.....

Dominique Marzin

« Anne a enfin réussi à finir sa machine à remonter le temps. Elle travaille sur ce projet depuis 20 ans et, ce jour, sa machine fonctionne. Elle va pouvoir réaliser son rêve : empêcher la naissance des grands dictateurs Hitler, Franco, Pinochet, Pol Pot... Pour cela elle a décidé de faire venir des personnages du passé qui feront le nécessaire.

Première tentative :

Où suis-je ? Qui êtes-vous ?

Bonjour monsieur Attila, vous êtes dans le futur et j'ai de grands projets pour vous.

Comment ça dans le futur ?

Calmez-vous, posez ce sabre, je ne vous veux pas de mal. Je ne vais pas tout vous expliquer ce serait trop compliqué pour vous. J'ai besoin de vous pour tuer des hommes avant qu'ils aient conçu un enfant et arrêtez avec ce sabre, je comprends que vous puissiez être effrayé.

Moi peur, impossible, vous ne savez pas à qui vous parlez

Si, à l'homme dont on dit que l'herbe ne repousse plus où il est passé, en quelque sorte un désherbant.

Désherbant ?

Un produit qui détruit la nature et les hommes

Vous n'avez qu'à utiliser ce désherbant pour tuer ces hommes dans ce cas.

Bon je crois que cela va être trop difficile, je vous renvoie chez vous.

Deuxième tentative :

Baissez votre pistolet, Monsieur Capone, je ne vous veux pas de mal.

Qu'est-ce que je fais là ? j'étais dans un bar tranquille

Laissez-moi vous expliquer, je voudrais vous engager pour tuer des hommes.

Stop, je ne suis pas un tueur à gages moi, je suis le Patron

Oui mais je ne connais personne d'autre et vous êtes un gangster célèbre et efficace

Je n'en ai rien à foutre de vos projets, libérez moi où je vous descends

Ok, Ok

Troisième tentative :

Bonjour, gente dame, où suis-je ?

Dans votre futur, monsieur Vinci

Dans le futur, très intéressant, comment avez-vous

fait ?

Avec cette machine, elle vous transporte dans le temps.

Génial, vous me montrez comment cela fonctionne. C'est quoi ce bruit ?

Un avion, monsieur Vinci, regardez dans le ciel, il transporte les voyageurs rapidement de pays en pays. Il y a aussi de voitures qu'on utilise sur les routes.

Incroyable, j'adore cette époque, je crois que je vais m'y plaire, et ça ?

Un ordinateur, cela calcule plus vite que tous les cerveaux et permet d'accéder à n'importe quelle information.

Merveilleux, avec cela, je vais pouvoir mener à bien tous mes projets.

Monsieur Vinci je suis désolée mais je vais devoir vous renvoyer dans votre château du Clos Lucé, je me suis trompée dans mes calculs je voulais Mme de Brinvilliers une empoisonneuse.

Il n'en est pas question, je reste.

Impossible au-revoir.

Tant pis, je vais essayer de créer moi-même ces belles inventions. »

Alors, mon scénario ? Ce n'est qu'une ébauche mais j'ai plein d'idées sur des personnages historiques à faire venir. Cela va faire un super film, j'en suis certaine.

C'est une ineptie ! Aucune crédibilité, complètement incohérent, trop alambiqué ! Un exemple comment la machine peut-elle ramener un personnage ? Pourquoi cette Anne n'irait pas elle-même tuer les géniteurs des tyrans ?

L'intérêt est de mettre des personnages historiques hors de leur époque, je peux développer. Et je trouve que mon idée de tuer les pères avant qu'ils ne procréent ces dictateurs est originale.

Stop, cette idée est déjà le sujet d'un roman. Cela suffit, je n'ai pas de temps à perdre avec de telles bêtises, j'ai du travail. Sors !

Mais Papa...

Sors !

Ouf ! Enfin tranquille, il y a des circonstances où je regrette de ne pas avoir mis de préservatif.....

.....
Christiane Rosset

LA REALITE DEPASSE LA FICTION OU LA FICTION DEPASSE LA REALITE...

TMURT TRUMP TROMP TOI JE NE ME TROMPE PAS JE SUIS LE ROI

MACRON MACRO MAQUEREAU AU FOND DES MERS

MACRON MAÇON MON CON CROQUE TRUMP

Venons au fait pour faire la Fête à propos de l'Europe :

Allez voir dans le Panier de Schengen :

Oui, les États-Unis se sont agrandis cette nuit avec ce panier des 27 États de l'Europe, dont la France avec ses citoyens à l'Esprit bien formé par Montaigne, Pascal, l'ENA, et j'en passe, pourront continuer à nous enrichir avec Passion. Sachez que MOI, Trump, je n'me Tromp pas... tout en vous avouant que j'y comprends rien chez Pascal, ni les autres... ce n'est pas mon truc, mais je sais quand même qu'ils transforment les Esprits bien convenablement, en épanouissant et enrichissant et transformant les Français en Êtres Humains raisonnables

C'est utile pour s'agrandir, agrandir nos États... à condition, bien sûr, qu'ils me laissent faire à ma manière, à l'envers, avec mes pulsations naturelles indispensables, qui explosent et imposent allégrement toutes mes volontés, sans soucis.

Oui, je suis le Président des États Unis, unis avec le Panier des 27 !

Vous allez voir, même s'ils veulent arranger la Planète dans leur coin sans CO2, ni pesticides, ni.ni.ni... Nous continuerons, de l'autre côté de l'Atlantique à faire ce que JE veux.

On n'a pas besoin de leur traité de Paris pour parier la belle santé de la Planète

Allons-y, je suis le ROI, le Prince, le Nouveau Président de tous ces Grands Etats-Unis dans l'état où ils sont et seront, bien sûr, grâce à moi.

J'aurai vite fait d'ici le 20 janvier 2021, de balancer tous leurs excréments intellectuels encombrants au fond des Océans, le Pacifique, en particulier... ce qui nous apportera la Paix, la Joie, le Bonheur et le Fric que j'aurai récupéré facilement chez eux d'ici là ! ... Et avec Biden au panier sécurisé au fond de l'Atlantique

Croyez-y : Vive TRUMP ! Vive les USA ! enrichis grâce à MOI !

Je suis fier de moi ! Vous aussi !

.....
Paulette Teindas

Un écuyer est arrivé hier avec un pli important à remettre en mains propres. Je revenais des bois où j'avais ramassé quelques champignons ...

Je me précipite et ouvre le pli ... ?????

Vous êtes conviée au lever du Roi à Versailles mardi dès l'aube !!!! Je suis abasourdie, pourquoi moi ???

Faut-il vraiment y aller ?? Que vais-je me mettre, je n'ai qu'une vieille robe marron qui ressemble plus à une bure qu'à une tenue de réception...

Je cours vers maman, s'il te plaît maman, toi qui a des doigts de fée, fais moi une robe, et une perruque aussi, je suis conviée au lever du Roi mardi...

Comme si elle possédait des dons magiques elle court dans le petit salon et se met à décrocher les rideaux bleus, à les assembler, les épingler, les faufiler, puis elle part dans la cour et, avec de gros ciseaux, elle coupe la queue de notre vieil HIHAN pour me faire une perruque qui se doit d'être bouclée comme il est d'usage à la cour ; elle mouille la queue dans une bassine, la lave puis l'essore au maximum ; elle prend de petits bâtons de bois et enroule les mèches dessus puis les place devant la cheminée ; avec le reste du tissu bleu, elle recouvre mes sabots qu'elle fixe avec de la colle de poisson...

Le jour J arrive, maman me mène à Versailles avec la charrette ; elle me fait mille recommandations afin de ne pas trop froisser ma robe.

La tête me démange, je n'arrive pas à supporter cette perruque ; elle me laisse à l'entrée de la grande avenue, je me sens perdue...

Un garde m'arrête, je lui montre mon pli ; il me regarde à deux fois, l'air peu aimable et me dit de passer...

Des couloirs qui n'en finissent pas, des dorures et des miroirs partout ; un autre garde m'attend et me conduit à la chambre du Roi.

Il y a déjà quelques personnes qui, à ma vue, se retournent effarés !!! Que fait-elle ici ??? Toutes ces dames ont des robes magnifiques, des perruques blanches comme la nacre et des parures de pierres précieuses, les hommes des rubans partout même sur les bas et les chaussures !!!!

ET, dans son lit, le Roi, Mon Roi Soleil !!!

Approche, mon petit, me dit-il... je fais quelques pas en sa direction et, mon dieu, le choc !!! Moi qui l'imaginait si beau (il l'avait certainement été dans sa prime jeunesse), je découvre un visage vieux,

vérolé, il me tend une main très fine et jaune qui m'invite à m'approcher ; je fais quelques pas encore et une odeur pestilentielle me lève le cœur mais mes yeux ne quittent pas ce regard profond qui semble vouloir me dire quelque chose... sa main m'attire vers lui, il me tend ses lèvres....

Bonjour ma chérie c'est huit heures, dépêche-toi, tu vas être en retard... Ouf, je reviens de loin.

.....
Guy Teindas

Voici l'histoire d'un petit homme qui voulait devenir un grand homme, un peu comme la grenouille qui voulait devenir aussi grosse que le bœuf mais, en l'occurrence, le mot crapaud conviendrait-il mieux !

Il s'agit d'un homme politique d'origine bourgeoise qui eut, grâce à ses parents, l'opportunité de suivre de hautes études universitaires tant en Europe qu'aux États-Unis avec l'obtention d'un diplôme d'une Business School sanctionnant ses grandes aptitudes intellectuelles. Il parle sept langues couramment. Il possède un physique ingrat, petit et trapu, mais il a le don de charmer ses interlocuteurs par des paroles gratifiantes. Avant de recevoir un visiteur, il prend le temps d'étudier ses dossiers pour savoir qui vous êtes et quel a été votre parcours et le motif probable de l'entretien.

Ses ambitions politiques le conduisirent assez rapidement à de très hauts postes dans l'Administration de la Région dont il est originaire.

Il y a 17 régions dans le Pays, d'importance variable selon la richesse économique de chacune.

Brillant orateur et d'une intelligence hors du commun, notre homme devint rapidement au sommet de sa Région dont il fut nommé Président à l'âge de quarante ans après en avoir obtenu le statut d'Autonomie pour sa région. Son parcours fut très honorable et il fut même considéré comme le meilleur politicien tout temps à ce poste de responsabilité.

Au plan national, beaucoup d'observateurs lui voyaient la trempe d'un prochain chef de l'État.

Par sa verve et son assurance, il cherchait à démontrer la GRANDEUR de son Pays, narguant par là-même l'Administration centrale du grand Pays dont fait partie sa région. Il parvint à imposer que la langue locale de son petit territoire soit une langue officielle au niveau de l'Europe. Au cours d'un voyage officiel en Chine, il s'est écrié à la

sortie de l'avion du haut de la passerelle : « Nous sommes six millions ! » ; En réponse, un conseiller aurait discrètement glissé à l'oreille du Président Chinois qui l'accompagnait : « et dans quel hôtel descendent-ils ? » pour marquer le ridicule de cette déclaration dans un très grand pays de 200 fois plus d'habitants .

Il est indéniable que notre petit homme a réalisé certaines avancées politique, sociale et économique. Son objectif aurait été d'obtenir l'indépendance de son « Pays ». Son parti est séparatiste et toutes les occasions sont saisies pour provoquer le Gouvernement Central.

Ma foi, quoi de plus normal quand on a une politique et qu'on la suit pour arriver à ses fins. Oui mais voilà, celui qui voulait devenir un grand homme (et il a failli y parvenir) n'a pas su rester intègre à niveau personnel ; On a découvert un enrichissement fabuleux chez plusieurs membres de sa famille et leurs comptes en Suisse étaient généreusement garnis.

Après enquête, on a décelé la fâcheuse pratique d'un versement systématique de 3% versé par les Entrepreneurs fournisseurs de services, contraints de passer par là pour obtenir les marchés.

A juste titre traîné en pâture, notre petit homme ne deviendra jamais un grand homme. On ne peut pas tout avoir....

.....
Régine Loubière

Il était une fois une petite fille qui, durant les quatre premières années de sa vie, ne vivait que dans la crainte, la violence conjugale. Les seuls moments apaisants de son quotidien étaient lorsqu'elle se retrouvait seule avec sa maman. Mais dès le vendredi soir et jusqu'au lundi matin, la peur reprenait sa place. Les insultes et les coups que recevait sa maman... le bourreau était de retour. Puis, en ce jour du 2 février 1971, ce fut la libération. Armée d'un petit filet à provision contenant un change pour elles deux, sa maman la prit par la main, se plaça devant celui qui ne la toucherait plus et lui annonça son départ définitif. Il resta coi, devant le téléviseur, ne broncha pas. Elles s'en allèrent. Pour toujours. Le reste de son enfance se fit dans la sérénité, l'amour et le respect. Le miracle fut. Un nouveau papa empli d'amour fit son apparition suivi d'une petite sœur. La petite fille vécut des moments paisibles, plein de richesses au sens noble du terme.

La petite fille a grandi, elle découvrit l'amour et un nouveau bonheur naissant. Du moins, le crut-elle ! Trente années passèrent. Le schéma se renouvelait. Est-ce cela le destin ? Sommes-nous formatés pour le malheur ou le bonheur dès notre naissance ? Ce que l'on a vécu durant notre enfance est-il systématiquement répétitif à l'âge adulte ? Les bourreaux deviennent à leur tour bourreaux, et les victimes des victimes ? Puis un jour... Le 16 février 2017... Quelle coïncidence, me direz-vous ! Elle prit sa fille, un sac avec un change pour elles deux, sortit de la maison pour toujours, loin de leur bourreau.

Des mois, des années passèrent. Elle ne croyait plus au bonheur !

Une fête anniversaire au bord de l'eau, un samedi d'été ensoleillé et chaud. Un regard, des papillons dans le ventre. Il est là !

Ce jour est enfin arrivé ! Ils vivent heureux.

.....
19 NOVEMBRE 2020
.....

L'inutile

Livre : Le dictionnaire amoureux de l'inutile de François MOREL et Valentin MOREL – PLON...
« Son père le voyant désœuvré lui impose d'être son coauteur pour l'écriture d'un dictionnaire amoureux de l'inutile, ce qu'il accepte avec joie ».
À notre tour de décliner de A à Z notre propre dictionnaire de l'inutile. Des exemples : des ricochets, des cocottes en papier, jouer au yoyo, écouter la météo marine sous la couette etc

.....
Alain Huré

Inutile inutile, quoi de plus inutile que la plupart de ces mots préfixés en « in » qui sont tout sauf in... allez, oust, out, tous ces mots, à la poubelle du dictionnaire. Je lance donc une saine campagne d'éradication :

Inamical : viré, le faux-ami !

Inamovible : bouge-toi de là !

Inaperçu : va te faire voir !

Incestueux : faux-frère !

Incivil : prends-en pour ton grade !

Incolore : t'es marron !

Incomplet : ramasse tes abattis !

Incompris : va pleurer ailleurs !

Inconscient : ton moi est haïssable... Dehors !

Incontinent : Fuis, tu en tiens une couche !

Incorrect : Faute ! Carton rouge !
 Inculpé : viré sans aucune autre forme de procès !
 Incrédule : à la fosse, sceptique !
 Incroyable : t'y a pas cru, t'es cuit
 Indécent : va te rhabiller !
 Indécrottable : allez, aux chiottes !
 Indécis : une seule direction, la sortie !
 Indéfini : espèce de « on » !
 Indéracinable : scié, vieille branche !
 Indigeste : au Tartare, le steak !
 Indivisible : j'ai tranché dans le vif !
 Inefficace : ça y est, t'es arrivé à rien !
 Inexact : ton compte est bon !
 Infantile : ramasse tes jouets !
 Inférieur : moins dure sera la chute !
 Inhumain : c'est bête pour toi !
 Inique : ta mère !
 Infernal : je te voue aux Gémonies !
 Infidèle : non mais j'y crois pas !
 Injurieux : tire-toi, pauvre con !
 Inouï : on ne s'est jamais bien entendus !
 Interminable : néanmoins, ta fin est proche !
 Instable : allez, j'te balance !
 Introspectif : retourne dans ton toi... et bien
 profond !
 Invalide : prends tes jambes à ton cou !
 Invivable : mortel, au trou !
 La liste n'est pas close... La prochaine fois, je
 m'attaquerai aux « im » : imbéciles, impertinents,
 importuns et autres impolis !

.....
 Dominique Marzin

Dictionnaire amoureux de l'inutile

Acheter un vêtement sur un coup de cœur alors que
 l'armoire est déjà pleine. On se laisse tenter par une
 jolie robe mais c'est tellement plus pratique de
 mettre un pantalon surtout quand le temps se
 rafraîchit. Et puis il faut les chaussures assorties....
 Bulles de savon, faire des bulles et les regarder
 s'envoler dans le ciel, toutes irisées. Regarder les
 enfants courir pour les attraper avant qu'elles
 n'éclatent.
 Coquillages, ramasser des coquillages sur les
 plages.
 Découper un article m'ayant intéressée dans
 Télérama et le garder pour plus tard mais je
 l'oublie et fini par tout jeter
 Enregistrer des films ou émissions que je n'ai
 presque jamais le temps de regarder

Flou, garder des photos floues ou ratées parce
 qu'elles représentent un souvenir. Dans le coin,
 juste là on aperçoit le cousin Alain ou la Tante
 Thérèse.

Giraudeau, le film Rue Barbare, bloquer l'image
 sur le torse musclé de Bernard Giraudeau lorsqu'il
 court dans une rue.

Huit, en numérogie calculer son nombre de la
 destinée pour le plaisir de savoir mais n'en rien
 faire

Insulter, dans sa voiture, des conducteurs que l'on
 juge imprudents ou incorrects, ils ne nous
 entendront pas mais cela soulage.

Jouer à Candy Crush et autres, perte de temps mais
 l'envie de gagner est toujours là

Kilimandjaro, 1er mot qui vient à l'esprit dès que
 l'on te demande un mot commençant par K
 l'imaginer toujours avec ses glaciers ou pour
 changer penser à Koala perché sur une branche
 d'eucalyptus. Au moins le koala tu peux l'utiliser
 au scrabble.

Lancer un boomerang en espérant qu'il revienne
 enfin

Marcher au bord d'un trottoir en évitant les traits de
 jointure des blocs

Nourrir l'espoir de découvrir la solution des rébus
 d'Alain et d'égaliser les champions

Organiser le départ en vacances en faisant des listes
 que je ne suis jamais, si bien que j'oublie toujours
 quelque chose

Planning d'actions à effectuer dans la journée, c'est
 super, c'est comme la liste de courses : une bonne
 idée, soudainement je me crois femme organisée
 mais que nenni, je me laisse aller à mon activité
 préférée : la procrastination (quelle coïncidence, ce
 mot commence aussi par un P...) ou au mieux je
 perds la fameuse liste.

Qi, qin, qat, coq, faq : connaître par cœur les mots
 comprenant un Q sans U. Evidemment je ne peux
 pas dire que c'est inutile car ils sont indispensables
 pour le scrabble mais je ne joue pas tous les jours à
 ce jeu....

Régime, commencer ou vouloir commencer un
 énième régime alors que je sais pertinemment que
 je n'irai pas au bout. Que penser au mot Régime me
 donne immédiatement faim.

Soupirer sur le pont des Soupîrs

Toucher le pompon rouge du béret d'un marin en
 espérant que cela vous porte chance. Il en a marre
 le marin qu'on lui demande de toucher son pompon
 sauf évidemment si c'est une jolie fille ou un joli

garçon.

User de diplomatie avec un pré-adolescent qui se croit adolescent et veut sortir le soir sans heure précise de retour, qui finit par vous dire « laissez-moi vivre ma vie » en se vengeant sur le Nutella.

Valise, mettre trop de vêtements dans les valises « au cas où » alors que je mets les plus pratiques tout simplement.

Wagon-restaurant, aller se chercher à manger, s'apercevoir qu'il y a au moins une demi-heure d'attente, attendre et acheter ce qu'il reste : un mars ou un bounty.

Xylophone, jouet que l'on achète aux enfants pour les éveiller à la musique et cela ne sert qu'à casser les oreilles des parents et grands-parents. Solution : ne pas attacher le petit marteau il sera perdu rapidement.

Yaourtière, sorbetière.... Exemples d'appareils dit « petits électroménagers » que l'on acquiert plein de bonnes intentions et que l'on range sur étagère au bout de quelques mois.

Zèbre, chercher à savoir s'il est noir rayé de blanc ou blanc rayé de noir.

.....

.

Anne-Marie Marchay

Confinement : on n'a jamais vu autant de gens, dans les rues et sur les places des grandes villes que depuis le confinement sans compter les soirées plus ou moins déclarées ou découvertes par hasard !

S'installer à la campagne pour fuir les bruits de la ville et la pollution. Dans le premier cas vous vous apercevrez très vite que c'est une utopie, entre les bruits de tondeuses, les tracteurs, les chiens qui aboient pour un oui et se répondent entre eux sans compter les motos que vous retrouvez même au milieu des champs où les jeunes s'entraînent pour l'époque où les trials reprendront ! En ce qui concerne la pollution ce n'est guère mieux, car avec tous les pesticides que nos chers agriculteurs déversent dans les champs, l'air que nous respirons a peut être moins de CO₂, mais des particules fines qui n'en sont pas moins mauvaises pour la santé des riverains et n'oublions pas les barbecues des voisins qui arrosent leur charbon de bois d'un produit pour démarrer le feu, vu l'odeur je ne pense pas que cela soit anodin et ne pollue pas l'air des voisins !

Les illuminations de Noël des Champs Elysées qui sont déserts le soir et, à part les riverains, personne n'est en mesure d'en profiter !

Christiane Rosset

25 NOVEMBRE 2020 à 9 h 30

J'sais pas coiffer

Pas quoi faire

Je mens... bête !

J'mange une bête

Je compte les couverts

Il en manque pas mal...

Sont-ils tombés dans la poubelle ?...

Peu importe, inutile de savoir.

Ça n'sert à rien.

BFM TV... j'peux plus l'éteindre

Quel bonheur toute la journée !... Hum ?

Avec ces infos si délicates et nuancées...

Ouille-ouille-ouille !

J'fais plus la vaisselle depuis dix jours

Au moins, y-a d' l'animation dans ma cuisine !

Comme j'n'ai plus rien de propre

C'est Super !...

J'vais m' faire livrer du pain tous les jours

Et trente tranches de jambon chaque semaine dans le frigo

Youpi !

Nous voilà tranquilles

Sans faire ni cuisine, ni vaisselle

Vive le Covid 19 !

... sauf que j'aime bien cuisiner :

Comment j'vais faire ?...

L'aspirateur est en panne :

Tant mieux ! Les boutiques ne sont ouvertes que pour les choses utiles et indispensables

Mon aspirateur est inutile

Inutile de le réparer ou d'en acheter un autre !

Pas possible.... Ouf !

Coiffeur fermé ?

Chouette, je vais pouvoir mettre sur la tête, la coiffe de mariage de ma nièce

Qui me cachera mes cheveux en désordre ...et avec mon masque en plus :

Whaouh !

Cunégonde est à 2 kms de chez moi

Tant mieux : j'peux plus la voir, j'n'ai pas l'droit

Tant que le confinement sera là !
J'suis soulagée !

Par contre, ma copine est à 20 kms...
Si les gendarmes me barrent la route
J'lève la barrière sans leur casser la gueule
Et j'passe sans leur verser les 130 €
Pas de première nécessité : Ma copine a besoin de moi.
BON !
Inutile de continuer
Dans quelques heures – 11 heures environ,
Notre Président Macron
Va rayer l'inutile pour le rendre utile :
Les boutiques de l'inutile vont devenir utiles pour vivre
Même si ce n'est pas indispensable
Peut-être notre Président dira l'indispensable, à savoir :
« Gardez vos masques.
Mais ils devront être obligatoirement transparents
Pour TOUS, à partir du 25 Décembre 2020
Avant de célébrer Noël en Famille
Afin que nous puissions rire et partager nos rires »
... Le RIRE, en effet, difficile à percevoir pour l'instant
Pourtant si utile pour le Bonheur et la Santé des humains du Monde entier !

Donc, inutile de continuer :
Dans 11 h , notre Président Macron
Et vous aussi, mes chers écrivains préférés...
Tout mon texte va basculer dans l'inutile
Grâce à lui !
Click et Clack
-Et non pas click and Collect –
Avec le bouton de droite :
Vous l'supprimez
Et l'mettez à la poubelle à 20H30
Vive l'inutile !... à la poubelle !
Clack and Click dessus
Et tout reviendra dans l'ordre tranquillement ...
J'aurai plus qu'à r'faire l'ancien inutile
Faire la vaisselle, le ménage et tout c'que j'aime...
Puisque j'aurai le droit et l'autorisation de le faire !
Youpie !

Christiane
Bonne journée, quand même !
.....

Marie-Thérèse Leroy

Dictionnaire amoureux de l'inutile

Agrafes : j'en ai des dizaines et aucune ne correspond à l'agrafeuse que j'ai en mains à cet instant !

Binette : pour sarcler les mauvaises herbes ; Je ne la trouve jamais, alors je les arrache à la main ou je les laisse...

Corset : Heureusement les femmes n'en portent plus !

Décalcomanie : plutôt que faire décalquer les gosses, ne vaut-il pas mieux de leur donner une belle feuille blanche avec de gros pinceaux et des pots de peinture de couleur ?

Épouvantails : Arrêtons de prendre les oiseaux pour des cons ! Ceci dit je trouve ça très poétique dans le jardin !

Français : click and collect, ouf ça s'arrête samedi !

Gaulois : que celui qui a des ancêtres uniquement « Gaulois » lève la main ?

Horoscope : bien situé à la fin d'un journal ou d'une revue. Peut se lire dans n'importe quel sens et à n'importe quelle date. À mon avis un seul pour l'année suffit !

Intello : aïe aïe aïe ! En tout cas à l'atelier-écriture n'y sont pas là !

Journée de la femme, des secrétaires, de l'innovation, des bisous, du patrimoine, de la prévention de, de l'économie, de la recherche, de la liberté de la presse, de et de... et pourquoi une seule journée dans l'année sur des sujets aussi importants ?

Karaoké : c'est comme la décalcomanie de tout à l'heure. Chanter à plusieurs et chanter faux, ça a tout de même plus d'allure !

Laid : trop laid, à virer du vocabulaire !

Monochrome : Yves Klein a vécu, depuis sa mort le monochrome est devenu parfaitement inutile !

Nègre, Jules Verne utilise ce mot dans « Le tour du monde en 80 jours ». Personne n'oserait aujourd'hui dans un roman !

Ouais ! sans commentaire car je l'utilise aussi alors que oui existe bien

Préface : Qu'on m'explique un jour à quoi ça sert ? De plus, écrit la plupart du temps par quelqu'un d'autre que l'auteur du livre !

Quolibet, moquerie, on s'en passerait !

Rien : rien de rien et comme ça ne fait rien,

INUTILE !

Scrabble : Oui je sais, je vais m'attirer des ennemis locaux, mais le scrabble est utile si on utilise dans la vie courante tous les mots trouvés à la sueur du front, ok ?

Tricoter, jamais su et je vis sans ! Alors est-ce vraiment utile ?

Ultimatum : je fuis !

Volière : « Ouvrez la cage aux oiseaux »

Week-end, pourquoi pas « fin de semaine » comme les Québécois ?

X tout seul est inutile. Par contre XX et XY, ça change l'univers !

Yoyo : ça monte et ça descend, bon, alors et après ?

Z : zzz... bruit inutile.

.....
Eric Rondeau

L'INUTILE

C'est la remontrance du petit viking qui me réveille. En reprenant conscience je sens sur mon visage un sourire si large qu'il semble rejoindre mes deux oreilles. C'est vraiment incroyable que mon cerveau ait pu créer un scénario aussi déjanté à partir de quelques souvenirs d'enfance !

Du coup, cette rencontre nordique me donne envie de relire la "Saga d'Erik le rouge". Sans plus attendre je file vers le petit débarras du rez-de-chaussée dans lequel j'ai entreposé la grosse malle qui renferme depuis des années quelques souvenirs de ma jeunesse qui ne peuvent plus me servir mais auxquels je tiens particulièrement.

J'actionne l'interrupteur et ferme la porte derrière moi pour ne pas être ébloui par la lumière du jour lors de ma recherche. Afin d'accéder à la malle je déplace sur le côté la vieille porte de mobylette toute rouillée que le dernier gardien du phare a laissée là. Je récupère la clé dans le tiroir du lavabo et déverrouille la caisse aux trésors.

Quel bric-à-brac ! Sous mon fusil d'appartement, que je sors délicatement car je sais qu'il est chargé, se trouvent les vestiges de mon passé de sportif : ma raquette de golf, parée des photos des champions de ma jeunesse, mon ballon de judo, avec ses ceintures de toutes les couleurs, et une boîte de mouchoirs de plongée sous-marine. Je

retrouve avec plaisir mes lunettes de glacier pour gaucher, mes lacets d'écharpes de bricolage et surtout mes gants de pianiste en laine que ma grand-mère m'a tricotés il y a bien longtemps. Dans une boîte en ferraille se trouvent d'ailleurs quelques objets ayant appartenu à mes aïeux : deux fourchettes à soupe, une passoire à lentilles et une râpe à spaghettis, qui me rappellent tant de bons souvenirs, ainsi que la clé de la brouette de mon grand-père. En descendant mes mains à l'aveugle je reconnais rien qu'au toucher le bilboquet de jardinier qui ne m'est bien sûr plus utile sur mon île. J'atteins rapidement le fond de la malle où je saisis quelques brochures que je remonte à la surface. Sous une pile de partitions de cuisine je reconnais enfin le petit livre rouge et noir !

Mais un second livre, lui aussi rouge et noir, m'interpelle en remuant subitement dans ma mémoire quelques-unes de mes plus belles aventures. Je sais que ce soir avant de m'endormir je vais commencer à relire "Les conquérants de l'inutile".

.....
Dominique Marzin

Acheter un vêtement sur un coup de cœur alors que l'armoire est déjà pleine. On se laisse tenter par une jolie robe mais c'est tellement plus pratique de mettre un pantalon surtout quand le temps se rafraîchit. Et puis il faut les chaussures assorties.....

Bulles de savon, faire des bulles et les regarder s'envoler dans le ciel, toutes irisées. Regarder les enfants courir pour les attraper avant qu'elles n'éclatent.

Coquillages, ramasser des coquillages sur les plages.

Découper un article m'ayant intéressée dans Téléràma et le garder pour plus tard mais je l'oublie et finis par tout jeter

Enregistrer des films ou émissions que je n'ai presque jamais le temps de regarder

Flou, garder des photos floues ou ratées parce qu'elles représentent un souvenir. Dans le coin, juste là, on aperçoit le cousin Alain ou la Tante Thérèse.

Giraudeau, le film Rue Barbare, bloquer l'image sur le torse musclé de Bernard Giraudeau lorsqu'il court dans une rue.

Huit, en numérologie calculer son nombre de la destinée pour le plaisir de savoir mais n'en rien

faire

Insulter, dans sa voiture, des conducteurs que l'on juge imprudents ou incorrects, ils ne nous entendront pas mais cela soulage.

Jouer à Candy Crush et autres, perte de temps mais l'envie de gagner est toujours là

Kilimandjaro, 1er mot qui vient à l'esprit dès que l'on te demande un mot commençant par K l'imaginer toujours avec ses glaciers ou pour changer penser à Koala perché sur une branche d'eucalyptus. Au moins le koala tu peux l'utiliser au scrabble.

Lancer un boomerang en espérant qu'il revienne enfin.

Marcher au bord d'un trottoir en évitant les traits de jointure des blocs.

Nourrir l'espoir de découvrir la solution des rébus d'Alain et d'égaliser les champions.

Organiser le départ en vacances en faisant des listes que je ne suis jamais, si bien que j'oublie toujours quelque chose.

Planning d'actions à effectuer dans la journée, c'est super, c'est comme la liste de courses : une bonne idée, soudainement je me crois femme organisée mais, que nenni, je me laisse aller à mon activité préférée : la procrastination (quelle coïncidence, ce mot commence aussi par un P...) ou au mieux je perds la fameuse liste.

Qi, qin, qat, coq, faq : connaître par cœur les mots comprenant un Q sans U. Évidemment je ne peux pas dire que c'est inutile car ils sont indispensables pour le scrabble mais je ne joue pas tous les jours à ce jeu....

Régime, commencer ou vouloir commencer un énième régime alors que je sais pertinemment que je n'irai pas au bout. Que penser au mot Régime me donne immédiatement faim.

Soupirer sur le pont des Soupirs.

Toucher le pompon rouge du béret d'un marin en espérant que cela vous porte chance. Il en a marre le marin qu'on lui demande de toucher son pompon sauf évidemment si c'est une jolie fille ou un joli garçon.

User de diplomatie avec un pré-adolescent qui se croit adolescent et veut sortir le soir sans heure précise de retour, qui finit par vous dire « laissez-moi vivre ma vie » en se vengeant sur le Nutella.

Valise, mettre trop de vêtements dans les valises « au cas où » alors que je mets les plus pratiques tout simplement.

Wagon-restaurant, aller se chercher à manger,

s'apercevoir qu'il y a au moins une demi-heure d'attente, attendre et acheter ce qu'il reste : un mars ou un Bounty.

Xylophone, jouet que l'on achète aux enfants pour les éveiller à la musique et cela ne sert qu'à casser les oreilles des parents et grands-parents. Solution : ne pas attacher le petit marteau il sera perdu rapidement.

.....

Françoise Poirier

Les vieux enfermés dans les Ehpad : ils ne peuvent plus nous transmettre leur savoir, leur expérience de la vie

Parler à un sourd

Pisser dans un violon

Se couper les cheveux, s'épiler.... Ça repousse toujours

Se raser

Les mauvaises herbes

La vengeance

La rancune

L'achat de tee-shirts, chaussures, sacs à mains et autres quand on a déjà 2, 3, 4 exemplaires

Monter à la corde pour redescendre aussitôt

Pêcher un poisson et le rejeter immédiatement à l'eau

Parler à un égoïste, égotique, égocentrique

Parler tout seul

Voter

Vouloir changer le monde

Vouloir changer son mari, son amour...

Les tiques

Les tics

Les tocs

La Covid

.....

Bénédicte Foin

Texte inutile

Je pense à une chanson de Benjamin Biolay, « Les cerfs-volants ». Ils sont pour moi l'inutile par excellence, ils flânent dans le ciel, accélèrent, stagnent, reprennent leur essor. Ils ne servent à rien, stricto sensu, ils encombrant les caves ou les greniers, leurs fils s'emmêlent et on les sort une fois l'an, sur une plage de Vendée, quelque part vers Jard-sur-Mer, en espérant qu'il y aura un peu de vent, rien n'est moins sûr. Et puis parfois la magie opère, l'engin décolle.

Et puis je pense à une chanson de Daniel Darc, où l'artiste se demande à juste titre, comme chacun peut le faire, s'il est « inutile et hors d'usage ». Chanson mélancolique et désabusée.

L'inutile est finalement très flou, ça ne veut rien dire être inutile, la littérature est inutile, nous sommes inutiles, mais c'est pour cela que les cerfs-volants sont beaux, que les mots écrits sont beaux, que nous sommes beaux.

J'ignore pourquoi l'inutile, qui est de tous les temps, m'inspire la nostalgie d'un temps passé où deux inutiles, un cerf-volant et un enfant, se sont rencontrés pour fabriquer du bonheur, le souvenir lointain d'une page blanche sur laquelle une plume s'est posée, pour fabriquer du bonheur, la vision très diffuse d'une Beauté absolue.

La « remembrance », mot inutile s'il en est, mais d'autant plus doux. L'inutile évoque à la fois la beauté et la gratuité, la liberté et une certaine forme de regret.

L'inutile est d'autant plus précieux qu'il ne sert dans l'absolu à rien, si ce n'est au plaisir de courir sur le sable mouillé en espérant faire voler un cerf-volant des heures durant, au bonheur de retrouver les pages d'un best-seller de Joël Dicker le soir sous la couette, à la douce conscience de se dire qu'en tant qu'êtres humains nous sommes inutiles, substituables, éphémères, et qu'il est donc de notre devoir de devenir des cerfs-volants pour les autres, des pages blanches pour d'autres, de beaux petits cailloux parfaitement inutiles qui s'amoncellent sur le sol et finissent par devenir, assemblés, un joli cairn qui guide les pas des randonneurs, inutiles rôdeurs en quête des sommets.

Et puis bizarrement, l'inutilité me fait penser à la voix d'une Anne Sylvestre qui chante le doute, l'inutile doute, le contre-productif doute, pourtant si nécessaire pour écrire une page sur l'inutilité. Une page inutile, une page que l'on pourrait lancer comme un petit avion de papier dans le ciel, sur une plage de Vendée, pour voir ce qu'une rencontre d'un autre genre pourrait donner : un cerf-volant amoureux d'une cocotte en papier.

.....
Paulette Teindas

Assise dans le grenier au milieu des cartons poussiéreux, j'entame un choix difficile, qu'allons nous emmener dans ce déménagement de retour en France ?

Premier carton : des manuels de math sup et math

spé ??? des photocopies : mécanique des fluides, cours de béton armé... que vais-je faire de tout ça ? Cela fait plus de trente ans et quatre déménagements qu'on embarque et débarque ces cartons alors qu'ils n'ont jamais été consultés... Alors, utiles ou pas utiles ? Pour moi, évidemment c'est du Chinois mais, pour lui, est-ce vraiment utile ? Tout ça c'est dépassé et de loin.....

Deuxième carton : des vieilles diapos bien abîmées mais où est l'appareil pour les visionner ??? absent, donc c'est inutile ??

Alors inutiles aussi les souvenirs, quel dilemme !!!

Troisième carton : les enfants... puzzles, Légos, jouets, poupées Barbies, ça, inutile, les enfants sont à l'université... mais très utile pour d'autres enfants.

Quatrième carton : vêtements trop petits, inutiles, j'irai à la croix rouge.

Cinquième carton : des albums pleins de vieux 33 tours, bien rayés sûrement, mais ça fait partie d'une collection, donc on emmène.

Alors, je me rends compte que l'utilité des choses est très subjective, exemple : pour moi, un balai ou un aspirateur est quelque chose d'utile.

Pour d'autres, absolument pas... ils ne savent même pas s'en servir...

On ne devrait alors n'acheter que des choses utiles ??? alors où est le plaisir ? le plaisir est utile à notre équilibre et c'est la raison pour laquelle nous continuons à aller aux puces, aux vides greniers et autres trocantes pour acheter des bricoles super mais alors super inutiles.....

.....
Régine Valot

L'inutile est-il utile ? Est-il utile de préciser ce qui est inutile ? Est-il utile de créer un dictionnaire de l'inutile ? A quoi sert-il ? Quand démarre l'utilité de l'inutile ou l'inutilité de l'utile ? Inutile de vous vous dire ce qui, pour moi, l'est, quand on voit le temps que j'aurai mis à vous transférer mon texte.

Inutile de préciser que l'atelier écriture devrait être d'utilité publique. C'est pourquoi, je tenais à vous transmettre mon texte inutile, puisque c'est un dictionnaire qui était demandé. Au lieu de ça, vous aurez une maigre réflexion de ma part.

.....
.....
14 décembre
.....

Marie-Thérèse Leroy, Françoise Poirier, Dominique Marzin, Eliane Quillet, Guy Teindas, Eric Rondeau, Alain Huré

.....
Importance d'un animal...
.....

Alain Huré 1

Elle entra dans la pièce qui lui servait d'atelier de peinture, un balai à la main, déterminée.

-Qu'est-ce que tu veux faire ?

Il s'était retourné, posé sur son tabouret à roulettes au siège en forme de selle d'équitation, son dernier jouet utile, il pouvait rouler assis de sa table à son chevalet. Il se déplaça pour se poster devant elle.

-Il y a une araignée dans le coin, là...

-Touche pas à Mireille !

-Hein ?!

Elle s'était arrêtée, l'air hébété, le balai en l'air, elle avait l'air de poser pour la statue en pied d'une révolutionnaire de 89, une pique à la main au bout de laquelle trônerait une tête de marquis ou de duc... sauf, qu'au bout de son balai, une tête de loup attendait de bouter la poussière hors du logis. Elle fronça les sourcils, secoua sa tête en soupirant.

-Qui c'est, Mireille ? C'est quand même pas cette saloperie de bestiole ? C'est nouveau, ça, Michel...

-Tu lui parles pas comme ça, elle m'a choisi, sois-pas jalouse !

Et, d'un coup de talon précis, il roula jusqu'à son chevalet, sa palette en main gauche et pinceau en main droite, il se prenait pour un chevalier de tournoi, bouclier et lance brandis. Il scruta longuement sa toile comme pour s'y replonger après une longue absence... un paysage, des collines verdoyantes, une barrière... il posa une touche de vert foncé... fin de la discussion.

Jeanne haussa les épaules et retourna dans le couloir, l'atelier était au bout de l'appartement, après les chambres, elle rangea violemment son balai dans le placard et regagna sa cuisine, elle va passer son humeur sur ses casseroles !

Elle aimait Michel, elle l'aimait même depuis quarante-cinq ans, ce que prouvaient ses cheveux blancs, enfin, non, sur le nuancier coloration, ils sont 7/33 MediumGold Yellow mais, en dessous, ils sont blancs. Elle l'aimait, c'est sûr, mais, depuis cette saloperie de confinement, ils se sont retrouvés à deux dans leur appartement bellevillois. mais, même assez grand, même au dernier étage avec balcon, 24 heures sur 24, ça confine plus au QHS

de Fleury-Mérogis qu'à une vie de couple épanouie !

Avant, Michel partait peindre sur le motif, toute la journée, sandwich en poche, elle le retrouvait en fin d'après-midi, il lui faisait admirer sa croûte du jour, elle, son bœuf mironton, la belle vie, quoi... mais c'était avant! Avant la Covid... et, maintenant, avant Mireille !

-J't'avais dit de prendre un chien, t'aurais eu le droit de le sortir vingt fois par jour !...

-J'aime pas les chiens !

-Et moi j'aime pas les araignées ! Passe-moi le pain, s'il te plaît.

-Tiens... c'est pas une araignée, c'est Mireille ! , considère-la comme de la famille, Jeanne !

-Fort bien, mon vieux, si c'est ta famille, tu t'en occuperas... à partir de demain, pas question que je fasse le ménage dans ton atelier. Tu reprendras du fromage?

À partir de ce jour, Michel passa ses journées à dessiner dans son antre et à surveiller Mireille, qui ne quittait guère son coin de mur.

-Alors, ma belle, tu n'as pas beaucoup amélioré ta toile, aujourd'hui... la mienne non plus, d'ailleurs.

Michel se satisfait parfaitement de la nouvelle organisation ménagère de Jeanne, la poussière ne le gênait pas et le rangement n'était pas franchement ce qu'il préférait. Il ne sortait plus, il n'en avait plus envie, il surveillait l'araignée, lui attrapait des mouches sur le balcon pour qu'elle ne se fatigue pas, il se passionnait de la façon dont elle emballait ses présents, il la dessinait, d'abord en petit format puis de plus en plus grand, sa dernière toile faisait 80 centimètres sur 1 mètre 20 et s'intitulait « Mireille au bain », l'araignée entrant dans une soucoupe d'eau, il avait pas mal réussi les reflets sous les pattes. Il se recula sur son tabouret à roulettes et, s'adressant à la bestiole :

-Eh bien, Mimi, elle n'est pas prêt de mettre les pieds ici... elle ne te supporte déjà pas petite... alors, comme ça !

D'ailleurs, Jeanne ne sut pas que Mireille avait mis au monde une dizaine de petites araignées, Michel, quand il quittait sa tanière pour les repas et dormir, ne racontait rien sur l'araignée, à peine sur son travail, il redevenait l'amoureux de sa femme et, celle-ci, la tolérance même, faisait comme si de rien n'était, les soirées se passaient tranquillement. Mais elle n'en pensait pas moins, dans la journée, elle

soupirait de temps en temps et elle se disait qu'il avait sans aucun doute une araignée qui lui courait dans le cerveau ! Mireille ! Quelle idée !

Les semaines passèrent, Michel n'imaginait pas la fertilité des araignées, il commençait à être entouré de toiles, de moins en moins celles qu'il barbouillait mais celles de Mireille, ses enfants, les enfants de ses enfants... Pas un centimètre carré de la pièce sans toiles, sans fils qui s'entrecroisent, entre les étagères, les livres, les blouses accrochées aux patères, le chevalet, les toiles peintes, Michel était heureux de les retrouver, ses protégées, innombrables maintenant, il avait du mal à retrouver Mireille dans tout ce bordel, il y en avait tellement qui grouillaient autour de lui, il reconnaissait la toile primordiale, celle par quoi tout avait commencé... mais il avait de plus en plus de mal à leur trouver de la nourriture vivante, tant de mouches à attraper... il leur apportait de la viande, en cachette de sa femme, il en mettait un peu partout dans la pièce, des petits morceaux qui disparaissaient de plus en plus vite...

Jeanne était partie passer deux jours chez sa sœur, arguant, pour son attestation de sortie, qu'elle était gravement malade, famille de menteurs ! Il ouvrit rapidement la porte de l'atelier, la refermant encore plus vite pour éviter qu'une seule araignée ne s'en échappe. La vie grouillait dans la pièce dont il avait fermé le volet extérieur pour éviter les réflexions acides des voisins. Dessiner n'était plus possible, la table avait disparu sous les arachnides... il n'avait plus rien à leur donner, ce que Jeanne lui avait laissé, il leur avait déjà donné... il ne restait plus que...

Il se déshabilla et s'allongea sur le tapis poussiéreux. En peu de temps, il fut recouvert de ses petites protégées, ça le chatouilla, il se mit à rire. Il sentit qu'elles l'entouraient de leurs fils...

- Et Michel, qu'est-ce qu'il devient, petite sœur ?

- Ça va, il s'est fait une amie, une bestiole, il en est emballé.

.....

Alain Huré 2

Le chasse-neige s'arrêta au pied de la coulée de neige, quatre hommes en descendirent suivi par un chien blanc comme la neige qu'il devait inspecter. Les hommes tenaient en main de longues tiges qui leur permettraient de sonder l'avalanche et de retrouver l'homme qui leur avait été signalé être à

son origine. L'un d'entre eux lança au chien :

-Cherche, Chevalier, vas-y !

Chevalier était un chien à la fourrure épaisse et à l'histoire singulière. Acheté jeune chiot comme cadeau de Noël pour un jeune Kévin boutonneux et turbulent, il passa rapidement de mignonne peluche à bestiole encombrante. Ce Montagne des Pyrénées placide fut le souffre-douleur de l'adolescent qui supporta mal la corvée journalière de sortie de Poupougne, le prénom le plus ridicule pour un animal de sa race ! Il lui fit subir toutes les vilénies possibles, du coup de pied au fouet sans compter les saloperies qu'il lui fit avaler... Poupougne a tout avalé sans grogner, il attendait toujours la caresse qui lui ferait pardonner tout ça mais elle ne vint jamais.

Les vacances d'été approchant, la famille abandonna le pauvre chien en l'attachant dans une forêt lointaine, sur la route des Alpes, ils se dirigeaient vers l'Italie et ses plages accueillantes... il fut recueilli par Gérard, un montagnard qui l'emporta, plus mort que vif, dans la station d'altitude où il était guide-sauveteur. En cinq ans, Chevalier, son nouveau nom, devint le meilleur chien d'avalanche que Gérard eut dressé.

Pendant que les hommes se mettaient en ligne pour sonder la neige, Chevalier partit, truffe au sol, dans toutes les directions, cherchant l'odeur caractéristique de l'humain... il arriva derrière un rocher et marqua ! L'homme était là ! Il s'approcha de la forme recouverte de neige, seul le visage émergeait de la poudreuse, le jeune homme était groggy, vivant mais à peine conscient. Chevalier remua la queue de contentement avant d'approcher son museau du visage à peine visible. Il s'arrêta, surpris, renifla profondément, il reconnut l'odeur fade de Kévin, son ancien tortionnaire... tout lui revint !

Les autres sauveteurs étaient loin, ils avaient même peu de chance de passer par là, derrière le rocher, Chevalier eut la pensée éphémère de laisser le jeune homme à son sort et de partir faire semblant de chercher ailleurs.... mais son attachement à Gérard fut le plus fort.

Le chien se retourna, leva la patte, pissu longuement sur le visage de Kévin et, seulement après, il aboya pour avertir ses amis !

.....

Eliane Quillet

Au début 1954, Jean venait d'intégrer la base de Hourtin, dans la forêt des Landes, et, comme tout militaire du rang, il était d'astreinte une nuit sur trois : on appelait cela : « être de service ».

Andrée, son épouse, vivait mal ces nuits, seule avec une fille de deux ans et demi et un nourrisson, dans la petite maison dont le jardin, à l'arrière, jouxtait la forêt.

Il fut donc convenu que l'on prendrait un chien de garde afin de la rassurer.

Justement, Jean venait d'apprendre que la chienne de son ami, gendarme et maître chien, allait mettre bas. Un chiot fut donc réservé.

Dès la naissance de Brutus, Jean se rendit auprès de lui, afin de faire connaissance, puis d'entreprendre le dressage de ce beau berger allemand pure race.

Après le sevrage, et lorsque le début du dressage fut jugé suffisant, Brutus fit son apparition dans la famille. Andrée fut rassurée.

Ce chien, dressé à la protection des personnes, comme sa mère, remplissait son rôle à merveille, tant et si bien que Jean ne pouvait plus chahuter avec Andrée devant le chien ; personne ne pouvait gronder la petite fille sans que Brutus ne s'interpose.

Il s'imposait sans brutalité, mais avec assurance ; ses aboiements puissants et sa force physique, lorsqu'il se dressait contre une personne qu'il jugeait menaçante, constituait une dissuasion efficace.

De plus, toute personne étrangère à la maison, essayant de pénétrer dans la cour, se voyait raccompagner énergiquement au portail.

Le rôle du chien, bien établi, c'est à dire l'obéissance à son maître et protection d'Andrée et des enfants, permettait à chacun de se sentir en sécurité.

Cette période fut heureuse pour toute la petite famille.

Les soirs où il n'était pas de service, Jean partait courir en forêt afin d'entretenir sa condition physique car il préparait les championnats militaires de course à pied et de saut en hauteur.

Jean prenait son élan dans l'allée du jardin et sautait le grillage, entraînant Brutus dans son sillage, ignorant tous deux le portillon .

Brutus n'avait pas son pareil pour débusquer les vipères qui osaient s'aventurer dans le jardin.

Il attrapait le serpent derrière la tête, et sans lâcher prise, donnait énergiquement trois coups de gueule, droite gauche droite : la bête était morte.

La petite fille grandissait sous le regard protecteur du chien, ils devenaient inséparables.

Toutefois, Andrée attachait le chien lorsque les petits voisins venaient jouer à la maison, au cas où l'animal aurait mal interprété certains comportements.

A cette époque, les garçons jouaient encore aux cow-boys et aux indiens, la cour retentissait des cris et des bousculades, et la petite fille en salopette se traînait par terre et criait autant que les trois garçons.

Quelles belles années pour la famille.

Mais la guerre d'Algérie mit fin à cette période sereine.

En 1956, Jean fut mobilisé et embarqué sur un escorteur d'escadre à Toulon.

La famille déménagea à La Seyne sur Mer. Le propriétaire de la nouvelle maison en location ne voulait pas de chien.

Brutus fut recueilli par la femme de ménage, à Hourtin, et mourut chez elle d'un cancer à l'âge de huit ans.

Au moment du départ, la tristesse de chacun fut indescriptible.

La petite fille expérimenta pour la première fois l'abandon. Elle découvrirait, plus tard, que la vie dans une famille de militaire n'est qu'une succession de départs et d'abandons, d'histoires sans cesse recommencées mais toujours interrompues.

Il n'y eu plus jamais aucun animal dans la famille.

.....

Guy Teindas

L'attachement des animaux à leur maître.

« Objets inanimés, avez- vous donc une âme qui s'attache à notre âme et nous ... », on connaît tous ce poème de Lamartine qui exprime son émerveillement devant le spectacle féérique d'un paysage alpin.

On peut encore plus s'interroger pour savoir ce qui se passe dans la tête d'un animal et plus particulièrement dans la tête d'un animal domestique ?

La situation que je vais exposer plus bas me paraît suffisamment extraordinaire pour être racontée dans les détails et aussi pour tenter de l'analyser.

Je n'ai jamais été passionné par les animaux en général bien que je prenne plaisir à les observer

dans leur environnement naturel et à rester époustoufflé devant leurs capacités instinctives. La nature est vraiment bien faite et il est admirable de constater leur similitude, toutes espèces confondues.

Les animaux domestiques sont encore plus exceptionnels et c'est sûrement la raison pour laquelle, ils ont été choisis par l'homme pour devenir leur compagnon fidèle .

Dès le plus jeune âge de nos enfants, nous avons hébergé un bon nombre de chiens, chats, hamsters, souris blanches, tortues, etc ; Il est difficile de les remémorer tous. C'était, bien-sûr, pour la plus grande joie des gamins pour qui ils étaient des beaux joujoux sur lesquels ils pouvaient mesurer les limites d'acceptation de trifouillage ou de torture légère jusqu'à provoquer la réaction de l'animal. C'était d'une certaine manière le moyen d'apprendre que tout n'est pas permis sans que ce soit systématiquement les adultes qui aient la lourde charge de cette part d'éducation.

Naturellement, les parents veillaient à ce que ces réactions restent sans danger pour l'enfant mais en acceptant toutefois les coups de pattes de défense de la part de l'animal. Jamais les griffes ni les crocs... "PAS LES GRIFFES", disait mon épouse dès le plus jeune âge des petits chatons qu'on venait d'adopter; c'est elle qui s'occupait de « dresser » les fauves.

Parmi les chats, celui qui nous a le plus marqué, Rouquin, tel était le nom qu'on lui avait attribué en raison de la couleur de son poil, était très affectueux avec moi. Systématiquement, il attendait mon retour le soir, même à heures tardives et venait volontiers se réfugier sur mes genoux pendant mes moments de relax. Il était particulièrement attachant.

Un soir, en sortant d'un restaurant où j'avais dîné avec mon fils encore jeune adolescent, je fus pris d'une syncope et me retrouvai au sol. Devant la panique provoquée par mon état un attroupement se forma. Un médecin présent conseilla de me raccompagner chez moi sous la vigilance de mon fils qui était fort préoccupé, le pauvre, on le serait à moins.

Rentré à la maison, je me mis au lit encore dans un état second, et mon fils s'allongea à mes côtés pour surveiller mon comportement.

Immédiatement, notre Rouquin sauta dans le lit, alors que ça lui était formellement interdit, pour se coller tout contre moi au point que je sentais le flux

de son haleine et pour me caresser la joue de sa patte avec une grande douceur. Lorsque mon fils approchait la main, il la repoussait fermement comme pour dire qu'il avait la priorité pour me soigner. Cela dura toute la nuit. Heureusement qu'on lui avait appris à ne pas sortir les griffes !!!!

Comment a-t-il senti mon mal être ? Pourquoi s'est-il comporté de cette façon très humaine de soulager la douleur par la caresse ? Pourquoi a-t-il repoussé les tentatives d'interventions affectueuses de mon fils ? Les animaux sont-ils si éloignés de l'espèce humaine ?

Animaux domestiques, avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et nous force d'aimer ?

.....

Dominique Marzin

Un mouton, dans la montagne, s'était égaré
Un loup, le regard acéré, l'aperçut rapidement
Un ours, à la recherche d'un bon repas, le vit également

Tous deux sur le mouton se précipitèrent car ils étaient affamés

Près du mouton les voici tous deux

Celui-ci, très apeuré, essaya de disparaître vainement

Le loup et l'ours se regardaient méchamment

« Il est à moi ce mouton » dit le loup teigneux

« Certainement pas » répond l'ours, « j'étais le premier

Qu'en dis-tu le mouton ? Qui a gagné »

« Si je puis me permettre, il me semble que vous êtes à égalité

Et de ce fait je ne puis vous départager

De plus, je ne suis pas bien gras

Et à combler vos appétits mon petit corps ne suffira pas.

Je vois bien que ni l'un ni l'autre ne veut renoncer à sa proie

Chacun estimant, à juste titre, être dans son bon droit.

Si vous restez sur vos positions

Combattre est la seule solution.

Le vainqueur, de ma chair, pourra se repaître

Arbitre de votre combat, je veux bien être .»

Se défiant du regard,

Les deux prédateurs commencèrent aussitôt la bagarre

Le loup, tel un boxeur, autour de l'ours voltigeait

Et mordre l'épaisse toison essayait.

L'ours, de violents coups de pattes griffues,

décochait
 Et avec ses impressionnants crocs, le loup, blessait.
 Le match s'éternisait, aucun ne voulant céder
 Ils étaient ensanglantés, épuisés
 Pendant ce temps discrètement, le mouton
 s'éloignait
 Les adversaires, absorbés par leur combat, l'avaient
 oublié
 Quand il fut assez loin, il courut rejoindre le
 troupeau
 A ses congénères, il narra son aventure tel un héros
 Fier du tour qu'il avait joué aux deux prédateurs.
 Ces derniers s'étripèrent durant des heures
 Sans s'être aperçus que l'objet de leur bataille avait
 disparu
 Que leur si fragile proie les avait dupés
 D'ailleurs, de leur puissance si persuadés
 Comment pouvaient-ils croire que ce fut advenu.

.....
 Eric Rondeau

Au moment même où la malle allait se refermer nos
 regards se sont croisés. Pendant une fraction de
 seconde j'ai vu un petit œil noir me fixer puis
 disparaître. Ce court instant d'attention a suffi pour
 évoquer en moi une image familière qui me fait
 aussitôt rouvrir la malle. Je saisis le sachet en
 plastique transparent et j'en sors délicatement un
 objet blanc-jaune, difforme et mou : je tiens dans
 mes mains Nounours, mon nounours, le fidèle
 compagnon de mon enfance !

Nounours !
 Malgré tes blessures et tes déformations, je te
 reconnaitrais parmi mille nounours. Depuis que je
 t'ai perdu de vue tu n'as quasiment pas changé. Tes
 yeux ne sont pas à la même hauteur, ton nez et ta
 bouche sont tout déformés et la disparition de brins
 de fourrure laisse apparaître ta peau de tissu en de
 nombreux endroits de ton corps délavé et
 complètement mou. Après tant d'années, tu as
 même conservé ton odeur d'eau de Cologne !

Je reconnais tout autour de ton cou le ruban que
 Maman a cousu le plus discrètement possible pour
 te donner une seconde vie. Ton corps avait
 beaucoup souffert à force de m'accompagner
 partout et par tous les temps mais, lorsqu'elle
 m'avait suggéré de me séparer de toi, j'avais refusé
 de t'abandonner.

En te dévisageant, j'imagine maintenant tous les
 moments de bonheur que tu as apportés au petit
 garçon que j'étais. Combien d'aventures avons-nous
 partagé, combien de fois ai-je marché en te tenant
 serré contre moi, combien de fois t'ai-je parlé,
 combien de fois m'as-tu rassuré par ta simple
 présence, combien de fois me suis-je endormi
 apaisé dans tes bras... Pour tout cela tu mérites
 mieux que de rester seul dans une malle.

Je ressors du phare heureux d'avoir conservé jusqu'à
 ce jour ce vieux compagnon qui le premier m'a
 appris l'amitié et la fidélité et dont je réalise
 aujourd'hui seulement à quel point il a été important
 pour moi.

Sans plus attendre, je vais dans ma chambre et je
 dépose doucement mon ami retrouvé dans l'alcôve
 de ma table de nuit. Ce soir, lorsque j'éteindrai la
 lumière je saurai que Nounours, mon nounours, le
 fidèle compagnon de mon enfance est à nouveau
 avec moi et que jamais plus je ne l'abandonnerai.

.....
 Françoise Poirier

Un monde sans animal, comme après la
 catastrophe de Tchernobyl, c'est terrifiant.

C'est une fin du monde. Les animaux adoucissent
 notre vie quotidienne, chaotique, compliquée,
 bavarde...

Ils ont partagé ma vie. Ils m'ont protégée,
 consolée, allégée...

Beaucoup ont croisé mon chemin et j'aimerais les
 réunir dans mon arche de Noé.

L'épagneul breton qui surveillait mon landau en
 bas de l'immeuble. Une légende ?

Les moineaux que nous nourrissions de mie de
 pain à la fenêtre de la petite cuisine du hlm : un
 rituel institué par ma mère avec mes frères et sœur
 après le déjeuner. Les mandarins, blancs au bec
 rouge, qui se reproduisaient comme des lapins.
 Nous guettions les œufs, leur éclosion et
 recouvrons soigneusement chaque soir la cage
 d'une couverture.

Le chien loup qui hurlait au bout de sa laisse dans
 la cour du restaurant de ma grand-mère paternelle.
 Il nous était interdit de l'approcher. Interdiction
 superflue : j'en avais une peur bleue. Vacoup, je n
 'ai pas oublié son nom, gardait un énorme
 poulailler. Les bengalis dans la cage dans la grande

cuisine du resto, près de la fenêtre, là où mon aïeule faisait les additions des clients, de sa belle écriture, à la main. Son caniche, aveugle, perdu au bord de la Marne, baptisé Lundi car trouvé un lundi.

Les chevaux, compagnons de mon adolescence interrogative.

Puis Paris. Quelques chats dans mes chambres d'étudiante. Mais peu de souvenirs. Pas assez attachants. Trop besoin de tendresse.

Les chiens de mes parents. Quand leurs quatre mouflets ont déserté le nid ils ont adopté chacun un berger allemand. Pour mon père un mâle, Turc, pour ma mère, une femelle, Iris. Turc est mort quelques jours avant mon père : j'ai accompagné ce vieil homme, autrefois autoritaire, à bout de souffle, chez le veto faire euthanasier son chien : il pleurait... Quant à ma mère, quand Iris est morte, elle a simplement demandé un autre animal. Ma sœur a décrété que seul un petit chien pouvait faire l'affaire ; un King Charles. Triste vie pour ce « canin » auprès d'une femme âgée, abrutie par les médicaments.

L'âne de mon fils : Pompon. Cadeau de ses grands-parents paternels. Pompon vivait chez ces derniers dans le Morvan. Ce pompon est devenu un lien dans le passé. Il est rattaché à son enfance, quand tout le monde vivait : grand-mère, grand-père, oncles, tantes, cousins, père.... Quand je n'avais pas encore le sentiment de l'éphémère. Aujourd'hui, pour tous ceux qui sont encore là, évoquer « Pompon » est un « sésame » qui ouvre les portes de cette période, souriante...

Les inséparables de mon mari logés dans une grande volière. Un SDF s'en contenterait....

Ses poules, dont j'offre les œufs à des amis ; ils semblent souvent comblés comme si je leur offrais un bijou.

Et enfin, Fanchon, Jack Russell, arrivée il y a dix ans : mon fils Pierre voulait se prouver qu'il pouvait s'occuper de quelqu'un d'autre que lui-même (1ère version). Version d'aujourd'hui : « c'est pour toi Maman que je l'ai achetée... ». Mon mari a, dans un premier temps, fait la grimace. Aujourd'hui, il se lamente de ses absences, bien plus que des miennes.

J'étais « confinée » deux fois dans un bourg bourguignon. Grâce à elle, je connais beaucoup de gens du cru. Je n'ai plus l'âge d'être sifflée. C'est elle qu'on trouve mignonne désormais...

.....
Marie-Thérèse Leroy

L'animal ce médiateur

Maxime à l'aéroport d'Amsterdam le mercredi 11 novembre : un chien accompagné de son maître en uniforme passe devant lui en l'ignorant et se positionne devant une jeune fille à quelques mètres de là. Pas stressée, elle écoute le « maître-chien » et le suit. Cela ne peut être une histoire de drogue, cela ne se passerait pas aussi sereinement. Maxime se renseigne : il s'agit « d'un chien Covid ». À l'odeur le chien repère les malades positifs...

À la télé un CHEVAL fait la vedette. Tout propre, brossé de partout, il choisit la chambre d'un hôpital pédiatrique, entre et s'ensuit un dialogue surprenant et chaleureux entre l'enfant malade et l'animal puis il parle à l'oreille et part pour d'autres aventures dans d'autres chambres.

Dans une maison de retraite, un autre cheval rend visite à une très vieille dame qui trouve très normale cette visite : « Ah, tu es enfin venu me voir ».

Je me souviens alors d'un livre lu à la fin des années soixante, « l'arbre de Noël » de Michel Bataille. L'enfant va mourir (maladie causée par des débris d'une bombe atomique quelque part sur une plage en Corse), il est contaminé et il lui reste trois mois à vivre, il veut un loup. Son père et un ami vont dérober un couple de loups, il y aura quatre louveteaux le matin de Noël et c'est ce matin-là que partira l'enfant. Un film, adaptation très libre du livre, sortira à la même époque avec Bourvil dans le rôle du père.

Finalement l'animal, qu'il diagnostique, qu'il soigne ou qu'il réconforte, sera toujours essentiel à notre humble vie d'humain...

.....
.....

Décembre 2020

Ecrire un texte à partir d'un titre de livre :

- Longtemps je me suis couché de bonne heure- Le bal des folles- Histoire du fils- Nature humaine -L'anomalie- La naissance d'un père- Contre un empire dans un empire- Histoires de la nuit -Famille parfaite- Tout ira bien- La grâce- 2030- Cette brume insensée- Une rose seule -Le grand vertige- L'intimité- Le bon, la brute et le renard- Soleil de cendre- Les aérostats -Une fille de rêve

.....
Alain Huré

Longtemps je me suis couché de bonne heure, deux ou trois heures du matin, c'est tôt... du moins, c'est ce qu'on dit aux gens qui se lèvent à ces heures-là ! Faut dire qu'après cette cochonnerie de Covid, depuis qu'on s'est fait tous vacciner, avec les copains, il n'y a pas eu un jour sans fiesta, bringue, nouba, ribote, teuf de ouf ! Ça doit expliquer mon état, ce petit matin-là quand je sortis du bal des folles, je ne savais même plus si j'avais fait la fête avec des pédés ou des maboules, en tout cas, tout ce dont je me souviens, c'est qu'on m'y a raconté une histoire drôle, je vous la dis, c'est l'histoire du fils d'une pute qui va voir une autre fille et qui... euh, là j'ai un trou, me rappelle pas la suite, en tout cas, tout ce que je sais c'est que ça nous en apprend beaucoup sur la nature humaine !

Mais aucun rapport avec mon retour de soirée... bref, je déambulais seul rue de Rivoli, devant le Louvre, je respirais l'air frais du monde d'après à pleins poumons emplis de vaccin quand je ressentis comme une bizarrerie, quelque chose de pas normal sans que je puisse dire quoi... je me retournais et regardais autour de moi... L'anomalie ne me sauta pas tout de suite à mon cerveau encore embué d'alcools divers et nombreux, mais quand je la détectais, je ne vis qu'elle !

Dans la niche, au lieu de la statue du général Drouot comme c'était écrit, Dark Vador, grandiose, noir dans la nuit du même noir, spectral et impressionnant ! C'était déjà surprenant mais ce le fut encore plus quand il se tourna vers moi et, de sa voix sépulcrale, gronda : « Je suis ton père ! »... Un choc pour moi, la naissance d'un père, c'est toujours un peu difficile pour chacun mais, pour moi, encore plus vu que mon père m'a abandonné à ma naissance... pas avant, pas après, non, il a attendu l'accouchement, il m'a pris dans ses mains, m'a regardé, a fait une grimace, m'a reposé et est parti pour on ne sait où ! Ma mère m'en a toujours voulu, ça ne m'a pas donné envie de le retrouver. Alors, un type déguisé en général d'Empire, tiens, où était-elle d'ailleurs, cette statue, ça ne disparaît pas comme ça, un truc en pierre de trois mètres de haut... l'Empire contre-attaque !! Mon Dark Vador, il rejoue quoi, comme suite : Contre un Empire... dans un Empire ?

Oh, merde, voilà que le type, il saute de la niche pour atterrir devant moi, il est encore souple !

-Bonsoir, je voudrais aller à l'Étoile, vous connaissez le chemin ?

-Ah ouais, lui répondis-je, l'Étoile, j'aurais dû

m'en douter...

-Ah bon, pourquoi ?

-Ben, vous voyez pas, l'Étoile, l'Arc de triomphe, l'Étoile de la mort, symbole de l'Empire, on a fait le tour de la saga, non ?

-Si vous voulez mais moi j'y vais pour retrouver ma sœur, on s'est donné rendez-vous là-bas...

Je ne dis plus rien, je bâtissais des scénarios autour de ce héros tragique et de sa mystérieuse frangine, des histoires de la nuit, les plus belles et les plus improbables... et puis, le mec, il me parlait maintenant avec sa voix de tous les jours, ça lui ôtait subitement beaucoup de mystère. Bon, je lui dis que, moi aussi, je devais passer par la place de l'Étoile, on n'avait qu'à marcher de conserve dans ces avenues désertes.

C'est pas tous les jours ni même toutes les nuits qu'on arpente les rues de Paris avec Dark Vador, cape au vent... je n'osais pas lui demander la raison de son accoutrement, je sentais que j'allais être déçu... lui me parlait de sa sœur, il était dithyrambique sur elle, une famille parfaite à l'entendre...mais, ce rendez-vous allait-il être aussi idyllique qu'il me le vendait, de temps en temps, il coupait ses phrases d'un sibyllin : « tout ira bien »... la grâce de la petite sœur en prenait un coup !

Il marchait à côté de moi, gardant précautionneusement ses distances, j'avais même du mal à le comprendre à cause de son masque ! Place de la Concorde, il finira par m'avouer qu'il ne croyait absolument pas à la fin de l'épidémie et que c'était la raison de son costume...

-Tu vois, me dit-il, on se tutoyait depuis qu'il avait l'Arc de Triomphe en vue... je n'ai pas cru au virus, je n'ai pas cru au masque ni au lavage des mains, je n'ai surtout pas cru au vaccin miraculeux, je ne vais pas croire en l'éradication du coronavirus, je ne suis pas du genre à me laisser prendre à ce complot international ! Peut-être vers 2030 ? En attendant, ce costume me protège ! Que la Force soit avec moi !

J'avais déjà beaucoup moins envie de connaître sa sœur, de peur que cette brume insensée qui lui servait de cerveau soit génétique !

-Et, à ton boulot, ça se passe comment ?

-Parfaitement bien, je suis entrepreneur de pompes funèbres, je dois convenir que 2020 a été une très très bonne année... et, en plus, on pouvait faire tout ce qu'on voulait... comme ça tombait comme à Gravelotte, on travaillait en flux tendu, à la chaîne, avec le confinement personne aux

obsèques, parfois une rose seule sur le cercueil, ça nous gâchait la fête !

-Et, ton costume, il ne choque pas tes clients ?

-Au contraire, t'imagines pas comme ça fait croque-mort du 21ème siècle d'être en Dark Vador, je songerais même à habiller mes employés comme ça si j' étais sûr que les curés ne râleraient pas,... tu les connais !

À ce moment-là, une voiture passa près de nous à pleine vitesse, déclenchant, après son dérapage mal contrôlé à l'entrée de la Place de la Concorde, une bordée d'injures et de klaxons. Mon nouvel ami ricana.

-Heureusement, depuis la fin de la Covid, on rattrape le manque à gagner avec les accidentés de la route !

Punaise, ce type-là, c'est le grand vertige de la débilité, ça fait peur... je serais curieux de voir quelle tête il a, ce mec, dans l'intimité... en marchant, il faisait de grands gestes désordonnés, heureusement qu'il restait à bonne distance, les rares passants se marraient en nous croisant, je commençais à en avoir assez mais je ne trouvais pas de prétexte pour lui fausser compagnie.

Chemin faisant, arrivés au coin du Petit Palais, je ressentis la même sensation que précédemment, cette sensation de manque... je tournais la tête, surprise, plus de statue de Clémenceau sur le socle ! Et, en face, près du Grand Palais, plus de statue du Général de Gaulle, un autre socle vide. Désarmé j'en fis la remarque à mon déguisé, Drouot, Clémenceau, de Gaulle, bizarre, non ?

-Le bon, la brute et le renard, asséna t-il en reprenant sa voix de personnage !

Je restais coi, je ne savais pas à quelle personne il associait tel ou tel qualificatif, je n'eus pas le temps de lui demander, je le vis se précipiter vers le socle du Général et y grimper prestement. Au sommet, il se déplaça et leva son sabre-laser de pacotille vers le ciel qui avait pris une couleur irréelle éclairée par un soleil de cendre qui se levait derrière l'obélisque. Il cria alors dans le petit matin :

-Que la Force soit avec nous !

C'est alors qu'un vaisseau surgit au-dessus de nous, argenté, lumineux comme un arbre de Noël, et qu'une colonne de lumière descendit verticalement vers l'épée de mon Dark Vador tremblotant, il en fut englobé et enlevé prestement dans le ventre de l'appareil ! Deux secondes plus tard, le vaisseau repartit rapidement dans le ciel entouré de plusieurs autres aérostats ! J'en restais

comme deux ronds de flan, seul dans le petit matin blême. Après quelques instants d'hébètement, je supputa qu'une intelligence supérieure avait le dessein de nous débarrasser de quelques centaines de kilos de métal mal dégrossis... et d'un spécimen rare de crétin.

Comme il n'y avait personne autour de moi pour témoigner, je décidais de continuer mon chemin jusqu'à l'Étoile afin de vérifier de visu si sa sœur avait l'air de famille du disparu ou si c'était une fille de rêve que je pourrai consoler de la perte de son frère.

.....
Christiane Rosset

CONTRE UN EMPIRE DANS UN EMPIRE

Longtemps, je me suis couchée de bonne heure... C'était un vrai bonheur prémédité, lorsque je m'allongeais sur mon lit, je me disais :

Tout ira bien, la nuit sera douce et bonne, car les douleurs s'estomperont et, ensuite, je pourrai raconter et écrire ma vie dans la nuit ... dans mon livre qui sortira prochainement : « Les histoires de la nuit »

Chaque soir, c'était la Grâce qui jaillissait au milieu de cette anomalie. Pourtant, ma Nature Humaine n'était pas prédestinée ainsi !

Née d'une famille parfaite je n'avais rien à craindre, car, une Fille de rêve, comme moi, née longtemps après la naissance d'un Père... issu quelques temps après le Bal des Folles ... ? qui avait laissé des « traces » à ce moment là !

Cela m'avait été raconté par son fils qui avait écrit , dans l'intimité : Histoire du Fils.

Parfois, cette brume insensée qui apparaissait en fin d'après-midi me donnait le grand vertige au milieu d'un soleil de cendre... Sans doute engendré par les aérostats qui jaillissaient fréquemment des Mureaux ?

Autre grand bonheur une rose seule me réveillait le matin ! Le bon était là, sans la brute ni le Renard !

.....
Paulette Teindas

L'anomalie de la nature humaine est ainsi faite que, longtemps je me suis couchée de bonne heure. Ayant hérité de la grâce d'une famille parfaite, je me complais dans le grand vertige des histoires de la nuit. Dans cette brume insensée, je participe au bal des folles en tant que fille de rêve et, dans

l'intimité d'un soleil de cendre contre un empire dans un empire, je me tiens debout dans les aérostats, une seule rose à la main, en attendant l'histoire du fils, le bon, la brute et le renard jusqu'en 2030.

.....
Guy Teindas

« Vous verrez tout ira bien », disait la sage-femme avant l'accouchement. Enfin arrivait la naissance d'un père potentiel en la personne de mon fils. Mais c'est dans la nature humaine et dans une famille parfaite de craindre que l'histoire du fils comporte l'anomalie inattendue et totalement imprévisible.

Longtemps je me suis couché de bonne heure et je voyais dans mon sommeil, noyé d'une brume insensée, une fille de rêve qui brillait par sa beauté dans la discothèque « Les Aérostats » où j'ai rencontré ma femme et où les jeunes sont toujours à la recherche de l'intimité propre aux histoires de la nuit.

En mon fils, dans la logique des choses, j'imaginai l'arrivée d'un empire dans un empire lorsqu'il fonderait une famille à l'horizon 2030.

Par malheur, sous un soleil de cendre, le bon, la brute et le renard, ses compagnons homosexuels, cherchèrent avec lui la grâce et le grand vertige, chacun une rose seule à la main dans le bal des folles qu'ils formaient.

Cet empire n'était pas celui dont je rêvais.

.....
Nanda de Melo

La nature humaine est parfois bizarre.

La naissance d'un père arrivant parfois en même temps que s'écrit l'histoire du fils, il arrive que l'anomalie ne soit pas décelable dans une famille parfaite!

Tout va bien, la grâce d'une rose seule nous procure le grand vertige, tout comme l'intimité d'une fille de rêve qui émane cette brume insensée tel un soleil de cendre...

Les aérostats volent vers 2030 dans l'espoir insensé de participer au bal des folles, ou bien pour écrire les histoires de la nuit contre un empire dans un empire.

Le bon, la brute et le renard assistent impuissants à toutes ces bizarreries...

Oui, la nature humaine est vraiment bizarre !!!

Dominique Marzin

Longtemps je me suis couché de bonne heure, juste avant que le soleil ne se lève.

Je croisais les noctambules, les insomniaques mais aussi les SDF, les travailleurs de la nuit.

J'ai fait de belles et de mauvaises rencontres ce sont mes histoires de la nuit.

La brute qui te braque pour voler ton portefeuille, le bon qui vient à ton secours, le rusé comme un renard qui compatit à tes malheurs dans un bar juste pour que tu lui paies à boire.

C'est la nature humaine dans toute sa splendeur et noirceur.

Cet empire de la nuit auquel j'appartenais je ne l'aurais échangé contre aucun autre empire fut-il sans limite. Rien ne me semblait pire que d'y renoncer d'ailleurs avais-je le choix ?

Puis vint cette nuit en 2030 une sorte d'éclipse, le soleil semblait de cendres, anomalie dans la brume insensée, tout paraissait irréel. Nous savions que la pollution régnait en maître sur la terre mais soudain nous étions confrontés à cette évidence. Ce ne sont pas les quelques aérostats mis en fonction pour diminuer la pollution qui pouvaient changer quelque chose, il était trop tard.

Pour oublier le pire et conjurer le sort, spontanément les humains se réunirent pour danser ou simplement bouger ensemble, une envie irrépressible, le bal des folles c'est ainsi qu'il fut nommé.

Soudain je fus pris d'un grand vertige à la vue d'une fille de rêve, la grâce incarnée, une rose seule au milieu d'un potager. Comment faire pour avoir un peu d'intimité au sein de cette foule ?

Je m'imaginai déjà fonder avec elle une famille parfaite. C'était la première fois que j'envisageais d'être père, mais la naissance d'un père n'était-elle pas liée à l'histoire d'un fils ou d'une fille. Tout allait très vite dans ma tête.

Je me dirigeais vers cette déesse en me disant « tout ira bien ».

Fendre la foule était de plus en plus aisé car autour de moi, les gens tombaient. « Tout ira bien » est la dernière pensée qui traversa mon esprit avant de m'écrouler aussi.

.....
Françoise Poirier

Quand je suis arrivée dans sa chambre, elle était

vide.

Un homme errait au fond d'un long couloir dans un fauteuil roulant. Je ne l'ai pas reconnu tout de suite. Je me suis approchée. Il ne m'a pas remise non plus. Le masque, plus les cheveux blancs, rien de plus normal.

Une fois les présentations refaites, Il m'a "gentiment" engueulée : « Ça fait longtemps que tu n'es pas venue me voir » et patati et patata...

Je ne me suis pas appesantie sur la difficulté de rendre des visites actuellement dans les Ehpad. Je ne lui ai pas dit, non plus, que je n'étais ni sa fille, ni sa femme, ni sa maîtresse... Simplement une amie qui l'aimait bien.

Je pense que je payais pour tous ceux qui ne venaient pas ou pas assez souvent. A son goût...

Il s'est apaisé. Je le connais. C'est un colérique. Mais ce n'était pas fini.

Il s'est plaint : des soins, de la nourriture...

Une des aides-soignantes qui l'assiste, Georgette, est passée. Je lui ai fait part des doléances de mon ami. Calmement, professionnellement, aimablement, elle nous a expliqué tous les soins qu'elle « promulguait » à Guy, leur logique par rapport aux opérations qu'il avait subies.

Peu à peu, Guy a retrouvé le sourire et s'est détendu. Georgette l'a ramené dans sa chambre pour lui prodiguer quelques soins supplémentaires.

Dix minutes plus, il est ressorti, civil courtois. Georgette, noire, ronde, pétillante, finaude a mis une musique dansante dans le salon où je les attendais. Elle m'a expliqué qu'elle aimait danser. Précision inutile : elle chaloupait au son de la musique. Elle a ajouté qu'elle adorait danser avec Guy, un très bon cavalier. « C'est très bénéfique pour sa rééducation. C'est mieux qu'une séance de kiné ».

Je savais en effet qu'il était un très bon danseur et que c'était son moyen d'approche pour draguer les filles depuis la nuée des temps. Et je l'ai imaginé conduisant cette jeune femme généreuse dans une danse virevoltante.

Je crois que c'est ça « la Grâce ».

Oublié, ce vieux monsieur grincheux. Oublié, cette jeune femme, petite, boulotte, en blouse blanche qui se démenait entre ses nombreux pensionnaires exigeants, pas heureux d'être là, dans ce mouvoir..

Quand ils dansaient, ils n'étaient que symbiose. Chacun oubliait sa vie...

Dans des bals publics, j'avais déjà remarqué des

dames âgées, assises sur leurs chaises, se déplaçant difficilement, lourdement. Un homme les invitait à valser. Légères, elles virevoltaient sur la piste...

Un miracle : elles redevenaient jeunes, le temps d'une danse...

Marie-Thérèse Leroy

Théo relit et relit le message qui vient de surgir sur son téléphone. Il est convoqué lundi pour « un test de paternité ». Pourtant Eulalie lui avait bien dit qu'elle prenait la pilule. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Cela faisait des lustres qu'il ne l'avait pas revue, il l'avait d'ailleurs aperçue de loin en charmante compagnie peu après leur dernière rencontre. Il avait été très surpris. Eulalie, il la connaissait depuis trois années au moins, ils se voyaient de temps en temps, après la gym.

Ça lui convenait bien à Théo, il n'avait pas l'intention de s'engager avec une fille. Trop de boulot et puis, il tenait à sa liberté ! Eulalie semblait tout à fait adhérer à cette situation et jamais elle n'avait formulé le désir d'une autre vie.

Bon, de toute façon faut y aller à ce rendez-vous. Il avait entendu parler d'un ami d'un ami qui avait été obligé de s'y soumettre et par un tribunal. Et puis, être père, c'est une sacrée responsabilité. Et il avait toujours assumé ses responsabilités !

Heureusement, il venait de changer d'appartement. Il imaginait déjà la petite chambre meublée avec des jouets, des peluches. C'est un garçon ou une fille ?

C'est une fille, elle a 6 semaines. Il la prend dans ses bras et trouve qu'elle lui ressemble déjà, les yeux bleus, mais il sait aussi que tous les nouveaux-nés ont les yeux bleus. Quelle aventure !

Eulalie ne sait pas qui est vraiment le père, Théo ou l'autre. L'autre a d'ailleurs disparu de la circulation dès qu'il a pu.

Théo, lui, faisait un stage professionnel au Canada et Eulalie attendait la naissance pour lui parler. Elle est calme, sereine. Lui est en ébullition. Le type du labo fait les deux prises de sang, au bébé et à Théo « Vous aurez les résultats dans un mois ». Un mois, c'est long ! Mais cela donne le temps de réfléchir ! Il ne s' imagine pas vivre avec Eulalie et le bébé, du moins pour l'instant ! Qui sait ? Il ne s' imagine pas non plus ne pas accueillir cette petite Linda. Elle s'appelle Linda et s'il est le papa il n'a même pas participé au choix du prénom. Qui est-il dans cette histoire ? A quoi il sert ?

Eulalie veut une pension alimentaire, c'est clair. Dans sa tête tout se bouscule et il remet tout à un mois « on verra bien ».

La veille de la date présumée du résultat tant attendu, un message du labo, le résultat n'est pas significatif, il faut refaire les prises de sang.

Théo y retourne, soulagé. Finalement un mois supplémentaire pour se retrouver ou non papa, ce n'est pas du luxe, et il doit reconnaître qu'il n'a pas beaucoup avancé dans sa réflexion.

Il ne revoit pas Eulalie et Linda, il vaut mieux car s'il n'est pas le père, ça va être compliqué. Mais s'il est le père ... ces semaines qui lui sont volées, cette grossesse qu'il n'a pas vécue !

Il rencontre ses amis, discute, puis évite le sujet à l'approche de la date fatidique.

Quand il a la réponse du labo, il est au restaurant avec un client. Il lit et relit : il n'est pas le père.

En deux mois, il s'imaginait père sans être certain. Puis, après la seconde prise de sang, il a vraiment douté. Et maintenant le verdict tombe, c'est non.

Déçu ? Rassuré ? Il ne sait plus. De toute façon, le client attend une réponse à sa question qu'il reformule. Théo était sur d'autres sphères !

.....
.....

Solutions du texte d'Eric Rondeau du 8 avril:

J'écris à...

Belle initiative, Franck, mais **ça** tient du prodige de placer trente noms de compositeurs de musique dans ce texte **promis l'autre** jour. A Megève, la neige a cédé la place à l'**herbe**. A cause du virus, cette immonde **bête au venin** mortel qui n'est pas du genre à fuir devant un simple **grigri**, la télévision a remplacé le **cinéma**, **ce n'est** plus possible de se faire la **bise et** nous ne sommes **plus libres** de nous promener, à chaque effraction, la police tapie derrière les fourrés, la police insensible à notre besoin d'espace, nous **chope**, **infligeant** à chaque contrevenant une **amende**. **Elle sonne** chaque jour à notre porte pour vérifier que nous sommes bien confinés. Ce n'est pas la **peur**, **c'est** la haine de l'autorité qui provoque en nous une **vague nervosité** animale. Heureusement, il nous reste les plaisirs du **goût**, **notamment** lors des repas. . Et le Ce midi, Joëlle a fait une salade à base d'**ail**, **de noix**, ce **crème aux artichauts** et de **betterave**. **Et le** dessert, c'était du chocolat **Poulain** cuit dans des **choux**, **manière "choux berlinois"**. Sinon, quel silence! On pourra bientôt entendre le **brame** , **cet**

impressionnant **brame** audible au mois de **mai**. **Si, en** final il **faut** rectifier un nom afin qu'il soit plus facilement découvert, **dis-le** moi.

(Bellini, Franck, Satie, Milhaud, Bach (prononcé à la française), Beethoven, Grieg, Massenet, Bizet, Lully, Liszt, Saint-Saëns, Chopin, Mendelssohn, Purcell, Haendel, Wagner, Mahler, Gounod, Haydn, Mozart, Ravel, Poulenc, Schumann, Schubert, Brahms, Rameau, Messiaen, Fauré, Verdi)